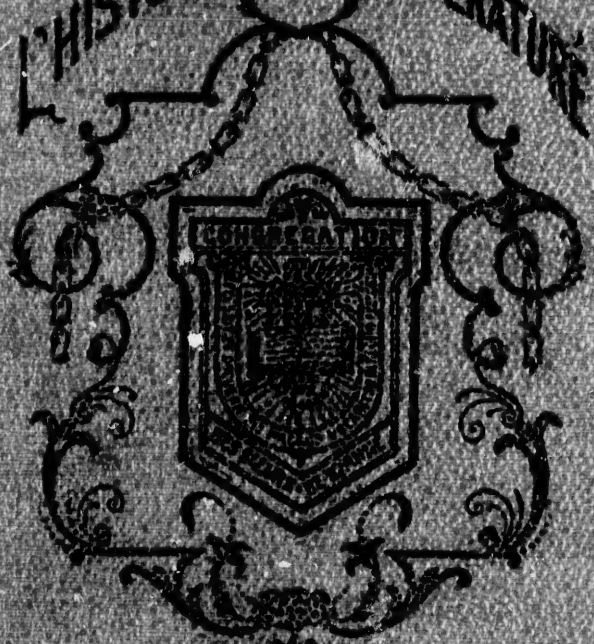
L.Rares
PQ
115
P923
1900

PRECIS DE L'HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANCAISE



I

P
1-3

NOTRE-DAME DU CHEMIN
IHS
QUEBEC

Collège des Jésuites
Bibl. Major

Po
11
Po
1
La
SU
LIBRA

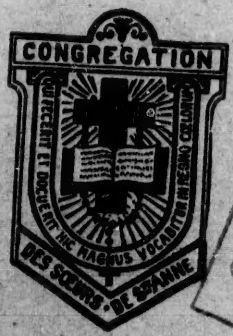
PQ
115
P923
1900

PRÉCIS DE L'HISTOIRE

— DE —

La Littérature française

SUIVI D'UN APPENDICE SUR LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE GRECQUE ET LATINE.



MONTRÉAL,
LIBRAIRIE CADIEUX & DÉROME, 1603 RUE NOTRE-DAME.
1900

8276

ENREGISTRÉ conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent, par les Sœurs de Ste-Anne, de Lachine, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

gèn
son
en s
les
Fra
la c
rent
le la
non
mais
Césa
qui
roma
la la
guré
la fi
langu
relati

En
langu
que o
On pa
au no

(1) C
enfants
ainsi que
qui deva
germaine

Origine et formation de la langue française.

LA langue française appartient au groupe des langues néo-latines (comme l'italien, l'espagnol, le portugais), c'est-à-dire aux idiomes issus du latin, au contact des langues indigènes. Or, ces langues indigènes, dans la Gaule, sont celles que parlaient les différents peuples qui, en se mélangeant, formèrent la nation elle-même : les Ibères, les Celtes, les Grecs, les Romains et les Francs ou Germains (1). Les Romains, ayant fait la conquête de la Gaule (50 ans av. J.-C.), imposèrent la langue latine aux vaincus. Insensiblement, le latin se trouva la langue commune de tout le pays, non le latin classique parlé par Cicéron et Tite-Live, mais le latin populaire, celui des légionnaires de César, des colons, des marchands et des agriculteurs qui s'abattirent sur la Gaule, devenue possession romaine. La prononciation s'altéra bientôt comme la langue elle-même, si bien que de ce latin défiguré et des idiomes gaulois et germains sortit, vers la fin du Ve siècle, une nouvelle langue appelée langue romane ; celle-ci n'arriva à sa perfection relative qu'au Xe siècle.

En France, la langue romane se partagea en langue *d'oc* et en langue *d'oïl*, ainsi nommées parce que oui se disait oc dans l'une et oïl dans l'autre. On parlait la première au sud de la Loire, la seconde au nord.

(1) On comprend sous le nom générique de Germains ces terribles enfants du Nord, qui eurent pour berceau la Norvège et le Danemark, ainsi que les bords de la Vistule, de l'Elbe et du Weser. Les Francs, qui devaient conquérir la Gaule, furent la plus vaillante des tribus germaines.

La langue d'oïl se subdivisait en plusieurs dialectes secondaires : le normand, le picard, le bourguignon, le français ou dialecte de l'Ile-de-France. Lorsque les ducs de France montèrent sur le trône et fondèrent la dynastie capétienne, le dialecte français suivit leur fortune et prit une extension de plus en plus grande à mesure que les rois de France ajoutèrent de nouvelles provinces à leur domaine ; par là même qu'il était la langue du roi, il passa au premier rang. Les autres patois cessèrent d'être écrits, mais il continuèrent d'être parlés. Ce sont encore aujourd'hui les patois de Normandie, de Picardie et de Bourgogne. La défaite des Albigeois (1), au XIIIe siècle, porta un coup mortel à la langue d'oc en assurant le triomphe du Nord sur le Midi. On cessa de l'écrire mais non de la parler. Elle forme aujourd'hui les patois limousins, provençaux, languedociens et gascons.

Ainsi le dialecte français supplanta peu à peu tous les autres dialectes, et devint au XIVe siècle la langue commune de tout le royaume, la langue française.

---

(1) On réunit sous le nom d'Albigeois, aux XI et XIIe siècle, tous les hérétiques du midi de la France, la plupart imbus des erreurs des Manichéens. Ils tiraient leur nom de la ville d'Alby, où ils se trouvaient en grand nombre.

Littérature provençale ou de la langue d'oc.

On a donné le nom de littérature provençale à l'ensemble des œuvres écrites dans la langue d'oc. Cette littérature, presque exclusivement lyrique, a eu une grande importance au XIIe et au XIIIe siècle par les troubadours qui, parcourant les provinces, allaient de château en château, payant de leurs chants la gracieuse hospitalité qu'ils recevaient. On s'est plu à exagérer la valeur littéraire de ces poètes méridionaux. "Leur poésie est toute *à fleur d'âme*", comme dit Villemain. Souvent aussi la licence et la grossièreté se mêlent à leur vivacité native et à leur imagination capricieuse. L'amour et la galanterie étaient les thèmes ordinaires de leurs chants. On rencontre cependant chez eux quelques élans patriotiques. Quoique très nombreux, ils n'ont laissé aucune œuvre remarquable.

Les plus connus sont :

Guillaume de Poitiers (1072 - 1126), comte de Poitou et duc d'Aquitaine. Sa poésie facile, harmonieuse, prouve que, dans la France méridionale, l'art n'en était pas à son premier essai.

Bernard de Ventadour. Un tendre abandon, une suave délicatesse de sentiment, jointe à la naïveté de l'expression, distinguent ce poète.

Bertrand de Born (1145-1215), seigneur de Hautefort, en Périgord. On l'a surnommé "le *Tyrtée* (1) *du moyen âge.*"

Jeux Floraux.

La poésie provençale manquait de profondeur. Quand, pendant deux siècles, plus de trois cents poètes se furent efforcés de faire entrer dans leurs vers toutes les banalités qu'inspire la galanterie, que restait-il aux derniers venus, sinon à répéter les fadeurs de leurs devanciers ?

Vers le milieu du XIIIe siècle, les premiers officiers municipaux de Toulouse cherchèrent à donner au moins une vie artificielle à cette poésie nationale. Ils établirent dans leur ville une académie du *gai-savoir*, dans laquelle, au premier mai de l'année suivante, fut donnée une violette d'or à la meilleure pièce provençale. Vers l'an 1490, Clémence Isaure, dame illustre de Toulouse, imprima à cette institution un nouvel essor, et laissa à la ville des revenus considérables pour soutenir l'éclat des Jeux Floraux.

Trois prix étaient décernés dans ces concours : la violette d'or à la plus belle chanson (ode) ; le jasmin d'argent, au meilleur sirvente (2) ou à la meilleure pastorale ; la fleur d'acacia, à la ballade la plus méritante.

---

(1) Tyrtée, poète athénien, fut envoyé par dérision, comme secours aux Lacédémoniens pendant la deuxième guerre de Messénie. Il était boiteux et même borgne, mais il sut, par ses chants belliqueux, animer les Spartiates, à tel point qu'ils finirent par vaincre (671 av. J. C.) En récompense, Tyrtée fut reconnu citoyen de Sparte ; on lisait ses poésies à l'armée rassemblée.

(2) Sorte de poésie tenant de la chanson et de la satire.

Louis XIV érigea les Jeux Floraux en Académie (1694), et ajouta aux prix une amarante d'or.

Supprimés en 1790, les Jeux Floraux furent rétablis en 1806 par Napoléon. Ils subsistent encore et, chaque année, le 3 mai, les prix sont décernés en grande pompe.

De nos jours, plusieurs poètes ont essayé de faire revivre la littérature provençale.

Ce sont :

Roumanille (1808) et *Aubanel* (1829), tous deux libraires à Avignon.

Mistral (1830), dont le beau poème de *Mireio* (Mireille) a été couronné par l'Académie française ; enfin *Jasmin* (1798-1864), le perruquier-poète, qui a écrit, dans le patois d'Agen, un recueil de poésies (Las Papillotas) pleines de délicatesse et de fraîcheur.

Littérature du Nord ou de la langue d'oïl.

La littérature du Nord et celle du Midi ne se ressemblent en rien, comme les deux races qu'elles représentent. Les méridionaux, d'un caractère vif, amis du plaisir, cultivèrent le genre léger. Les Français du Nord, plus graves, plus guerriers, se plaisaient aux récits épiques ; ils composèrent les chansons de " *Geste* ", brillante efflorescence de l'esprit chevaleresque des Français au moyen âge.

Ces chansons sont des poèmes dont le fond est historique ou légendaire. Le poète y célèbre les héros et les événements de guerres nationales. On les a appelés *Chansons*, parce que, divisés en longs couplets, ces poèmes étaient chantés et souvent accompagnés avec la viole par les trouvères et les troubadours. Le mot *Geste* (1) exprimait la suite des hauts faits accomplis par un peuple ou par une famille héroïque.

Charlemagne, *Arthur* et *Alexandre* sont les héros autour desquels sont venus se grouper tous les récits de l'épopée chevaleresque ; chacun de ces héros devient le centre d'un cycle (2) particulier : de là le cycle carlovingien, le cycle breton et le cycle païen ou cycle antique.

---

(1) Geste vient du mot latin Gesta : exploits.

(2) On appelle cycle un groupe de poèmes du moyen âge roulant sur un même fait ou sur une même époque.

Poésie épique.

Cycle français ou carlovingien.

Le cycle carlovingien, le plus important de tous, a Charlemagne pour centre ; mais il s'étend à toute la race de ce héros depuis Charles-Martel jusqu'aux derniers Carlovingiens.

De toutes les épopées nationales que la France du moyen âge nous a laissées, la *Chanson de Roland*, attribuée à *Turold* ou *Théroulde*, trouvère normand du XIIe siècle, est à la fois la plus belle et la plus ancienne. Elle a pour sujet l'expédition de Charlemagne en Espagne et, au retour, la défaite de l'arrière-garde de son armée, commandée par son neveu Roland, dans le col de Roncevaux. Examinons brièvement les principaux personnages de cette geste, tels que le poète nous les montre.

Charlemagne est une grande figure, que l'auteur a entourée de lumière et mise en relief. Il représente l'idéal de la royauté, reconnue par la nation et sanctifiée par l'Église. Tout-puissant et brave, il reste bon et humain.

Roland, amoureux de la gloire, vif sur le point d'honneur, susceptible d'amitié profonde, n'a que trois cultes : son roi, son pays, son épée Durandal.

Olivier, aussi intrépide, l'est avec plus de sang-froid ; née à la suite d'un duel, son amitié touchante pour Roland rappelle celle d'Achille (1) et de Patrocle.

---

(1) Achille, héros grec, fameux par sa vaillance, tua Hector, héros troyen, pour venger la mort de Patrocle, son ami, tué par Hector.

Turpin est le type de l'évêque guerrier qui, en ces temps-là, dans une extrême nécessité, endossait la cuirasse et quittait la crosse pour l'épée.

Ganelon, noble, beau, riche, éloquent, valeureux, ne devient traître que par jalousie. Ame faible et soupçonneuse, la haine l'égare jusqu'à la folie, et l'orgueil le précipite dans l'abîme.

La chanson de Roland est une épopée suave et naïve ; elle inaugure avec grandeur l'histoire de la littérature française. C'est la seule chanson dont l'unique inspiration soit un désastre, célébré du même accent qu'une victoire : *Gloire aux vaincus !*

Sans doute, la critique y relève bien des défauts : langue barbare, style pauvre, anachronismes, erreurs grossières en géographie et en histoire, mais on y respire un tel parfum de foi et de patriotisme qu'on ne peut la parcourir sans émotion et sans orgueil national.

Parmi les autres poèmes du cycle carlovingien, on peut citer :

Le Roman des Lohérains dont l'auteur n'est pas connu ; ce poème offre une image fidèle de la première féodalité sous Charles-Martel et Pépin.

Ogier le Danois et *Berte aux grands piés*, par Adenez le Roi.

Ogier le Danois, fils de Gaufroi de Danemark, a été livré à Charlemagne comme garant des tributs auxquels le duc, son père, avait été soumis.

Berte était, selon la légende, fille du roi de Hongrie. Pépin a demandé sa main. Mais pendant le voyage, un intendant infidèle substitue à la jeune princesse sa propre fille qui a avec elle une parfaite ressemblance. La reine Blanchefleur, en voyant les grands pieds de la fausse Berte, découvre qu'elle n'est point sa fille. On retrouve, dans la forêt du Mans, la véritable Berte qui, depuis neuf ans, y vivait du travail de ses mains ; de là le proverbe : Du temps que la reine Berte filait.

Renaud de Montauban et *les Quatre fils Aymon*, composés par Huon de Villeneuve, sous Philippe-Auguste.

Ces deux poèmes n'en font qu'un, pour ainsi dire, aussi bien que l'histoire du célèbre enchanteur Maugis d'Aigremont. Charlemagne aurait déclaré la guerre aux quatre fils Aymon, pour venger la mort de son neveu Roland, tué par Renaud, l'un d'entre eux. Maugis, leur cousin, habile dans la magie, emploie fréquemment dans cette lutte les ressources de son art en leur faveur.

Cycle Breton.

Le cycle carlovingien nous met sous les yeux les scènes de la vie féodale et guerrière, le cycle breton nous transporte dans le monde des enchantements, des féeries et parfois de la galanterie chevaleresque.

Deux trouvères surtout ont fait le cycle breton : *Robert Wace* (1090-1180) et *Chrestien de Troyes*, mort en 1191.

Le premier a composé le *Roman de Brut* (1) ou d'*Arthur de Bretagne* et le *Roman de Rou* ou l'*Histoire des ducs de Normandie*, depuis Rollon ou Rou, leur premier chef.

Arthur, chef breton, avait défendu glorieusement l'indépendance de son pays contre les Anglo-Saxons. Ses compatriotes reconnaissants le choisirent pour leur roi. Il rétablit le christianisme dans son royaume et institua le fameux ordre des *Chevaliers de la Table-Ronde*.

Chrestien de Troyes s'empara des aventures de ces chevaliers, et composa le *Saint-Graal*, *Perceval le Gallois*, *le Chevalier au Lion*, *Lancelot du lac*, etc.

Le Saint-Graal ou *Gréal* (altération de sang royal) était, d'après la légende, un vase d'or dont Jésus-Christ fit usage à la Cène et dans lequel saint Joseph d'Arimathie recueillit le sang qui coula des plaies et du côté de notre Sauveur, lorsqu'il eut été mis en croix. Saint Joseph d'Arimathie s'en servit en différents pays pour opérer les plus surprenants miracles. Il en fit surtout en Angleterre et laissa le Graal à ses descendants. Après quelques générations, le vase miraculeux se perdit. Ce fut pour le retrouver que le roi Arthur institua l'ordre des *Chevaliers de la Table-Ronde*, ainsi nommés d'une grande table autour de laquelle ils s'asseyaient, afin d'éviter les contestations de préséance, chacun

(1) Les légendes bretonnes faisaient descendre Arthur d'un certain *Brut* ou *Brutus*, petit-fils d'Enée, prince troyen.

pouvant se croire au milieu. Arthur porte une croix sur son épée, et sur son bouclier est peinte l'image de la Vierge ; son cri de guerre est : " Dieu aide et Sainte Marie ! "

Perceval le Gallois, un des plus illustres chevaliers de la Table-Ronde, obtint le Saint-Graal (1) et la sainte Lance qui, après sa mort, furent transportés au ciel.

Le héros du *Chevalier au Lion* a promis à son épouse de revenir après un certain temps ; n'ayant pas tenu sa parole, il accomplit, pour obtenir son pardon, les plus étranges exploits. Son nom lui vient d'un lion qu'il a sauvé des attaques d'un serpent, et qui, plein de reconnaissance, suit en tous lieux son libérateur.

Lancelot du lac, chevalier de la Table-Ronde, fut déposé par sa mère au bord d'un lac et enlevé par la fée *Viviane*, qu'on appelait la *Dame du lac*, puis fait chevalier par le roi Arthur, à l'âge de dix-huit ans.

Cycle paien ou antique.

Le roman le plus littéraire de ce cycle est le roman d'Alexandre, par *Alexandre de Paris* ; c'est la première épopée exécutée en vers de douze syllabes ; de là le nom d'*alexandrins* donné aux vers de cette mesure.

Le défaut de vraisemblance enlève à ce roman tout intérêt ; Alexandre est absolument transformé en conquérant à la manière du moyen âge.

Poésie satirique et didactique.

Les poètes du nord ne furent pas seulement de grands conteurs épiques ; ils se complurent dans la satire, moralisèrent dans leurs fabliaux et fables, inaugurèrent le drame dans les jeux et les Mystères, et cultivèrent la poésie lyrique.

Satires.—Les deux principales œuvres satiriques du moyen âge sont le *Roman du Renart* et le *Roman de la Rose ;* dans l'une comme dans l'autre se reflètent l'esprit, les instincts, les aspirations de l'époque.

---

(1) Le Saint-Graal est évidemment un symbole matériel de la foi chrétienne.

Le Roman du Renart (1). On donne ce nom à un vaste ensemble de poèmes satiriques, d'époques et d'auteurs différents, mais dont le sujet est commun. Ce roman raconte dans ses mille péripéties la lutte de Renart, le *Gorpil*, contre *Isengrin*, le loup : c'est la ruse et l'hypocrisie aux prises avec la force et la stupidité. Les deux héros du poème sont entourés de personnages accessoires, tels que *Chante-Clair*, le coq, *Thibert*, le chat, *Brun*, l'ours, *Firapel*, le léopard, etc.

Tous ces animaux, gouvernés par *Noble*, le lion, nous représentent l'aristocratie féodale avec ses travers et ses vices. L'auteur nous avertit que son livre ne s'adresse pas aux renards des campagnes et des bois, mais à ceux des villes ; non pas à ceux qui ont quatre pieds, mais à ceux qui ont deux mains promptes à dérober et beaucoup d'artifice dans le cœur.

Le Roman de la Rose, commencé par *Guillaume de Lorris*, contemporain de saint Louis, fut continué, après une interruption de soixante ans, par *Jean de Meung*. Ce poème est ainsi nommé parce qu'une des principales intrigues du récit est de savoir si le héros pourra cueillir une rose, défendue par vingt abstractions personnifiées : d'un côté, *Bel-Accueil*, *Pitié*, *Franchise*, etc. ; de l'autre, *Haine*, *Félonie*, *Danger*, etc. Ce roman comprend 22000 vers. La première partie, œuvre de G. de Lorris, est délicate et purement poétique ; la seconde, satire souvent violente et immorale, attaque la royauté, la papauté, les ordres religieux, la noblesse, et ne respecte pas davantage les vilains eux-mêmes.

---

(1) *Le Roman du Renart*, parodie et satire de la société féodale, est l'écho de toutes les rancunes des petits contre les grands.

Fabliaux et Fables.—Les fabliaux ou petites fables sont de petits contes écrits généralement en vers de huit syllabes. Les personnages qui y remplissent des rôles, sont plutôt des hommes que des animaux. Un des fabliaux les plus célèbres est celui du *Vilain-mire*, le vilain devenu médecin, que Molière a imité dans le Médecin malgré lui.

Le plus intéressant recueil de fables du XIIIe siècle est celui qu'a laissé *Marie de France*, qui peut être regardée comme la *Sapho* (1) de son siècle. Malheureusement nous ne savons presque rien de sa vie. Son surnom indique qu'elle est née en France. Ses fables, au nombre de 103, forment un recueil intitulé *Ysopet*. On y remarque une raison supérieure, une justesse fine et délicate dans la morale et les réflexions.

Poésie dramatique.

Le théâtre en France, comme dans l'antique Grèce, naquit de la religion, des traditions et usages populaires. L'Église avait lancé ses anathèmes contre le théâtre païen ; cependant le goût des spectacles, inné chez tous les peuples, demandait à être satisfait, et l'art dramatique reparut au sein même du catholicisme. Au lieu de se borner à célébrer les fêtes, on les représenta et, pour ainsi parler, on les joua. A cet âge de foi vive et de piété naïve, tous les cœurs, unis dans une même croyance, saluaient avec bonheur le retour des fêtes annuelles qui marquent les saisons de l'Église.

(1) Sapho, célèbre femme poète, VIe siècle avant Jésus Christ.

A Noël, c'était la crèche autour de laquelle se pressaient les bergers pour adorer le divin Enfant. A l'Epiphanie, on voyait apparaître l'étoile merveilleuse, puis les Mages de l'Orient. Pendant la semaine sainte, on assistait au drame émouvant de la Passion, chantée sur trois tons différents pour mieux marquer le rôle des divers personnages. A Pâques, c'étaient *les trois Marie* qui se rendaient au sépulcre et apprenaient de la bouche d'un ange la résurrection du Sauveur. Là, était le germe du théâtre chrétien, des Mystères ou actions dramatiques, tirées de l'Ecriture Sainte, et aussi des miracles et représentations de la vie merveilleuse des saints. Mais, peu à peu, des personnages profanes se mêlèrent aux représentations saintes ; dès lors, le drame tendit à se séparer du culte qui l'avait produit.

Au XVe siècle, grâce aux Confréries qui se formèrent pour jouer les Mystères, le théâtre parvint à son apogée.

1.—*Confrérie de la Passion.*—Cette confrérie fut régulièrement établie en 1402, par lettres patentes du roi Charles VI, conférant à ses membres le privilège exclusif de jouer les Mystères. Etablis à Paris, ils jouirent, pendant un siècle et demi, d'une vogue extraordinaire. Le Mystère le plus célèbre était celui même de la Passion d'où les Confrères tiraient leur nom. On chercherait vainement la marque du génie dans cet interminable drame dont la représentation demandait parfois quarante jours ; mais quelle tragédie pouvait être plus attachante, plus déchirante pour ces chrétiens aux fortes convictions, à la piété tendre et sincère ?

2.—*Les Clercs de la Basoche.*—Tandis que la tragédie s'ébauchait dans les Mystères, la comédie se montrait en germe dans les farces des Clercs de la Basoche (1). Ils débutèrent par des moralités,

(1) Ce nom de Basoche était [illegible] traduction burlesque de Basilica, palais royal, par allusion aux cle[illegible] t aux gens de pr[illegible]s qui en faisaient partie.

pièces allégoriques ou préceptes de bonne conduite mis en vers. Toutefois, les moralités n'eussent pas captivé longtemps l'attention du peuple; les Mystères avaient cessé de le faire pleurer, il fallait le faire rire : on inventa les *farces*, pièces bouffonnes, où abondent la gaieté, le gros sel, et trop souvent les obscénités de langage et d'action.

La plus connue de ces farces est celle de *Maître Pathelin*. Le sujet est peu de chose : les ruses d'un avocat pauvre et fripon pour avoir un habit ; mais, à quelques grossièretés près, le dialogue est parfait de naturel.

3.—*Les Enfants Sans-Souci*, pour la plupart jeunes gens instruits et désœuvrés, s'ingéraient de reprendre, sinon de corriger la sottise des hommes. Leur chef portait le titre de *Prince des sots ;* le monde entier était sous sa juridiction, car :

"*Les sots depuis Adam sont en majorité.*"

Rien n'était épargné sur leur théâtre. Leur verve railleuse et piquante s'adressant à la royauté, François Ier interdit les soties (2) aussi bien que les farces.

Poésie lyrique.

Thibaut de Champagne et *Rutebeuf* résument la poésie lyrique du XIIIe siècle. Le premier, comte de Champagne et roi de Navarre, s'acquit par ses chants un nom glorieux. Sur la fin de sa vie, il se convertit et résolut de ne plus chanter que la Vierge Marie. Le second, paresseux et joueur, eut toujours à se plaindre de la pauvreté. Il dit quelque

(2) Satire allégorique au moyen âge.

part : "*Je suis sans cotte, sans lit, je tousse de froid, je baille de faim, je ne sais où aller ;* et en parlant de ses amis qui l'ont délaissé :

> "*Ce sont amis que vent emporte*
> *Et il ventait devant ma porte.*"

Ses poésies sont des complaintes, des satires et des Mystères, parmi lesquels le *Miracle de Théophile* (1). Cet auteur ne brille pas par la grâce, mais il est énergique, original et plein de verve.

Au XIVe siècle, *Guillaume de Machault* (1290-1377), *Froissart* (1337-1410), *Eustache Deschamps* (1328-1422) et *Christine de Pisan* (1363-1431) furent les poètes les plus distingués. La note des deux premiers est légère et amoureuse ; la poésie d'Eustache Deschamps et de Christine de Pisan est plus grave et souvent inspirée par le sentiment patriotique.

Au XVe siècle, *Charles d'Orléans* et *Villon* ferment glorieusement l'ère du moyen âge et déjà font pressentir la Renaissance.

Charles d'Orléans (1391-1465), fils du duc Louis d'Orléans (2) et de la douce et infortunée Valentine de Milan, fut fait prisonnier à Azincourt, en 1415 ; il demeura captif en Angleterre pendant vingt-cinq ans. C'est pour charmer son exil qu'il composa la plupart de ses poésies. Elles sont fines et gracieuses. Si l'on considère la simplicité de sa langue, elles font de lui le dernier des trouvères et le plus ancien des poètes modernes.

François Villon (1431-1484) naquit à Paris d'une famille pauvre. Il ne fut pas cependant laissé sans instruction, grâce à un bienfaiteur qui fut pour lui "un plus qu'un père," selon son expression. Les espérances de son protecteur furent bien déçues. Villon, paresseux, ami du plaisir, fréquenta

---

(1) Théophile, économe d'une maison de l'Asie, se donne au diable, dans le but d'être réintégré dans sa charge que son évêque lui a retirée. Il a enfin horreur de son crime et invoque la Sainte Vierge qui lui rapporte son acte de donation au démon.

(2) Louis d'Orléans, assassiné en 1407, par les émissaires de Jean sans Peur, duc de Bourgogne.

de trop joyeux compagnons qui l'entraînèrent au crime et, peu s'en fallut, à la potence.

Ses œuvres poétiques sont le *Petit Testament*, composé en 1457, et le *Grand Testament*. Ces deux poèmes consistent en une suite de legs satiriques qu'il adresse à ses amis et à divers personnages. On y trouve, pêle-mêle, des pièces de tout genre. La ballade des "*Dames du temps passé*" est célèbre ; Villon y rappelle les noms des femmes illustres, et termine chaque couplet par ce mélancolique refrain : "Mais où sont les neiges d'antan ?"

Histoire et Eloquence.

Villehardoin, Joinville, Froissart et Comines ont écrit l'histoire. Saint Bernard a excellé dans l'art de toucher, de convaincre et de persuader. Son nom a éclipsé tous les autres ; il est la gloire de l'éloquence au XIIe siècle.

Villehardoin (1155-1213) prit une part active à la quatrième croisade. Son *Histoire de la conquête de Constantinople* est remarquable par la sincérité naïve du récit.

Joinville (1224-1319) descendait d'une des plus anciennes familles de Champagne. Il se croisa à la suite de saint Louis en 1248, abandonnant non sans regret sa femme et ses deux enfants, dont le dernier venait de naître, et son "*bel chastel de Joinville qu'il avait fort au cœur.*" A la funeste bataille de Mansourah, il fit des prodiges de valeur ; il reçut cinq blessures et son cheval en eut dix-sept. Captif en même temps que saint Louis, il revint en France avec son roi bien-aimé après une absence de six années. Joinville ne consentit pas à suivre son royal suzerain dans sa deuxième croisade, il se souvenait trop de ce qu'il avait souffert dans la première. Il apprit bientôt avec douleur les malheurs et la mort du roi. Trente ans après ce triste évènement, la femme de Philippe-le-Bel demanda à Joinville d'écrire pour elle une vie de saint Louis. Il se

mit à l'œuvre avec empressement ; mais la reine étant venue à mourir, c'est à Louis-le-Hutin, son fils, que le livre fut dédié (1309).

L'ouvrage de Joinville est une causerie plutôt qu'un livre. On y rencontre un vieillard aimable qui se laisse aller à ses souvenirs plutôt qu'il ne les cherche ; de là, ces digressions fréquentes et ces répétitions qu'un plan plus sévère ne comporterait pas ; de là aussi, ces nombreuses anecdotes qui mettent si bien en relief le caractère du saint roi, dont il a été le plus fidèle ami, le plus gai conseiller et le plus sincère historien. Dans l'ordre des temps, le récit de Joinville est peut-être le premier monument de génie en langue française. Joinville mourut à quatre-vingt-quinze ans, après avoir vu passer six rois : Louis VIII, Louis IX, Philippe-le-Hardi, Philippe-le-Bel, Louis-le-Hutin et Philippe V.

Froissart (1337-1410), né à Valenciennes, fut destiné, dès sa jeunesse, à la cléricature ; mais ce ne fut qu'assez tard qu'il entra dans les ordres.

Il a écrit une histoire intitulée : *Chronique de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espagne et de Bretagne.* Tout le monde féodal du XIVe siècle revit dans le récit vif et pittoresque de Froissart. Il n'a rien oublié depuis les tristes tableaux des batailles sanglantes de Crécy et de Poitiers jusqu'aux parures et aux devises des fêtes et des tournois. Il a laissé des poésies fort bien tournées pour son époque ; mais la gloire du poète a disparu dans celle de l'historien.

Philippe de Comines (1445-1509) a laissé des Mémoires, aujourd'hui doublement précieux au point de vue historique et au point de vue des progrès de la langue française. Sa manière d'écrire est claire, précise, pleine de malice gauloise et en même temps d'une naïveté apparente. Comme justesse de peinture, personne ne l'a égalé dans

BIBLIOTHÈQUE LIVRES RARES UNIVERSITÉ LAVAL

narration des dernières années de Louis XI. Si ce roi paraît parfois odieux, l'historien ne le dit pas et il paraît ne pas le sentir. Ce manque d'indignation vertueuse, cette tendance à pardonner le vice lorsqu'il n'est pas nuisible à la réussite des affaires, jette une ombre sur les Mémoires de Comines lesquels renferment d'ailleurs des enseignements utiles.

Parmi les historiens ou chroniqueurs du moyen âge, on peut citer :

Juvénal des Ursins (1388-1473), archevêque de Reims. Son *Histoire de Charles VI* est écrite avec franchise et naïveté ; c'est un des monuments les plus curieux des annales françaises.

Christine de Pisan, déjà citée parmi les poètes, a écrit l'histoire de Charles V sous le titre de *Faits et bonnes mœurs de Charles V*. Son style périodique, noble, élevé, la faisait comparer à Cicéron par ses contemporains.

Alain Chartier (1386-1449), secrétaire des rois Charles VI et Charles VII ; cet auteur, ami du juste et du bien, écrivant avec suite et mesure, s'appliquant à trouver des expressions simples et claires pour des sentiments nobles et honnêtes, mérita d'être appelé le *Père de l'éloquence française* Ses principaux ouvrages en prose sont : *l'Histoire de Charles VII*, *le Curial* (courtisan), *l'Espérance* et le *Quadriloge*, dialogue entre la France, le peuple, le chevalier et le clergé, destiné à réveiller le patriotisme.

Saint Bernard (1091-1153), né au château de Fontaine (1), près de Dijon, descendait d'une des plus illustres familles de Bourgogne. Il montra, dès ses premières études, un génie précoce associé à une ardente vocation pour la vie monastique. Il l'embrassa à vingt-deux ans et entraîna avec lui, dans le cloître de Citeaux (2), ses cinq frères, un de ses

(1) Ce lieu, devenu célèbre par la naissance de saint Bernard, fut, au commencement du XVIIe siècle, changé en un monastère de Feuillants (Ordre de religieux Bernardins de la règle de Citeaux, ainsi appelé de l'abbaye de Feuillant, près de Toulouse). Le monastère est aujourd'hui détruit ; mais il s'y trouve encore une chapelle que les fidèles visitent par dévotion.

(2) Aujourd'hui village du département de la Côte d'Or, célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, fondée en 1098.

oncles et plus de vingt autres personnes. Son prosélytisme éloquent dépeuplait le monde au profit des monastères. La fondation de Clairvaux (1) fut confiée à ses soins. C'est là que l'Europe tout entière devait venir admirer dans saint Bernard le plus grand génie uni à la plus sublime vertu.

Chargé par le pape Eugène III, qui avait été son disciple, de prêcher la seconde croisade (1147), il excita un enthousiasme indescriptible ; personne ne put résister aux entraînements de son ardente parole.

Saint Bernard finit ses jours à Clairvaux, au milieu du nombreux troupeau qu'il y avait réuni ; *il semblait*, dit un chroniqueur, *que l'univers eût perdu sa lumière et sa joie.*"

Nous avons de saint Bernard des *Traités Théologiques*, des *lettres* et des *sermons ;* ces derniers sont au nombre de trois cent quarante, dont quatre-vingt-cinq sur le seul Cantique des Cantiques (2). On peut dire que les ouvrages de saint Bernard sont l'inspiration la plus élevée du véritable esprit chrétien. On l'a surnommé le "*Docteur aux lèvres de miel*," le "*dernier des Pères de l'Eglise.*"

Gerson (1363-1429) n'est pas un orateur, mais un théologien et un écrivain. On lui attribue généralement l'*Imitation de J.-C.*, ce livre admirable, le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Evangile est divin. Il fut chancelier de l'Université de Paris, et a laissé une grande réputation de talent et de vertu.

---

(1) Célèbre abbaye de Saint-Benoit, une des filles de Citeaux, dans la Vallée de l'Aube, est aujourd'hui une maison de détention.

(2) Le Cantique des Cantiques est un ouvrage qui fait partie du canon des Livres Saints, et qu'on a attribué à Salomon. Selon plusieurs théologiens, ce livre mystique se rapporte à l'union de J.-Christ avec l'Eglise catholique.

Littérature française au XVIe siècle.
Renaissance.

On appelle *Renaissance* le mouvement littéraire et artistique qui se produisit au XVIe siècle, d'abord en Italie, puis en France et dans les diverses contrées de l'Europe. Plusieurs causes préparèrent ce mouvement :

1. *L'Etude de l'antiquité remise en honneur*, principalement après la chute de Constantinople, en 1453. La littérature et les arts grecs et latins, apportés en Italie par les savants et les artistes bysantins, devinrent le partage de tous, au lieu de rester le secret et le monopole d'un petit nombre. L'influence de l'antiquité s'accuse surtout parmi les lettrés.

2. *L'invention de l'imprimerie* (1440) servit merveilleusement à multiplier et à vulgariser les ouvrages des Anciens, et mit la science à la portée de tous.

3. La *Réforme*, en tournant les esprits vers l'étude des livres saints, contraignit à l'examen approfondi des textes et sermons, à l'étude de l'hébreu, dont la connaissance contribua à donner à la littérature française un éclat inconnu.

4. *La protection accordée aux lettres* par les papes et les princes favorisa puissamment les progrès de la Renaissance. Léon X, François Ier, Henri II, encouragèrent, par leurs libéralités, les poètes, les savants, les peintres et les sculpteurs.

5. *Les guerres d'Italie* initièrent les Français aux mœurs polies et à la culture intellectuelle des Italiens, et leur firent désirer une autre gloire que celle des armes.

PRINCIPAUX POÈTES.

Trois écoles de poésie se succédèrent au XVIe siècle : celle de Marot, celle de Ronsard et celle de Malherbe.

Ecole de Marot.

Clément Marot (1495-1544), familier de Marguerite de Valois et de François Ier, a dépeint lui-même sa jeunesse aventureuse.

> " Sur le printemps de ma jeunesse folle,
> Je ressemblais à l'arondelle qui vole,
> Puis ça, puis là : l'âge me conduisait
> Sans peur ni soin où le cœur me disait."

Il continua toute sa vie ses goûts légers. Il fut deux fois mis en prison, la première comme partisan de la Réforme, la seconde pour avoir arraché aux mains de la prévôté un criminel qu'on venait d'arrêter. Sa traduction des Psaumes, censurée par la Sorbonne (1), l'obligea de se réfugier à Genève, puis à Turin où il mourut. Marot n'a pas été surpassé dans l'épigramme, le rondeau, le madrigal et l'épître badine. "Il a tout le sel de l'esprit gaulois, mais il manque d'élévation. Ce n'est pas que ce génie vif, alerte et délicat ait manqué d'énergie, il avait tout de l'abeille : le miel, l'aiguillon et même les ailes." (Géruzez).

(1 La Sorbonne est le nom donné à la faculté de théologie de Paris. C'était d'abord un simple établissement d'éducation à l'usage des ecclésiastiques, fondé en 1252 par Robert de Sorbon, chapelain de Louis IX. Les décisions de la Sorbonne faisaient autorité pendant les XIV, XV, XVI et XVIIe s. Aujourd'hui les bâtiments de cette célèbre Faculté sont le siège de l'Académie universitaire de Paris et sont consacrés aux cours de Facultés des lettres, des sciences et de théologie.

Marguerite de Navarre (1492-1549), sœur de François Ier, fut la protectrice de Marot. Elle devint reine de Navarre par son mariage avec Henri d'Albret, aïeul de Henri IV. Sa petite cour de Nérac (capitale du duché d'Albret) fut l'asile des lettrés et des Réformés.

Le recueil de ses poésies est connu sous le nom de *Marguerites* (perles) *de la Marguerite des Princesses*. Elle a composé aussi l'*Heptaméron* dont voici le sommaire. L'auteur suppose que plusieurs personnes sont retenues dans une auberge par une crue du Gave ; pour faire passer le temps, une dame propose de raconter des histoires chaque jour. Ces récits s'arrêtent au septième jour et forment ainsi un Heptaméron. On trouve dans les œuvres de cette princesse beaucoup d'imagination et d'esprit, mais aussi toute la licence de l'époque.

Mellin de Saint-Gelais (1491-1558) est le plus brillant disciple de Marot, mais ses œuvres, toutes de courte haleine, ne sont, comme dit Pasquier (1), que "de petites fleurs et non fruits d'aucune durée," de jolis riens finement ciselés qui ne devaient guère lui survivre.

Ecole de Ronsard.

LA PLÉIADE.

Marot avait surtout brillé dans les genres secondaires ; sa poésie simple et naturelle manquait de noblesse et d'ampleur. Pendant que ses disciples dissipaient en frivolités leurs quelques talents poétiques, un certain nombre d'étudiants, sous la direction du savant *Jean Daurat*, méprisant les œuvres légères de leurs devanciers, entreprirent de réformer la poésie française en lui donnant la noblesse qui lui manquait et en y introduisant les grands genres cultivés par les Anciens. Ce hardi projet eut son manifeste dans l'*Illustration de la langue française* par *Joachim du Bellay*. *Ronsard* fut le chef de cette jeune école qui prit le nom de *Pléiade* (2) en souvenir de la Pléiade d'Alexandrie.

Ronsard (1524-1585). Pierre de Ronsard naquit près de Vendôme (3). La surdité qui lui survint,

(1) Pasquier (1529-1615), jurisconsulte et historien français, fut un magistrat intègre et un savant aimable. Il a rendu un grand service à l'étude de l'histoire de France par ses Recherches de la France.

(2) On nomme Pléiade une constellation de sept étoiles, située dans l'hémisphère boréal ; ce nom fut donné par allusion à sept poètes d'Alexandrie sous Ptolémée Philadelphe.

(3) Vendôme, département de Loire-et-Cher, sur la Loire.

vers l'âge de dix-huit ans, fut cause de sa gloire. Obligé de renoncer à la cour et aux affaires diplomatiques, il se tourna tout entier vers les lettres. Pendant sept ans, il étudia avec une ardeur incroyable de nuit et de jour, et refit ainsi son éducation. Epris des chefs-d'œuvre de l'antiquité et compagnon de Joachin du Bellay, il n'eut pas de plus grande ambition que de régénérer la poésie française en la retrempant aux sources antiques.

Ronsard, à la tête de la Pléiade, mena vigoureusement et victorieusement la campagne. Son nom devint célèbre et fit autorité. Il pouvait dire à tous les poètes de son temps :

" *Vous êtes mes sujets, et je suis votre roi.*"

Sa vie fut un triomphe, sa mort une apothéose. Sa gloire littéraire a bien baissé depuis. Le satirique Boileau n'a pas laissé passer sans mot dire cet auteur dont "*la muse en français parlait grec et latin.*" Ronsard a échoué dans l'épopée (1), et ses œuvres n'ont guère de lyrique que l'appareil extérieur ; son style est inégal et sans précision, mais il a frayé le chemin aux grands poètes qui l'ont suivi, et il a fait passer dans la langue, souvent avec un rare bonheur, les différents rhythmes des Anciens. C'est un rôle assez beau pour lui mériter une place élevée dans l'histoire de la littérature française.

Autour de Ronsard viennent se grouper les poètes de la Pléiade : *Joachim du Bellay*, plus naturel, plus élégant, plus correct que la plupart de ses contemporains.

Antoine de Baif, plutôt érudit que poète, connu par son pédantisme et son affectation ridicule.

---

(1) Ronsard avait entrepris de composer la Franciade ; il s'arrêta au quatrième chant. Le sujet de ce poème est l'établissement du royaume des Francs, par Francus, fils d'Hector. Ce sujet n'était pas assez populaire pour une épopée.

Rémi Belleau a composé des *Bergeries*, qui n'ont guère été louées que par Ronsard.

Etienne Jodelle donna quelques tragédies : *Cléopâtre captive* (1), *Didon* (2), etc., pièces médiocres, mais fort admirées de son temps ; elles ouvrirent la voie au théâtre classique.

Jean Daurat ou *Dorat*. Ses poésies grecques, latines et françaises ne lui valent pas la gloire d'avoir initié Ronsard et ses compagnons à la connaissance de l'antiquité.

Amadis Jamin et *Ponthius de Thiard* ne sont guère cités que pour le nombre.

Autres poètes du XVIe siècle.

Du Bartas (1544-1590) composa des poèmes bibliques dans le but de protester contre le paganisme de la Pléiade. Le plus admiré est celui de la *Semaine* ou *Création du monde*. Quelques vers nobles et pittoresques ne rachètent pas les défauts de son style affecté, bizarre, plein de mauvais goût.

Agrippa d'Aubigné (1552-1630), zélé calviniste, a écrit en prose et en vers. Ses œuvres en prose sont des *Mémoires*, une *Histoire universelle*, écrite au point de vue de sa secte, mais pleine de détails piquants, etc. Son chef-d'œuvre a pour titre : *Les tragiques*, poème en sept livres, inspiré par sa "haine partisane," comme il le dit lui-même. Il exalte les protestants et maudit les catholiques ; Sainte-Beuve a surnommé d'Aubigné "le Juvénal (3) du XVIe siècle."

Vauquelin de la Fresnaye (1535-1607), auteur de satires, d'épîtres, d'idylles, composa un Art poétique, qui est son meilleur ouvrage.

Desportes (1546-1606), poète gracieux, élégant, spirituel, mais parfois affecté. Sur la fin de sa vie, pour réparer le scandale de ses vers, il se mit à traduire les Psaumes de David.

Bertaut (1552-1611), évêque de Séez (4), composa d'abord des poésies légères, puis se livra à des sujets plus sérieux : le *panégyrique de saint Louis*, des *paraphrases de psaumes*, etc. Régnier appelle Bertaut "un poète trop sage" ; en effet il manque d'élan et d'imagination.

---

(1) Cléopâtre, 67-30 av. J.-C., reine d'Egypte ; vaincue par Octave à Actium, se tua par la piqûre d'un aspic.

(2) Didon, VIIIe s. av. J.-C., princesse de Tyr, fut forcée de quitter sa patrie à cause des cruautés de son frère, Pygmalion, qui avait fait périr Sichée, son époux, pour s'emparer de ses trésors. Elle s'enfuit en Afrique où elle fonda Carthage.

(3) Juvénal (42-123), poète latin, célèbre par l'énergie de ses satires.

(4) Séez, département de l'Orne sur l'Orne.

Régnier (1573-1613), neveu de Desportes, est bien supérieur par son style à tous ses devanciers. Il est le véritable créateur de la satire régulière en France. Boileau dit de lui :

" De ces maîtres savants (les Anciens), disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous, formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles."

Ecole de Malherbe.

MALHERBE (1555-1628).

François de Malherbe, né à Caen (1), débuta assez tard dans la poésie par le *Bouquet de fleurs à Sénèque* (2) et les *Larmes de saint Pierre*, poème gâté par le mauvais goût. Ses ouvrages consistent surtout en des *Odes*, des *Stances* et des *Epigrammes*. La grande entreprise de toute sa vie fut d'épurer la langue. Rien ne le découragea dans ce travail difficile qui lui suscita plus d'un ennui. On le surnomma "*regratteur de mots*," "*tyran de syllabes*," il ne tint aucun compte de ces injures. Son zèle le porta d'abord *à dégasconner* la cour, puis à combattre dans la France entière les barbarismes et les solécismes. La mort le surprit sur l'arrondissement d'une période.

La gloire de Malherbe est d'avoir donné à la langue poétique, par ses préceptes et ses exemples, la correction, la pureté, la force et l'harmonie qui lui manquaient. On lui a reproché d'avoir trop réduit la muse aux règles du devoir, et d'avoir appauvri la langue dans le dessein de l'ennoblir. Mais il n'en est pas moins vrai que tous les poètes, les écrivains, ont profité de ses leçons ; ils ont appris de lui que dans les mots et dans les pensées, le choix est le principe même de l'éloquence.

---

(1) Caen, chef-lieu du département de Calvados, sur l'Orne, à 224 kil. onest de Paris.

(2) Sénèque, philosophe latin, précepteur et ministre de Néron, qui le fit périr 65 ans après J.-C.

Prosateurs au XVIe siècle.

RABELAIS (1483-1553).

François Rabelais, né à Chinon (1), fut successivement cordelier, bénédictin, chanoine, docteur en médecine, professeur d'anatomie et curé de Meudon, près de Paris. Il existe plusieurs versions sur la fin de sa vie. Choisissant la plus conforme à son caractère sacré, nous dirons qu'il exerça avec zèle, à Meudon, les fonctions du saint ministère. Sa mort fut chrétienne et édifiante. Il est vrai qu'on peut faire toutes les conjectures sur la vie de Rabelais, car dans ses écrits, selon le mot de la Bruyère, "où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent." Rabelais doit sa réputation à deux romans héroïcomiques et satiriques : *Gargantua* et *Pantagruel*.

Sous le voile d'une allégorie bouffonne, il attaque la société tout entière. Il tourne en ridicule les juges, les nobles, le clergé, mais il respecte le dogme et se déclare l'ennemi de Calvin. Son livre est, suivant Sainte-Beuve, une œuvre inouïe, mêlée de science et d'obscénité, de comique, d'éloquence et de haute fantaisie. La langue est une merveille de verve, de coloris, de richesse inépuisable, mais son œuvre est indigne d'un honnête homme. Saint François de Sales le dénonçait aux jeunes gens de son temps ; "Gardez-vous des mauvais livres, leur disait-il, comme ceux de cet infâme Rabelais."

MONTAIGNE (1533-1592).

Michel Montaigne naquit au château de Montaigne, en Périgord (2). La première langue qu'il parla fut la langue latine ; son père lui donna pour

(1) Chinon, Indre-et-Loire, à 56 kil. sud-est de Tours.

(2) Ancien pays de France, compris aujourd'hui dans le département de la Dordogne.

précepteur un Allemand, ignorant le français et très-versé dans le latin ; les valets et les servantes avaient ordre de ne lui parler qu'en latin, au risque de lui parler très peu. A six ans, il ne savait pas un mot de français ; il fut mis alors au collège ; à douze ans, il finissait ses études et commençait à apprendre le droit où son père, dit-il, "*le plongea tout entier jusqu'aux oreilles.*" Conseiller au parlement de Bordeaux, Montaigne se lia avec la Boétie, un de ses collègues, d'une amitié devenue célèbre, grâce à l'accent ému et sincère dont il en a parlé. Les occupations publiques ne l'attirant pas, il abandonna sa charge en 1570, après la mort de son père, et se retira à son château où il consacra ses loisirs à écrire ses *Essais* ; il s'y montre sceptique et épicurien. Cependant il donna, avant de mourir, des preuves irrécusables de sa foi, et reçut les derniers sacrements en chrétien convaincu.

Les Essais ont placé Montaigne au rang de nos meilleurs écrivains. Ce livre n'est pas composé d'après un plan suivi et régulier ; c'est une longue conversation où l'auteur, à propos d'un souvenir, d'un fait, d'une lecture, nous expose, avec une sincérité pleine d'aisance, ses pensées et ses sentiments. Sa morale n'est pas sévère, pas assez. "Elle n'est pas assez parfaite pour des chrétiens, dit Villemain, nous dirons même qu'elle n'est pas faite pour des hommes. Cette indulgence extrême, ce lâche-tout universel est quelque chose de païen. Son livre en lui-même est dangereux."

Montaigne eut trois fidèles amis qui furent en même temps ses disciples et ses admirateurs : *Mlle de Gournay* (1), que Montaigne appelait *sa fille d'alliance ; Etienne de la Boétie*, (1530-1563) qu'il se plait à nommer "son cher frère et inséparable compagnon," et l'abbé *Charron* (1541-1603), qui composa un *Traité de la Sagesse*, bien inférieur aux *Essais*.

---

(1) Mlle de Gournay, célèbre par son esprit, s'éprit à dix-huit ans d'une vive admiration pour Montaigne à la suite de la lecture des *Essais*. Elle a composé elle-même quelques écrits: *l'Egalité des hommes et des femmes ; Défense de la poésie et du langage des poètes*. Elle était recherchée des personnes les plus distinguées et reçut une pension du roi.

SAINT-FRANÇOIS DE SALES (1567-1622)

François de Sales naquit au château de Sales, près d'Annecy (1), d'une famille illustre par sa piété et sa noblesse. Sa jeunesse s'écoula comme un beau jour dont aucun nuage ne vient troubler la sérénité. Ses études terminées avec de brillants succès, il aspira au sacerdoce, et entra dans les saints ordres, malgré les supplications d'un père tendrement aimé, qui rêvait pour son fils un avenir plus brillant selon le monde. Chargé, par l'évêque de Genève, d'évangéliser les protestants du Chablais (2) et du pays de Gex (3), François de Sales opéra, par sa douceur et son éloquence, de nombreuses conversions. Nommé en 1602 évêque de Genève, il continua encore pendant vingt années son ministère évangélique, chéri de son troupeau et admiré de tous. Il fonda, avec Mme de Chantal (4), l'ordre de la Visitation. Alexandre VII, pour glorifier ses admirables vertus, le canonisa en 1665. Ce saint, le plus aimable des hommes, enseigna la piété par ses écrits aussi bien que par ses exemples. A la demande de Henri IV, il publia, en 1608, la célèbre *Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'amour de Dieu*. Ces deux ouvrages furent accueillis avec une faveur qui dure encore et à juste titre. Une vaste correspondance, des *Sermons* et des *Entretiens spirituels* complètent ses œuvres. Son langage est coloré, plein de grâce

(1) Annecy, chef-lieu du département de Haute-Savoie, à 646 kil. sud est de Paris.

(2) Chablais, arrondissement du département de Haute-Savoie.

(3) *Gex*, dans le département de l'*Ain*, au pied du Jura.

(4) Jeanne-Françoise Fremiot, dame de Chantal, célèbre par sa piété, fut canonisée en 1767, par Clément XI. On l'honore le 21 août.

et d'onction, abondant en comparaisons gracieuses, qui embellissent un fonds solide d'observations morales et de saine doctrine. Saint François de Sales, à la fois indulgent et ferme, est sympathique à tous, parce que son cœur est sincèrement et profondément affectueux.

Michel de l'Hôpital (1506-1573), né à Aigueperse, en Auvergne, s'éleva lentement, par les charges de la magistrature et les services diplomatiques, jusqu'à la dignité de chevalier de France. Quoiqu'il fût catholique, il se vit menacé lors du massacre de la Saint-Barthélemy. Le roi cependant envoya pour le protéger des cavaliers, porteurs de lettres de grâce : "*J'ignorais*, dit-il, *que j'eusse jamais mérité ni la mort ni le pardon.*" Ce stoïque magistrat avait pour devise : *Impassible devant les ruines ;* sa conduite ne la démentit jamais. Son style grave, ferme, souvent véhément, est celui d'un homme d'Etat à la fois habile et vertueux. Il reste de cet auteur un *Traité de la réformation de la justice*, des *Harangues* et un *Testament politique*.

Calvin (1509-1564), né à Noyon (1), d'une famille pauvre, put cependant étudier aux universités d'Orléans et de Bourges, grâce à de puissantes protections. Il adopta avec ardeur les idées de la Réforme et s'appliqua à les propager. Obligé de quitter la France, comme hérétique, il établit sa nouvelle Eglise à Genève, où, pendant vingt-quatre ans, il exerça un pouvoir absolu et tyrannique. Son œuvre capitale est son *Institution chrétienne*, qu'on pourrait appeler la *Somme* du protestantisme. Calvin est un

(1) *Noyon*, chef-lieu de canton (Oise), sur la Verse.

grand et mauvais génie, dont il faut déplorer la sinistre influence sur la religion et sur les destinées de la France. Ce qu'on peut louer sans réserve chez lui, c'est son style, c'est l'art de composer avec méthode et sévérité.

Le Loyal Serviteur.—C'est sous ce pseudonyme que l'auteur de la Vie de Bayard a raconté les hauts faits du "Chevalier sans peur et sans reproche." Sa manière de narrer ressemble à celle de Joinville : il ne voit que son héros.

Blaise de Montluc (1501-1577), après avoir fait la guerre toute sa vie, devint écrivain à soixante-quinze ans. Dans ses Mémoires, intitulés *Commentaires*, il raconte ses campagnes avec autant de verve que de franchise. "Il est incomparable pour la description des batailles et pour les harangues militaires. Sa plume est d'acier comme son épée, comme son âme." (Géruzez). Henri IV appelait ses Mémoires : "*la Bible du soldat.*"

Brantôme (1527-1614). Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme, fut pourvu, dès l'âge de seize ans et sans entrer dans les ordres, de l'abbaye de Brantôme, dont il prit le nom. Il guerroya pendant trente ans. Devenu perclus à la suite d'une chute de cheval, il se mit à écrire les chroniques de son temps, qu'il intitula : *Vies des hommes illustres et grands capitaines français et étrangers ; Vie des dames illustres*, etc.

La complète indifférence de cet auteur pour le bien et pour le mal explique à la fois sa complaisance pour les récits scandaleux et son impartialité. Son style a de l'originalité, de la vivacité, de la grâce, des saillies piquantes, des tours ingénieux, une sorte de naïveté hautaine, enfin le mouvement soutenu d'une causerie.

François de la Noue (1531-1591), surnommé *Bras-de-fer*, parce qu'il portait une main de fer, montra dans ses *Mémoires* qu'il savait aussi bien manier la plume que l'épée. Il peut être classé parmi les prosateurs les plus éloquents de cette époque. Henri IV n'eut pas de serviteur plus dévoué, ni de meilleur général.

Sully (1560-1641), célèbre par sa sage administration, s'est aussi acquis la gloire des lettres par les *Economies royales de Henri le Grand* : tableau des règnes de Charles IX, de Henri III, de Henri IV, mais surtout de ce dernier, son roi et son ami.

Marguerite de Valois (1) (1553-1615), fille de Henri II et première épouse de Henri IV, a raconté dans ses *Mémoires* sa vie aventureuse et agitée. La rapidité, la grâce, l'art de la narration se trouvent chez elle à un haut degré.

De Thou (1553-1617), qui a écrit en latin *l'Histoire de son temps*, et d'*Aubigné*, dont nous avons déjà parlé, sont les seuls historiens du XVIe siècle si fécond en Mémoires, comme on le voit par les noms qui précèdent. Le Loyal Serviteur ouvre la série des mémoires du XVIe siècle.

Jacques Amyot (1513-1593) s'est exercé surtout dans la traduction. Son chef-d'œuvre est la *traduction* des *Vies des hommes illustres de Plutarque* (2), qui a puissamment contribué à former et à enrichir la langue française.

La Satire Ménippée est un recueil de pamphlets politiques en faveur de Henri IV contre la Ligue. Elle est l'œuvre collective de sept bourgeois de Paris qui se réunissaient chez l'un d'eux, *Jacques Gillot*, conseiller-clerc au parlement et chanoine de la Sainte-Chapelle.

Les autres étaient : *Pierre le Roy*, chanoine de Rouen ; *Nicolas Rapin*, avocat, poète et soldat ; *Jean Passerat*, professeur au collège de France ; l'avocat *Gilles Durand*, *Florent Chrestien*, précepteur de Henri IV ; enfin *Pierre Pithou*, jurisconsulte éminent. La Satire Ménippée est un des chefs-d'œuvre de la prose au XVIe siècle ; elle a fait autant pour le triomphe de Henri IV que ses armées et ses victoires. Son nom lui vient de ce que la prose est mêlée de vers, comme dans les satires qu'avait composées, au IVe siècle avant J.-C., le philosophe grec Ménippe.

---

(1) Marguerite de Valois fut unie à Henri de Navarre en 1572, par un motif de politique. Monté sur le trône, Henri fit casser ce mariage, mais il pourvut toujours aux besoins de cette princesse.

(2) Plutarque, 48-138 de J.C., biographe et moraliste grec. On trouve dans ses écrits, outre une instruction facile et variée, une bonhomie et une morale douce qui les font lire avec charme. On a de lui *Vies des hommes illustres de la Grèce et de Rome*.

Le XVIIe siècle.

Coup d'oeil sur le XVIIe siècle.

Le XVIIe siècle, appelé avec raison "*l'âge d'or de la littérature française,*" est comparable en tout et supérieur en bien des points aux siècles immortels de Périclès (1), d'Auguste (2) et de Léon X (3). Nulle époque, en effet, ne fut plus féconde en écrivains de génie ou de talent; les ouvrages qu'ils produisirent, peuvent, en fait de style et sous tous les rapports essentiels, être regardés comme le *nec plus ultra* de la littérature française. Plusieurs de ces écrivains se distinguent non-seulement par l'abondance des productions, mais encore par l'universalité dans l'abondance. Les uns unissent les sciences et la littérature (Descartes, Pascal); les autres sont éminents en éloquence, en philosophie, en histoire, en littérature (Bossuet, Fénelon); d'autres abordent, avec une égale supériorité, la tragédie et la comédie (Corneille, Racine); tous, même lorsqu'ils adoptent une forme légère et gracieuse, gardent quelque chose de sérieux et témoignent ainsi d'une certaine gravité de pensée qu'ils savent allier au don de bien dire.

---

(1) Périclès, 494-429 avant J.-C. Général, orateur et homme d'Etat athénien, gouverna la république depuis 445 jusqu'à sa mort, protégea les arts et les lettres, et a donné son nom au siècle le plus brillant de la Grèce.

(2) Auguste (63 avant J.-C. 14 de J.-C.), connu d'abord sous le nom d'Octave, fut le premier empereur romain. Il favorisa les lettres et attira à sa cour les plus grands poètes de son temps.

(3) Léon X, de l'illustre famille des Médicis, favorisa de tout son pouvoir les arts, les lettres et les sciences, fit rechercher et publier les auteurs anciens, et eut la gloire de donner son nom à son siècle. Né en 1475, il mourut en 1521.

On a encore appelé le XVIIe siècle "*siècle de Louis XIV*," parce que les immortels chefs-d'œuvre que toutes les littératures envient à la France, parurent sous le règne de ce prince qui joignit à la gloire des armes celle de protecteur des lettres. "Sans doute, observe M. Nisard, Louis XIV ne créa pas les talents ; il leur ouvrit la carrière et les régla. Depuis le temps des Périclès, des Auguste, des Médicis, l'influence des bons gouvernements sur les lettres est la moins contestable des vérités littéraires."

La littérature française au XVIIe siècle peut se diviser en deux périodes. La première comprend le règne de Louis XIII (1610-1643) et la minorité de Louis XIV (1643-1661). C'est une période de progrès, marquée par la fondation de l'Académie française et l'apparition des premiers chefs-d'œuvre. La seconde s'étend du gouvernement du grand roi jusqu'à sa mort (1661-1715) ; elle est remarquable par le merveilleux concours de toutes les gloires capables d'illustrer un trône.

Première moitié du XVIIe siècle.

(1610-1661).

Nous verrons, dans cette première période, les influences diverses qu'a subies la littérature française au XVIIe siècle avant d'atteindre l'apogée de sa grandeur : 1. l'influence de l'antiquité ; 2. l'influence espagnole et italienne ; 3. à l'intérieur, l'influence de l'Hôtel de Rambouillet, de Descartes, de Port-Royal et de l'Académie. Nous terminerons par une étude sur Corneille, le "Père de la tragédie française."

I. *Influence de l'antiquité.* Les écrivains de la Renaissance, enthousiasmés des beautés de Virgile (1)

et d'Homère (2), n'avaient eu d'admiration que pour l'antiquité. Ronsard et son école avaient introduit dans le français tant de grec et de latin, qu'au commencement du XVIIe siècle, malgré de nobles efforts, la langue française n'était pas encore dégagée de ces entraves étrangères. Le travail d'épuration commencé par Malherbe ne fut pas arrêté à sa mort ; l'élan était donné ; la raison reprit ses droits et la langue nationale fut sauvée. De plus, les écrivains du XVIIe siècle, admirateurs des Anciens, dans une juste mesure, s'inspirèrent de leurs œuvres, de sorte qu'il se fit alors comme une transfusion de génie grec et latin dans le génie français.

II. *Influence espagnole et italienne.* Henri IV avait chassé les Espagnols de son royaume, il ne put en bannir aussi facilement leurs modes et leurs usages. On ne voyait à Paris que Français espagnolisés ; on n'entendait dans la bouche des *cajoleurs de cour qu'exclamations et admirations castillanes.* Ils réitéraient des *Jésus-Sire* et criaient en voix dolente : " *Il en faut mourir !* " (Mémoires de Sully). Le beau style, le style cultivé, comme on l'appelait, style inspiré du mauvais goût espagnol,

---

(1) Virgile, 70-15 avant J.-C., grand poète latin, auteur de l'*Enéide.* Dans ce poème épique, en douze chants, Virgile chante l'origine des Romains, qui prétendaient descendre du prince troyen Enée. Sous le titre de *Bucoliques*, Virgile a réuni dix églogues, remarquables par la richesse de la poésie, l'harmonie, la délicatesse et par une pureté de goût inaltérable.

Ses Géorgiques sont le plus beau poème didactique que l'ancienne Rome nous ait transmis. La culture du sol, les arbres, les bestiaux, les abeilles sont tour à tour l'objet des quatre chants dont se compose ce chef-d'œuvre.

(2) Homère (IX siècle ?), le plus ancien et le plus célèbre des poètes grecs. Deux chefs-d'œuvre font sa gloire : l'Iliade, où il chante les principaux évènements de la guerre de Troie, et l'Odyssée ou le retour d'Ulysse dans sa patrie.

était forcé, alambiqué, plein de pensées fines, le plus souvent fausses et obscures.

L'influence italienne ne fut guère meilleure. Le faux bel esprit qui régnait au delà des Alpes, falllit corrompre le bon goût français, surtout lorsque Marie de Médicis se fut assise sur le trône de France. Malherbe combattit à outrance cette afféterie dans le langage, le style et les manières, et Molière lui porta un coup mortel dans ses *Précieuses ridicules*.

III. *L'Hôtel de Rambouillet.* Cet hôtel était situé non loin du Louvre (1). Catherine de Vivonne, fille du marquis de Pisani, l'apporta, par son mariage, à Charles d'Angennes ; celui-ci devint, par la mort de son beau-père, marquis de Rambouillet. Dégoûtée de la corruption des mœurs et de la grossièreté du langage qui régnait à la cour, la marquise de Rambouillet cessa d'aller aux assemblées du Louvre et commença à recevoir chez elle une société choisie.

Elle ouvrit, dans son hôtel, la célèbre *chambre-bleue*, dont l'ameublement était en velours bleu, rehaussé d'or et d'argent. Belle et gracieuse, aidée de sa fille, Julie d'Angennes (depuis duchesse de Montausier), la célèbre marquise se vit, en peu de temps, au milieu d'une cour non moins brillante que celle de Marie de Médicis. Son hôtel, véritable cénacle littéraire, fut le centre de réunion de l'élite de la société instruite et polie. On y rencontrait Malherbe, Racan, Vaugelas, Voiture, Balzac, etc , et plusieurs femmes célèbres, Mme de Longueville (2), Mme de la Fayette, Mme Deshoulières, Mme de Sévigné, etc.

L'Hôtel de Rambouillet rendit d'incontestables

(1) Louvre, ancienne résidence royale à Paris, est aujourd'hui un vaste et riche musée de peinture, de sculpture, etc.

(2) La duchesse de Longueville, sœur du grand Condé, aimait les sociétés savantes quoique son éducation eût été fort négligée. Elle prit une part active à toutes les intrigues de la Fronde. Ramenée à la religion par de cruelles épreuves, elle entra au Carmel où elle mourut en 1679.

services aux lettres en épurant la langue, en dirigeant le goût. C'est là que prit naissance l'art si français de la conversation, cet heureux mélange de politesse, d'esprit, de calcul et d'imprévu. Les défauts suivirent de près les qualités ; la recherche de l'esprit, le désir de se dévulgariser, conduisit les habitués de l'hôtel de Rambouillet à l'afféterie, à toutes les subtilités du mauvais goût. Au mot "*Précieuses*," qui dans l'origine était un titre d'honneur signifiant la courtoisie morale et intellectuelle, on ne tarda pas à ajouter avec Molière l'épithète de "ridicules."

Principaux écrivains de l'Hotel de Rambouillet.

Jean-Louis Guez, seigneur de Balzac, né à Angoulème (1), fut l'oracle en même temps que le correspondant fidèle et toujours recherché de l'hôtel de Rambouillet. Ses lettres, qu'il composait avec un soin infini, lui firent une grande réputation dans le monde littéraire.

Il écrivit en outre le *Socrate chrétien*, traité moral et religieux, peu profond sous le rapport de la théologie ; le *Prince*, tableau d'un prince parfait dont l'auteur trouve l'idéal dans Louis XIII et *Aristippe* (2), apologie de Richelieu.

On a surnommé Balzac assez justement le *Malherbe* de la prose parce qu'il se préoccupa presque exclusivement de la forme ; malgré la médiocrité de ses ouvrages, son influence a été excellente. Il a enseigné le nombre et la cadence de la période, l'enchaînement des pensées, la noblesse du style.

(1) Chef-lieu du dép. de la Charente.

(2) Philosophe grec, prêchait la doctrine du plaisir (IVe s. av. J.-C.)

Ce qui manque à cet auteur, c'est l'inspiration, ce sont les pensées sans lesquelles la parole n'est plus qu'une vaine déclamation.

VOITURE (1598-1648).

Vincent Voiture, né à Amiens (1), d'un riche marchand de vins, "fut connu des grands", dit Pellisson ; il gagna, dès l'âge de seize ans, la protection de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, par une pièce de vers en l'honneur de ce prince. Un des familiers les plus assidus de la "*Chambre bleue*," le plus goûté pour son esprit et ses réparties, protégé par Richelieu, maître d'hôtel du roi, Voiture eut tout l'avantage de mener jusqu'à la fin une vie frivole.

Ses Lettres eurent autant de succès que celles de Balzac, dans un ton tout différent. Balzac est grave et cherche la profondeur. Voiture ne vise qu'à l'enjouement et à la finesse. Comme Balzac, il a donné à la prose de la noblesse et de l'ampleur.

Voiture s'est aussi exercé dans la poésie légère : sonnets, épîtres, épigrammes. Sa versification diffuse et incorrecte lui rend applicables ces vers de Voltaire :

> Il dit avec profusion
> Des riens en rimes redoublées

Chapelain (1595-1674), né à Paris, se fit d'abord connaître par une Ode à Richelieu, qui lui valut une pension de 3000 livres. Il se crut poète et aborda l'épopée : *Jeanne d'Arc* fut son héroïne. Après trente ans de travail, pendant lesquels il jouit par anticipation du titre de roi des écrivains, il livra à l'attente du public les douze premiers chants de son poème. La réputation de l'auteur soutint pendant quelque temps la faiblesse de l'ouvrage, mais, malgré tout le désir qu'on avait de le trouver parfait, le poème tomba devant le bon sens et les épigrammes de Boileau. Si Chapelain n'a

(1) Amiens, chef-lieu du dép. de la Somme, à 128 kil. nord de Paris.

pas la réputation d'excellent écrivain, il a laissé le souvenir d'un homme de bien. Boileau, en l'attaquant, "sait de l'homme d'honneur distinguer le poète."

IV. DESCARTES (1596-1650).

Prose : Premiers chefs-d'œuvre.

Réné Descartes, premier géomètre, premier métaphysicien et premier physicien de son siècle, en a été aussi un des premiers écrivains. A seize ans, il avait terminé son cours de philosophie. A vingt ans, il commença de voyager pour étudier les hommes ; très attentif à étudier le monde, à s'étudier lui-même, il voulait créer une nouvelle philosophie basée sur l'autorité de la raison. Il s'exila volontairement en Hollande, pendant vingt ans, afin de travailler dans une parfaite tranquillité à son grand projet. Les sollicitations de Christine de Suède (1) l'attirèrent à Stockholm, où il succomba au bout de quelques mois à la rigueur du froid. Ses restes furent transportés à Paris et reposent dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont (2).

Ses ouvrages sont tous consacrés à la philosophie ou aux sciences. Son *Discours de la Méthode*, ses *Méditations métaphysiques*, ses *Principes de philosophie* eurent une immense influence, même au seul point de vue littéraire : la langue de la philosophie

---

(1) Christine de Suède (1626-1689) succéda à son père Gustave-Adolphe sur le trône de Suède. Elle avait reçu une éducation brillante, et toute sa vie, elle professa pour les sciences, les lettres et les arts une espèce de culte.

(2) Chrétien sincère, Descartes croyait aux dogmes révélés sur l'autorité de Dieu, sans faire dépendre sa foi d'une démonstration physique. Mais si l'homme était croyant, on pouvait tirer des principes du philosophe les conséquences les plus dangereuses. Aussi Bossuet disait il : "Je vois un grand combat se préparer contre l'Eglise sous le nom de philosophie cartésienne."

était créée, langue claire, simple, énergique où l'idée et l'expression sont dans un parfait équilibre.

Le Père Malebranche (1638-1715), de l'Oratoire, fut à la fois un grand métaphysicien et un grand écrivain. Son principal ouvrage, la *Recherche de la Vérité*, suscita contre l'auteur une vive polémique. Malebranche fut consolé dans ses traverses par d'honorables suffrages. Bossuet se rangea parmi ses admirateurs, et le grand Condé voulut s'entretenir avec lui. Chez Malebranche, une grâce ailée, une fine ironie s'unissent à l'onction d'une âme qui trouve dans sa piété même une pénétrante éloquence.

V. PORT-ROYAL.

La célèbre abbaye de Port-Royal, fondée au commencement du XIIIème siècle, à six lieues de Paris, par des religieux de l'ordre de Citeaux, ne prit de véritable importance qu'au XVIIème siècle. Elle étant tombée dans le relâchement, lorsque l'abbesse Angélique Arnauld entreprit de la réformer. Attirées par la réputation de la mère Angélique, les religieuses affluèrent à Port-Royal. L'ancienne abbaye étant devenue insuffisante, la communauté fit alors l'acquisition d'un vaste enclos du faubourg Saint-Jacques, et le nouveau monastère prit le nom de *Port-Royal-de-Paris*. Abandonné des religieuses, *Port-Royal-des-Champs* servit de retraite à de savants et pieux solitaires, qui partageaient leur temps entre les exercices de la religion, le travail des mains, l'étude des lettres et l'instruction de quelques jeunes gens d'élite. L'abbé de Saint-Cyran, au-

mônier de Port-Royal, fit pénétrer les doctrines de Jansénius (1) chez les religieuses comme chez les solitaires, et cette secte ne compta jamais de plus ardents défenseurs que chez ces derniers. Ils montrèrent une opiniâtreté sans égale, et rencontrèrent d'ardents adversaires chez les Jésuites.

Les deux écrivains les plus célèbres de Port-Royal avant Pascal sont : Arnauld et Nicole.

Antoine Arnauld (1612-1694), né à Paris, fut le plus vaillant champion du jansénisme. Il paraît que sa mère lui avait dit en mourant : "*Il faut soutenir la vérité au prix de mille vies.*" Elle entendait, par la vérité, la nouvelle doctrine du jansénisme. Fidèle à ses recommandations, Arnauld consuma sa vie dans des luttes ardentes et passionnées pour la défense de l'hérésie qu'il avait adoptée. Il ne reste de ses innombrables écrits que la *Grammaire générale et raisonnée* et la *Logique de Port-Royal*, livre classique, clair, méthodique et précis.

Nicole (1625-1695), né à Chartres (2), fut le plus doux et le plus modéré, mais le plus infatigable des solitaires de Port-Royal. Il a collaboré à tous les ouvrages qui sont sortis de cette célèbre retraite. Les *Essais de morale*, son œuvre personnelle, ne comprennent pas moins de vingt-cinq petits volumes de traités divers. Un de ces traités : *Des moyens de conserver la paix avec les hommes* a été loué par tous les partis comme un chef-d'œuvre. Mme de Sévigné aurait voulu en *faire un bouillon pour l'avaler d'un seul trait*. Le style de cet auteur est dépourvu de force et d'originalité.

PASCAL (1623-1662).

Blaise Pascal, né à Clermont-Ferrand (3), révéla dès son enfance un esprit, un génie extraordinaire. Vivement attiré vers les mathématiques, il parvint lui-même, seul et sans livres, au moyen de ronds

---

(1) Jansénius, évêque d'Ypres (Belgique), auteur d'une secte condamnée par l'Eglise. Le Jansénisme est contraire à la liberté de l'homme et à la bonté de Dieu.

(2) Chartres, à 88 kil. sud-ouest de Paris. Belle cathédrale.

(3) Chef-lieu du département du Puy-de-Dôme, à 382 kil. sud de Paris

et de barres, jusqu'à la 32ème proposition d'Euclide. (1) A seize ans, il composa en latin un traité des sections coniques, ouvrage si étonnant que Descartes ne voulut jamais croire qu'il fût de lui. Les importantes découvertes qu'il fit en physique, auraient suffi pour l'immortaliser si la gloire de l'écrivain n'avait surpassé celle du savant. En 1565 il se lia avec les solitaires de Port-Royal, inféodés aux doctrines jansénistes. C'est pour défendre ses amis que, sous le nom de *Louis de Montalte*, il écrivit en 1656, les *Lettres provinciales* dirigées contre les Jésuites. Il passa les dernières années de sa vie à préparer, au milieu de souffrances admirablement supportées, une apologie de la religion chrétienne que la mort interrompit, mais les fragments qui en restent, et qu'on a publiés sous le nom de *Pensées*, sont d'une beauté et d'une originalité incomparables. L. Veuillot a dit de ces pensées : " *Elles se cramponnent dans la mémoire avec des pointes de diamant.*" Pascal n'avait que trente-neuf ans lorsqu'il mourut. Il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, malgré les avis de ses amis jansénistes.

Les Provinciales sont des lettres au nombre de dix-huit. Le titre que chacune d'elle portait : *Lettre écrite à un provincial par un de ses amis* leur fit donner le nom de Provinciales.

On les appela aussi *Petites Lettres* parce que chacune ne comptait qu'une feuille d'impression. Dans ces écrits, Pascal manie à la perfection l'ironie et le ridicule, mais son argumentation ne prouve nullement que les jansénistes eussent raison. Les Provinciales furent crues parce qu'elles faisaient rire et étaient éloquentes, mais elles n'en étaient pas moins

(1) *Euclide*, célèbre géomètre grec, vivait à Alexandrie IIIe, s. av. J.-C.

une odieuse diffamation (1). *Les Pensées* de Pascal, bien qu'elles ne soient qu'une ébauche, révèlent en même temps et le génie et la foi profonde de leur auteur.

L'Académie francaise.

Valentin Conrart, habitué de l'Hôtel de Rambouillet, aimait à réunir chez lui un certain nombre d'hommes de lettres. Préoccupés du perfectionnement de la langue, ils se communiquaient leurs ouvrages et s'en donnaient librement leurs avis. Richelieu vit dans la société de Conrart le germe d'une grande institution, et fit proposer de l'organiser en corps public. La nouvelle société prit le nom d'*Académie française*. Le nombre des académiciens fut porté à quarante. Le principal but des académiciens était de régulariser la langue française. Leur action collective fut puissamment secondée par l'un des plus distingués d'entre eux, *Vaugelas* (1585-1650), que Boileau appelle le plus sage des écrivains de notre langue. Ses *Remarques sur la langue française* devinrent le code de la correction et du bon goût.

POÈTES PRÉCURSEURS DE CORNEILLE

La scène française était encore sans gloire lorsque parut Corneille. Jodelle et Garnier, au XVIe siècle, avaient donné les premiers essais de tragédies classiques, imités des Grecs. Après eux, l'anarchie règne au théâtre. Souvent, dans un style languissant et trivial, on trouve confondus tous les genres dans la même pièce : tragédie, comédie, pastorale, etc. Richelieu entreprit de régulariser le théâtre, ayant à ses ordres cinq poètes principaux, parmi lesquels Corneille qui devait les éclipser tous.

Avant Corneille, il convient de citer parmi les auteurs dramatiques, *Alexandre Hardy*, d'une incroyable fécondité. Il

(1) Les Provinciales sont à l'index.

fut, pendant vingt ans, le fournisseur presque unique des comédiens établis au Marais (1). Aucune de ces pièces n'a mérité de vivre.

Rotrou (1609-1650) fut un des cinq collaborateurs de Richelieu, Corneille se plaisait à l'appeler "*son père.*" Ses meilleures pièces sont *Wenceslas* et *Saint-Genest* (2). Rotrou aurait pu certainement laisser un plus grand nombre de pages de haute poésie, si comme Jodelle, Garnier et Hardy, il n'avait eu le malheur de travailler avec une rapidité qui n'admet ni la réflexion ni la maturité.

PIERRE CORNEILLE (1606-1684).

Pierre Corneille, né à Rouen, reçut au sein d'une famille fortement chrétienne les principes solides qu'il n'abandonna jamais. Après avoir tenté avec peu de succès la carrière du barreau, il se tourna vers le théâtre où son génie le portait.

Ses premières pièces firent du bruit. "*Le soleil est levé, retirez-vous étoiles*" écrivit alors Scudéry (3). Rotrou se déclara vaincu et supplanté par Corneille "*auprès de leur commune maîtresse la gloire.*"

Le Cid, qui parut en 1636, mit le comble à la renommée de son auteur. La France entière n'eut pas assez d'éloges pour ce chef-d'œuvre, et l'expression "*Beau comme le Cid*" passa en proverbe. Corneille reçut les félicitations du roi et de la reine ; on accorda à son père des lettres de noblesse. Un si prodigieux triomphe souleva l'envie des écrivains médiocres ; ils tentèrent de rabaisser la nouvelle pièce. Corneille se vengea de leurs injustes critiques en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre :

---

(1) Ancien théâtre de Paris.

(2) La tragédie de Saint-Genest a pour sujet la conversion d'un acteur frappé de la grâce au moment où il représente devant le peuple et la cour le martyre d'un chrétien.

(3) George de Scudéry (1601-1661), poète et romancier, célèbre par sa fécondité et par le ridicule de ses écrits.

Horace, *Cinna*, surtout *Polyeucte*, où le poète aborde enfin l'héroïsme chrétien. *La mort de Pompée*, *Rodogune*, *Héraclius*, sont encore dignes de l'auteur du *Cid* ; une comédie *Le Menteur* le montre même sous un nouvel aspect.

Mais déjà ce puissant génie commençait à décliner. A peine trouva-t-il quelques fugitives inspirations dans ses autres pièces de théâtre. Cette déchéance fut pour lui une épreuve bien sensible ; de plus, la pauvreté vint s'asseoir à son foyer solitaire, car sa gloire n'avait enrichi que notre littérature.

Il mourut le 1er octobre 1684, complètement éclipsé par Racine.

PORTRAIT DE CORNEILLE.

Cet homme, si grand au théâtre, ne portait, dit-on, dans le monde, que des manières fort simples, presque communes. Sa conversation était lourde et ennuyeuse pour peu qu'elle se prolongeât. Il lisait fort mal ses vers et disait de lui-même : " J'ai la plume féconde et la bouche stérile,

> Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
> Que quand je me produis par la bouche d'autrui."

Le Cid. Le sujet de cette tragédie est emprunté à une pièce espagnole.—Don Rodrigue, surnommé le Cid, est sur le point de s'unir à Chimène, qui a pour père Don Gomès ; celui-ci, dans une querelle, ose frapper au visage Don Diègue, père de Rodrigue. Don Diègue, trop faible pour se mesurer avec son adversaire, charge son fils de sa vengeance Don Rodrigue tue le père de Chimène. Un abîme maintenant sépare Rodrigue de Chimène ; comment épouserait-t-elle le meurtrier de son père ? Cependant, les glorieux exploits de Rodrigue lui obtiennent du roi son pardon, et peut-être verra-t-il se réaliser son union avec Chimène ? On admire dans cette tragédie la lutte entre la passion et le devoir.

Polyeucte. Polyeucte, converti au christianisme par Néarque, avait épousé Pauline, fille de Félix, proconsul romain, persécuteur des chrétiens, au nom de l'empereur Dèce. Polyeucte, pour avoir confessé publiquement sa foi, est condamné à mort par ordre de Félix. Pauline et son père, touchés de tant d'héroïsme et cédant à la grâce, embrassent le christianisme.

Corneille avait montré dans le Cid l'homme se sacrifiant à l'honneur, dans Horace, l'homme se sacrifiant à la patrie, dans Polyeucte, il voulut montrer l'homme s'immolant à Dieu. Cette tragédie est considérée comme le chef-d'œuvre du grand poète.

Thomas Corneille (1625-1709), frère du grand Corneille, mais plus jeune que lui de vingt ans, parcourut non sans gloire la carrière dramatique. Les deux frères s'aimèrent toujours d'une tendre amitié.

Les meilleures pièces de cet auteur sont : *Ariane* (1) et le *Comte d'Essex* (2).

XVIIe siècle : Seconde moitié. (1661-1715)

Cette période comprend le siècle de Louis XIV proprement dit.

Poètes.

RACINE (1639-1699).

Jean Racine naquit à la Ferté-Milon (Aisne). Orphelin dès le bas âge, il fut mis à Port-Royal-des-Champs où le savant Lancelot, professeur de grec l'initia à toutes les beautés de la plus riche des littératures.

Après quelques poésies lyriques, il aborda la tragédie. La série de ses chefs-d'œuvre commence avec *Andromaque* (1667), comme celle de Corneille

(1) Ariane, fille de Minos, roi de Crète, fut délaissée dans l'île de Naxos, par Thésée, avec qui elle s'était enfuie. Bacchus eut pitié d'elle, l'épousa et lui nt don d'une couronne de diamants, qui, à sa mort, fut changée en constellation.

(2) Le comte d'Essex (1567-1601), favori de la reine Elisabeth, encourut sa disgrâce et fut décapité à Londres.

avec le Cid. Il donna ensuite la comédie des *Plaideurs* (1668), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674) et *Phèdre* (1677. Une cabale jalouse fit préférer à cette dernière pièce la *Phèdre de Pradon ;* cette injustice, jointe à la voix de sa conscience, qui lui reprochait d'exciter les passions coupables au lieu de les corriger, le fit renoncer au théâtre. Il se tourna tout entier vers la piété, et s'occupa uniquement de ses travaux d'historiographe du roi et de l'éducation de ses enfants.

Plus tard cependant, à la demande de Mme de Maintenon, il composa, pour les demoiselles de Saint-Cyr, *Esther* et *Athalie*. Ces deux pièces furent le chant du cygne ; il rentra dans le silence pour n'en plus sortir. Une disgrâce de Louis XIV lui fut, dit-on, si sensible qu'elle contribua à sa mort.

Il expira dans les sentiments de la plus sincère piété.

" Par ses douceurs charmantes, dit Sainte-Beuve, *Esther*, qui vise moins haut qu'Athalie, ne laisse rien à désirer. Ce délicieux poème, si rempli de pudeur, de soupirs et d'action, nous semble le fruit le plus naturel qu'ait produit le génie de Racine." Quant à Athalie, il est vrai de dire qu'elle réunit toutes les perfections : la poésie religieuse dans toute sa grandeur, les caractères dans toute leur force et leur variété, le plan le plus simple et le mieux conduit, la surprenante beauté du langage. Les chœurs de ces deux tragédies ont élevé Racine au premier rang des poètes lyriques.

CORNEILLE ET RACINE.

Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées. Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce qu'on admire et de ce que l'on doit

même imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres ou de ce que l'on éprouve soi-même.

L'un élève, étonne, maîtrise ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier ; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont, dans celui-là, des maximes, des règles, des préceptes, et dans celui-ci du goût et du sentiment. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle (1) et que l'autre doit plus à Euripide (2).

(LA BRUYÈRE).

MOLIÈRE (1622-1673).

Jean-Baptiste Poquelin, né et mort à Paris, était fils d'un tapissier, valet de chambre du roi. Après de bonnes études chez les Jésuites, il forma une société d'acteurs, et prit le nom de *Molière* afin d'épargner au nom de ses parents le mépris attaché à la profession de comédien. Il passa treize ans à parcourir les provinces méridionales, jouant ses propres comédies partout où on pouvait lui prêter un jeu de paume ou une grange.

La représentation des *Précieuses ridicules* à Paris, en 1659, fut la révélation de son talent et le point

(1) Sophocle (496-405 av. J.-C.), célèbre poète tragique grec, considéré comme le plus parfait de l'antiquité.

(2) Euripide (480-402). Poète tragique grec, remarquable par l'élégance et l'harmonie de son style.

de départ de sa gloire. Joignant la fécondité au génie, il donna à de courts intervalles : *Sganarelle*, 1660; *Don Garcie de Navarre*, 1661; *l'Ecole des Maris*, 1661 ; *les Fâcheux*, 1661 ; *l'Ecole des Femmes*, 1662 ; *Tartufe*, qui parut en 1664, mais ne fut représenté que trois ans plus tard ; *le Misanthrophe*, 1666 ; *l'Avare*, 1668 ; *le Médecin malgré lui ; le Bourgeois gentilhomme*, 1669 : *les Femmes savantes* où Molière représentait, en l'agrandissant, le sujet des Précieuses ridicules, 1672.

Louis XIV aima et protégea Molière. Les courtisans dédaignaient de s'asseoir à table à côté du comédien ; le roi, pour le relever à leurs yeux, l'admit, dit-on, à partager son repas du soir.

Le Malade imaginaire termina la carrière dramatique de Molière. Il y jouait le principal rôle, et se trouvait très souffrant de la poitrine. On lui conseilla de remettre la représentation, mais ce délai aurait été préjudiciable aux acteurs que son talent faisait vivre. Vers la fin de la pièce, il fut pris soudain d'un vomissement de sang et d'une convulsion qu'il essaya de dissimuler sous un rire. Il mourut dans la nuit, à l'âge de cinquante-et-un ans, assisté de deux sœurs de charité.

Molière, malgré tout son mérite, ne fut pas de l'Académie ; sa profession de comédien l'en écarta. Plus d'un siècle après sa mort, en 1778, l'Académie essaya de réparer ce qu'elle croyait une injustice ; elle fit placer dans le lieu de ses séances le buste du grand poète, avec cette heureuse inscription due au poète dramatique *Saurin* (1716-1781) : *Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.*

Les chefs-d'œuvre de Molière dans la haute comédie sont : le *Tartufe*, *le Misanthrope*, *l'Avare* et *les Femmes savantes*.

Tartufe est la personnification de l'hypocrisie ; *l'Avare* ou *Harpagon*, celle de l'avarice.

Le *Misanthrope* met en scène les travers de celui qui veut fuir la société des hommes parce qu'il ne peut s'accommoder à leurs défauts et à leurs vices.

Les *Femmes Savantes*, remarquable par la verve comique et la vigueur du bon sens, est une fine critique du pédantisme chez les femmes.

Morale de Molière. La noblesse du cœur, le culte du devoir, la franchise, la simplicité, le désintéressement sont absents du théâtre de Molière. Moraliste incomplet, il excelle à rechercher, à trouver le mal, il rencontre rarement le bien. La religion et la morale ont de graves reproches à lui adresser. Selon l'expression de Fénelon, il donne "un air gracieux au vice avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu." La jeunesse chrétienne doit s'interdire la lecture de ses œuvres, ou elle ne doit les aborder que guidée par une main discrète et sage.

SUCCESSEURS DE MOLIÈRE.

Après la mort de Molière, la comédie ne tarda pas à déchoir du haut rang où son génie l'avait élevée. Il eut cependant plusieurs imitateurs de talent. Les plus célèbres furent : *Boursault*, *Brueys*, *Palaprat* et surtout *Regnard*.

Boursault (1638-1701). Des nombreuses pièces de ce poète, quelques comédies seulement ont échappé à l'oubli : les *Fables d'Esope*, *Esope à la cour*, *la Satire des Satires* dirigée contre Boileau. Le style de ce poète est vif, son comique, franc et spirituel.

Brueys (1640-1723) et *Palaprat* (1650-1721). Ces deux auteurs, unis d'une étroite amitié, mirent en commun leur travail et leur talent. Deux de leurs pièces sont restées : le *Grondeur* et *l'Avocat Patelin* ; cette dernière n'est qu'une farce du XVe siècle, heureusement rajeunie, qui ne peut du reste faire oublier l'original ; le *Grondeur* est leur chef-d'œuvre.

REGNARD (1655-1709).

Jean-François Regnard, né à Paris, passa sa jeunesse à voyager. Revenu d'Italie, il fut pris par des pirates et emmené à Alger où il resta deux ans en captivité. A peine de retour à Paris, il recom-

mença ses courses à travers le monde, visita le nord de l'Europe, et alla jusqu'en Laponie. Il aborda la comédie à trente-neuf ans ; encouragé par le succès, il composa successivement : le *Joueur*, 1696, son chef-d'œuvre ; *le Distrait*, 1697, comédie très gaie ; *le Retour imprévu*, 1700 ; *les Ménechmes* ou *les Frères jumeaux*, 1705 ; *le Légataire universel*, une de ses meilleures pièces. Sa gaieté intarissable, son style franc et plein de verve, lui assurent dans la comédie le second rang après Molière. Malheureusement Regnard fait trop souvent rire aux dépens de la morale et des convenances.

BOILEAU (1636-1711).

Nicolas Boileau, né à Paris, n'avait qu'un an lorsqu'il perdit sa mère. Il fut envoyé à Crosne, près de Paris, où son père possédait une maison de campagne ; à la maison, attenaient *deux préaux*, d'où son surnom. Son enfance maladive fut confiée à une servante impérieuse, qui le fit beaucoup souffrir ; il devint d'un caractère taciturne. Rien, d'ailleurs, ne faisait alors présager son avenir. " *Pour Colin*, disait son père, *c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne.*" Sa famille le destinait au barreau, mais ses goûts étaient à la littérature et à la poésie. " Elle en pâlit, dit Boileau,

Et vit en frémissant,
Dans la poudre du greffe un poète naissant."

Il fut néanmoins reçu avocat, mais inutilement ; sa vocation l'attirait ailleurs. La mort de son père lui donna la liberté de suivre ses goûts. Il se lia alors avec Racine, Molière et La Fontaine. Dans ce groupe poétique, dont chaque membre représen-

tait un *canton* de la poésie, Boileau prit pour lui la satire, et joua le rôle *d'Aristarque* (1). Sa première satire est de 1660 ; six autres, jointes à celle-là, forment le recueil de 1666 ; la plupart de ses Epîtres et les quatre premiers chants du *Lutrin* parurent de 1669 à 1674 ; l'*Art poétique* est de 1673. Ses autres œuvres sont des *Epigrammes*, *des Odes*, sa *Correspondance* avec Racine, son meilleur et plus fidèle ami.

Le bon sens de Boileau plaisait à Louis XIV, qui appréciait d'autant plus ses éloges qu'il avait moins la réputation de flatteur. Il répondit un jour au roi qui lui montrait des vers de sa façon. "*Sire, rien n'est impossible à Votre Majesté, elle a voulu faire de mauvais vers, elle y a complètement réussi.*" Il fut reçu à l'Académie, sur l'ordre du roi en 1684.

Le caractère brusque et franc de Boileau n'excluait pas la bonté ; il offrit au roi sa pension pour faire rétablir celle de Corneille qu'on avait eu le tort de supprimer, et après avoir acheté à l'avocat Patru (2) tombé dans la gêne sa bibliothèque, il lui en laissa la jouissance. Accablé d'infirmités, devenu sourd, affligé de la perte de ses amis et de la décadence du goût, il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans. Il fut enterré dans un des caveaux de la Sainte-Chapelle, au-dessous du fameux Lutrin qu'il avait chanté. Son convoi fut nombreux, ce qui fit dire à une personne du peuple : "*Il avait bien des amis ! On assure pourtant qu'il disait du mal de tout le monde.*"

---

(1) Aristarque, IIe siècle avant J.-C., critique et grammairien célèbre d'Alexandrie, censeur sévère, mais d'un goût sûr ; son nom est synonyme d'un critique éclairé et judicieux.

(2) Patru (1604-1681), célèbre avocat, plutôt écrivain qu'orateur. L'empressement avec lequel Boileau et Racine le secoururent dans sa pauvreté, montre assez l'estime qu'ils faisaient de sa vertu et de ses talents.

Les deux œuvres principales de Boileau sont : *Le Lutrin* et l'*Art Poétique*.

Le Lutrin. Un procès avait eu lieu entre le chantre et le trésorier de la Sainte-Chapelle, à l'occasion d'un pupitre que celui-ci avait fait placer devant la stalle du premier. Le président Lamoignon (1) défia un jour Boileau de tirer d'une aussi mince aventure le sujet d'un poème. Boileau prit l'invitation à la lettre, et fit si bien que le Lutrin est regardé comme le chef-d'œuvre du genre héroï-comique.

L'Art poétique renferme tous les préceptes de composition littéraire consacrés par l'expérience et légitimés par la raison. C'est par ce code de la raison et du bon goût que Boileau a acquis surtout le titre glorieux de "*Législateur du Parnasse*." Nulle part, l'auteur n'a mieux déployé le jugement exquis dont la nature l'avait doué.

LA FONTAINE (1621-1695).

Jean de La Fontaine, né à Chateau-Thierry (Aisne), fut sur le point d'entrer à l'Oratoire (2), mais sa vocation poétique était plus solide que sa vocation religieuse. Il se maria à vingt-cinq ans, et son père lui céda sa charge de maître des eaux et forêts. Trop insouciant pour en remplir les fonctions, s'il visitait quelquefois ses vieux arbres et ses ruisseaux murmurants, ce n'était que pour égarer ses pas dans de plus longues promenades et pour s'abandonner plus librement à ses rêveries solitaires : il ne songeait qu'à la poésie. Il abandonna sa femme, et ne s'occupa guère de son fils. Il lisait beaucoup Plutarque, Platon (3) et surtout

(1) Lamoignon (1617-1677), premier président au parlement de Paris, célèbre par son intégrité.

(2) Congrégation fondée à Rome en 1548, par saint Philippe de Néri.

(3) Platon, 430-347, le plus illustre des philosophes grecs, disciple de Socrate dont il a développé la doctrine. On trouve dans ses œuvres une telle élévation d'idées sur Dieu, le culte qui lui est dû,—sur l'âme,—sur le vrai bien—qu'on l'a surnommé le divin Platon.

Horace (1). Quelques pièces de vers lui acquirent un commencement de réputation. Il écrivit ses premiers *Contes* pour la duchesse de Bouillon (2), nièce de Mazarin, alors exilée à Château-Thierry. Elle l'amena à Paris, et le présenta au surintendant Fouquet (3) qui lui fit une pension. La chute soudaine de son bienfaiteur lui fournit l'occasion de montrer sa reconnaissance ; il publia la touchante élégie, les *Nymphes de Vaux*, et ne craignit pas de faire monter sa plainte jusqu'à Louis XIV.

La Fontaine ne fut jamais admis à la cour, mais il vécut dans la société de ceux qui y tenaient le premier rang : Mme Henriette d'Angleterre, le grand Condé, la Rochefoucauld et surtout le duc de Bourgogne. Une femme aussi distinguée par les qualités du cœur que par les charmes de l'esprit, Mme de la Sablière, prit La Fontaine dans son hôtel, et fut pour lui, pendant vingt ans, ce qu'une mère peut être pour son fils.

La Fontaine fut élu membre de l'Académie à soixante-deux ans, avec l'assentiment du roi qui s'était assez longtemps opposé à son admission. "*Il a promis d'être sage*," dit Louis XIV aux Académiciens, "*vous pouvez le recevoir*." Depuis cette époque, en effet, il ne publia aucune poésie licencieuse. Il

---

(1) Horace (65-8), célèbre poète latin.

(2) La duchesse de Bouillon avait été impliquée dans un procès et exilée, son innocence fut dans la suite reconnue.

(3) Fouquet, célèbre surintendant des finances, pendant la minorité de Louis XIV, fut accusé de dilapidation et condamné à être enfermé dans la citadelle de Pignerol (au sud-ouest de Turin). Il avait dépensé dix-huit millions dans sa seule terre de Vaux (Seine-et-Marne). Pellisson, La Fontaine, Mme de Sévigné, Saint-Evremond, Mlle de Scudéry lui furent des amis fidèles.

regretta vivement avant de mourir les faiblesses de sa vie, et se prépara par une sincère pénitence à paraître devant Dieu, qui, disait sa garde-malade, "*n'aurait pas le courage de le condamner.*"

La gloire particulière de La Fontaine est d'avoir élevé la fable à un si haut degré de perfection, que ce genre de poésie s'est identifié avec lui. Nommer la Fable, c'est nommer La Fontaine : le genre et l'auteur ne font plus qu'un. La morale est le côté faible de ses fables : on la voudrait souvent plus juste et plus sévère, en un mot plus chrétienne. Cependant La Fontaine n'en reste pas moins le prince des fabulistes de tous les temps et de tous les pays. On a dit de lui : "*Il peignit la nature et garda ses pinceaux.*" En effet, jusqu'à présent, nul n'a pu l'égaler dans la fable.

Quinault (1635-1688), né à Paris, doit surtout sa réputation à ses opéras ou tragédies lyriques qu'il composa pour le musicien Lulli ; ses meilleures sont : *Proserpine* (1), *Roland*, surtout *Armide* (2) empruntée à la Jérusalem délivrée.

La Motte (1672-1731) est le poète qui a le mieux réussi dans l'opéra après Quinault.

Il est surtout célèbre par la *Querelle des Anciens et des Modernes* (3) ; prenant parti pour les modernes, il attaqua Homère contre *Mme Dacier*. Fénelon intervint et termina la querelle par des concessions réciproques que durent se faire les deux partis.

Prosateurs au XVIIe Siècle.

C'est dans le siècle de Louis XIV que l'éloquence de la chaire a brillé d'un éclat qui n'a jamais été surpassé : elle atteignit son point de perfection. Les grands orateurs chrétiens du XVIIe siècle sont les plus complets orateurs qui aient jamais existé. Voyons ces maîtres admirables de la chaire chrétienne : Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Fléchier, Massillon, Mascaron (4).

---

(1) Proserpine, épouse de Pluton et déesse des enfers.

(2) Armide, personnage imaginaire de la Jérusalem délivrée. C'était une enchanteresse, type de la beauté et de la séduction.

(3) Célèbre querelle qui, depuis 1635, mit aux prises pendant le reste du XVIIe siècle, les écrivains du temps, sur la question de savoir qui doit l'emporter des anciens ou des modernes. Cette querelle eut trois phases : la dernière mit en lutte La Motte et Mme Dacier. Cette dernière, savante en grec et en latin, admiratrice d'Homère, ne fut pas modérée dans la dispute.

(4) Dans cette énumération, les grands orateurs du XVIIe siècle ne sont pas placés par ordre chronologique, mais par ordre d'*importance*.

BOSSUET (1627-1704.)

Jacques-Bénigne Bossuet, le plus éloquent des écrivains du siècle de Louis XIV et peut-être le plus éloquent des hommes, naquit à Dijon, la patrie de saint Bernard, au sein d'une de ces familles parlementaires où la probité austère, le respect de la religion et l'amour de l'étude étaient héréditaires. Le 27 septembre 1627, jour de la naissance de cet enfant prédestiné à la gloire, l'aïeul vénérable inscrivit, sur son *livre de raison* (1), cette date bénie, avec ce verset de l'Ecriture par lequel il plaçait le nouveau-né sous la tutelle spéciale de Dieu : "*Celui que Dieu devait instruire et garder, instruira un jour, en son nom, les princes et les rois.*" (Deutéronome, XXXII, 10).

Dès l'âge le plus tendre, Bossuet montra au collège des Jésuites une application aussi grande que ses talents. Déjà ses condisciples, jouant sur son nom, l'avaient surnommé *Bos suetus aratro, Le bœuf qui creuse le sillon.* Une bible étant tombée entre ses mains, lorsqu'il achevait à peine ses humanités, cette lecture divine le ravit d'admiration, et sa vocation sublime d'orateur chrétien lui fut révélée. Préparé par de fortes études littéraires, il vint à quinze ans à Paris étudier la philosophie et la théologie. Ordonné prêtre en 1652, il accepta un canonicat à Metz où sa famille s'était fixée. Il y passa douze années obscures, mais fécondes, se préparant par la lecture de l'Ecriture Sainte et des Pères aux grands et immortels travaux qu'il devait

(1) Registre de famille où l'on consignait les circonstances les plus remarquables.

donner à l'Eglise. Ce fut en 1659 que Bossuet, âgé de trente-deux ans, commença à prêcher dans les églises de la capitale. Louis XIV comprit quel grand génie s'était levé pour illustrer son règne, et envoya par deux fois féliciter le père de Bossuet du bonheur d'avoir un tel fils.

Nommé évêque de Condom en 1669, puis précepteur du Dauphin l'année suivante, il fut appelé à l'évêché de Meaux en 1681. Depuis dix ans, il était membre de l'Académie française.

Bossuet se consacra sans réserve au soin et à l'instruction du diocèse que la Providence lui avait confié. C'était un touchant spectacle de voir le grand Bossuet, transporté de la chapelle de Versailles dans une église de village, apprenant aux paysans à supporter leurs maux avec patience, et rassemblant avec tendresse les enfants autour de lui pour leur expliquer les principes de la foi. Quoiqu'il allât souvent à la cour, il ne paraissait dans les chaires de la capitale que pour prêcher ses oraisons funèbres.

Il mourut comme il avait vécu, avec grandeur et simplicité, les yeux tournés vers le Dieu qu'il avait servi.

Ouvrages de Bossuet.—Les principaux ouvrages de Bossuet peuvent se diviser en quatre groupes :

1. Ses Sermons, Panégyriques et Oraisons funèbres.

2. Le Discours sur l'Histoire Universelle, le Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même, la Politique tirée de l'Ecriture sainte, ouvrages composés pour l'éducation du Dauphin.

3. Ceux dans lesquels il combat la Réforme ou

travaille à affermir la vraie religion : Exposition de la foi catholique, Histoire des Variations de l'Eglise protestante, Catéchisme de Meaux.

4. D'admirables ouvrages de piété : Méditations sur l'Evangile, Elévations sur les mystères, destinés aux religieuses de son diocèse ; enfin un grand nombre de Lettres.

Sermons, Panégyriques. Ce qui frappe le plus dans les sermons de Bossuet, c'est la vigueur constante qui en caractérise le style dont la sainte Ecriture forme, pour ainsi dire, le tissu : on croirait entendre la voix des prophètes et des Pères de l'Eglise. Ses plus remarquables discours sont le sermon sur la *Mort* et le *Panégyrique de saint Paul.*

Oraisons funèbres : 1° *L'oraison funèbre d'Henriette de France* (1), *reine d'Angleterre*, ouvre la série des chefs-d'œuvre. Dieu fait la loi aux rois et leur donne de grandes leçons, en leur accordant ou en leur ôtant la puissance. La reine d'Angleterre a entendu ces deux leçons si opposées, c'est-à-dire qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. *1ère partie : grandeur de la reine d'Angleterre ; 2ème partie : malheurs de la reine d'Angleterre.*

2° *Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*, fille d'Henriette de France ; elle succomba, âgée seulement de vingt-six ans, aux attaques d'un mal subit.

Tout est vain en l'homme si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; tout est important, si nous regardons le terme où elle aboutit. 1° *Voyons ce qu'une mort soudaine a enlevé à Henriette d'Angleterre.* 2° *Voyons ce qu'une sainte mort lui a donné.*

3° *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, la dévouée et pieuse épouse de Louis XIV.

Dieu a élevé Marie-Thérèse au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatantes et plus exemplaires.

1° *Il n'y a rien que d'auguste dans sa personne :* naissance, mariage, postérité ; 2° *il n'y a rien que de pur dans sa vie :* foi ardente, humilité, prières incessantes, délicatesse de conscience, fréquentation des sacrements, etc.

4° *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue ; elle avait épousé

---

(1) Henriette de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, épousa le roi d'Angleterre, Charles 1er, qui mourut sur l'échafaud en 1649.

Edouard, fils du comte palatin, Frédéric V, et s'était mêlée à toutes les intrigues de la Fronde.

Dieu a ramené cette princesse de ses longs égarements, afin de mieux manifester sa miséricorde. 1° *Erreurs de la princesse d'où la main de Dieu l'a tirée ;* 2° *pénitence à laquelle Dieu l'a poussée.*

5° *Oraison funèbre de Michel Letellier*, père de Louvois (1). Le Tellier a connu la sagesse que l'homme ne connaît pas, celle qui vient d'en haut, et qui fait marcher les hommes dans les sentiers de la justice ; 1° *par sa modestie dans les grandeurs ;* 2° *par son amour du bien public et son désintéressement* ; 3° *par son désir des biens éternels.* Bossuet le loue tour à tour comme magistrat, comme homme politique, comme chancelier.

6° *Oraison funèbre de Condé*, le vainqueur de Rocroy.

La piété est le tout de l'homme. Sans la piété, toutes les plus belles qualités de Condé, celles du cœur : valeur, magnanimité, bonté naturelle ; celles de l'esprit : vivacité, pénétration, grandeur et sublimité du génie, tout n'eût été qu'une illusion.

Il montre dans Condé : 1° *le héros et ses qualités ;* 2° *le chrétien et sa piété.*

Le discours sur l'Histoire Universelle est la démonstration, par l'histoire, de l'action de Dieu sur le monde. Cet admirable ouvrage embrasse trois périodes distinctes : 1° les *Epoques* où "les principaux évènements sont mis à leur place, sans y regarder autre chose que l'ordre des temps ;" 2° la *suite de la Religion.* Jésus-Christ y est montré comme le lien des siècles anciens et modernes ; 3° les *Empires*, qui "tous ont concouru par divers moyens au bien de la religion et à la gloire de Dieu."

Jugement sur Bossuet

Bossuet fut un homme d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toutes les grandes âmes et les esprits de premier ordre, l'ornement de l'épiscopat, l'homme de tous les talents et de toutes les sciences, le docteur de toutes les Eglises, la terreur de toutes les sectes, à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps pour avoir été la lumières des conciles, l'âme des Pères assemblés, pour avoir dicté des canons et présidé à Nicée et à Ephèse.

Louvois (1639-1691), ministre de la guerre sous Louis XIV. On lui doit la fondation des Invalides. Il est un de ces hommes dont on est forcé d'admirer les talents, mais dont on ne peut aimer la personne. Il fut d'une sévérité excessive envers les calvinistes ; son orgueil et sa dureté finirent par révolter Louis XIV. Il allait tomber en disgrâce, quand il mourut subitement.

BOURDALOUE (1632-1704).

Bourdaloue, né à Bourges (1), entra dès l'âge de seize ans dans la Compagnie de Jésus où il vécut cinquante-six ans. La première fois qu'il prêcha, il ravit tous les suffrages. Nommé prédicateur du roi, il donna à la cour dix autres stations, bien que le même prédicateur y parût rarement plus de trois fois. "*J'aime mieux*, disait Louis XIV, *entendre les redites du Père Bourdaloue que les choses nouvelles d'un autre.*" Tout ce qu'il y avait de meilleurs appréciateurs partageait le goût et l'admiration du grand roi pour le saint et éloquent religieux.

Il faut lire dans Mme de Sévigné les louanges qu'elle prodigue au célèbre prédicateur : "*Il m'a souvent ôté la respiration*, écrit-elle, *par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours, je ne respirais que quand il lui plaisait de finir.*" Elle désirait vivement entendre une passion qu'elle avait déjà entendue l'année précédente : "*Mais l'impossibilité, dit-elle, m'en ôta le goût. La presse y était à mourir !*" Elle raconte que le grand Condé lui-même dit un jour en voyant paraître le prédicateur : *Alerte ! Voilà l'ennemi !* Bourdaloue, en effet, et c'est encore Mme de Sévigné qui le dit, frappait comme un sourd, disant des vérités à bride abattue. Sauve qui peut ! il va toujours son chemin.

Après la révocation de l'édit de Nantes, Bourdaloue fut envoyé en Languedoc pour y travailler à la conversion des protestants. Il produisit parmi eux des fruits admirables. Sa vie tout entière a été celle d'un véritable apôtre de J.-C. Un écrivain protestant (2) a pu la résumer en trois mots : "Il prêcha, il confessa, il consola, puis il mourut."

---

(1) Bourges, chef-lieu du dép. du Cher.

(2) Vinet (1797-1847). Littérateur suisse et théologien protestant.

Jugement sur Bourdaloue.

Nulle part le christianisme n'est plus grand aux yeux de la raison que dans Bourdaloue : on pourrait dire de lui, en risquant deux termes qui semblent s'exclure, "qu'il est sublime en profondeur comme Bossuet en élévation" (La Harpe). Le recueil de ses sermons peut former un *cours complet de religion.*

FÉNELON (1651-1715).

François de Salignac de la Motte-Fénelon naquit au château de Fénelon, en Périgord ; il fit ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice. A peine ordonné prêtre, il fut nommé Supérieur des *Nouvelles-Catholiques*, institution fondée pour servir d'asile aux jeunes protestantes récemment converties. Il exerça pendant dix ans ces modestes fonctions (1678-1689) ; ce fut à cette époque qu'il composa son *Traité de l'éducation des filles*, et les *Dialogues sur l'éloquence*. En 1685, après la révocation de l'édit de Nantes, il fut chargé des missions du Poitou et de la Saintonge. Son zèle et sa douceur opérèrent de nombreuses conversions parmi les protestants. Quatre ans plus tard, Louis XIV lui confia l'éducation de son petit-fils, le duc de Bourgogne, dont Saint-Simon a donné le portrait en disant : "C'était un caractère indomptable, une nature farouche, cruelle même. Colère jusqu'aux derniers emportements, l'enfant avait l'orgueil d'un démon ; des hauteurs des cieux, il ne regardait les hommes que comme des atomes."

Peu d'années suffirent à Fénelon pour transformer cet effrayant naturel : "Dieu aidant, l'œuvre fut accomplie ; et de cet abîme sortit un prince

affable, doux, modéré, patient, modeste, pénitent, humble et austère pour soi." C'est pour ce prince que Fénelon composa ses *Fables* en prose, les *Dialogues des Morts* et le *Télémaque*. Nommé archevêque de Cambrai, il eut à soutenir une longue polémique avec Bossuet à propos de la doctrine du *quiétisme* (1). Son livre des *Maximes des Saints* ayant été condamné par le pape en 1699, il se soumit à cette décision avec une humilité admirable, "A Dieu ne plaise, écrivait-il dans un mandement, qu'il soit parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir que le pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis de son troupeau." Cette douceur du saint prélat, dont le crime glorieux, selon la parole d'Innocent XII, fut l'excès de l'amour divin, força tout le monde à l'admirer.

La publication du Télémaque, dont le manuscrit lui fut soustrait par un copiste infidèle, lui attira la disgrâce de Louis XIV, et son archevêché devint un exil. Ses dernières années, bien qu'attristées par la mort de son élève chéri, ne furent pas stériles: il écrivit alors contre les Jansénistes, et donna le *Traité de l'existence de Dieu* (1713) et la fameuse *Lettre à l'Académie* (1713).

Comme orateur, Fénelon n'a laissé que deux discours : cela tient à sa méthode de prêcher, qui proscrivait les discours écrits d'avance et appris par cœur. Du reste, comme dit la Bruyère, "il était

(1) Le quiétisme, doctrine répandue d'abord par Molinos, prêtre espagnol, vers 1675, faisait consister la perfection chrétienne dans le repos ou l'inaction complète de l'âme, se livrant exclusivement à une contemplation passive. Cette erreur fut condamnée par le pape Innocent XI. Mme Guyon, femme de beaucoup d'esprit et d'une piété enthousiaste, parut tempérer les dangers du quiétisme par une théorie nouvelle qui séduisit Fénelon.

toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutaient."

"*Le traité sur l'Education des filles* renferme dans sa brièveté, dit le cardinal de Bausset (1), plus de vérités pratiques et de saine morale que tant de volumineux ouvrages composés depuis sur le même sujet."

Le *Télémaque* mérite d'être rangé parmi les chefs-d'œuvre de la littérature française, quoiqu'il ait un peu perdu de son intérêt. Parmi les idées de Fénelon sur le gouvernement, les unes sont fausses, les autres sont depuis longtemps dépassées ; le goût de la mythologie a disparu aujourd'hui, mais le style de ce livre est toujours admirable. L'auteur a créé pour son usage une prose élégante et simple, qui enveloppe sa pensée d'images et d'harmonie.

Les Dialogues des Morts, composés pour enseigner l'histoire au duc de Bourgogne, ont le mérite de faire connaître, sous une forme dramatique, tous les personnages les plus remarquables du monde ancien et du monde moderne. Les *Fables* de Fénelon expriment, sous de gracieuses fictions, des vérités morales qui conviennent dans tous les temps et dans toutes les conditions.

Les Dialogues sur l'éloquence et la *Lettre à l'Académie* (2) peuvent placer leur auteur au premier rang parmi les critiques. On y sent ce goût exquis de simplicité, cet amour pour le beau simple, qui fait le caractère spécial des écrits de Fénelon.

Jugement sur Fénelon. "La marque de son style, c'est une facilité sans égale. De l'esprit, mais sans affectation, des grâces, mais naturelles, qui semblent ne rien devoir au travail" (R. Doumic). "Ce n'est pas la sublimité de Bossuet, moins encore la vigueur de Bourdaloue, mais quelque chose d'élevé, de pur et d'insinuant qui remue les âmes, qui les échauffe et les pénètre, comme cette lumière qui inonde les bienheureux de ces Champs-Elysées dont la description est un des chefs-d'œuvre de notre langue (Géruzez)."

---

(1) De Bausset (1748 1834), cardinal et écrivain français, a écrit une Histoire de Fénelon et une Histoire de Bossuet.

(2) Après la seconde édition de son Dictionnaire, l'Académie pria chacun de ses membres de lui envoyer par écrit son avis sur les travaux qu'il convenait d'entreprendre. Le mémoire de Fénelon fut trouvé intéressant et on le pria de le laisser imprimer. Il le compléta et l'envoya sous forme de lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie.

FLÉCHIER (1632-1710).

Fléchier, né à Pernes (Comtat Venaissin), prêtre de la Doctrine Chrétienne (1), enseigna d'abord la rhétorique à Narbonne. "*L'amour de la politesse et de la justesse du style*, dit le Père de la Rue (2), *l'avait saisi dès ses premières études.*" Il ne sortait rien de sa plume, de sa bouche, même en conversation, qui ne fût travaillé ; ses lettres et ses moindres billets avaient du nombre et de l'art. Encouragé par ses amis et ses protecteurs, nommé lecteur du dauphin par le crédit du duc de Montausier (3), il se livra au ministère de la chaire, et conquit l'estime par ses sermons, mais il n'atteignit à une haute réputation que dans les oraisons funèbres.

La première qu'il prononça, celle de *Mme de Montausier* (4) (1672), lui ouvrit les portes de l'Académie ; celle de *Turenne* est son chef-d'œuvre.

Evêque de Lavaur (Tarn), 1685, puis de Nîmes, (1687), Fléchier fut admirable dans sa charité épiscopale, et sut ramener à l'Eglise catholique un très grand nombre de protestants. Il mourut à l'âge de soixante-huit ans. On a de lui une *Histoire de Théodose* (5) et une *Histoire du cardinal Ximénès*, dont le mérite littéraire surpasse la valeur historique.

---

(1) Congrégation religieuse, fondée en 1592, par César de Bus, à Avignon, avait pour but de catéchiser le peuple des campagnes. Elle accepta dans la suite la direction de plusieurs collèges et eut des établissements florissants.

(2) Le Père de la Rue, Jésuite (1643-1725), eut de grands succès comme orateur de la chaire.

(3) Le duc de Montausier (1610-1690), gouverneur du dauphin.

(4) Mme de Montausier, autrefois la célèbre Julie de Rambouillet.

(5) Théodose, grand empereur romain (346-395).

(6) Ximénès, cardinal et grand inquisiteur ; célèbre ministre d'État sous Ferdinand et Isabelle.

On a surnommé Fléchier "l'*Isocrate* (1) *français*," à cause de la douceur et de l'harmonie de son style. L'oreille est charmée, il est vrai, mais souvent le cœur reste froid. Fléchier a plutôt l'art et le mécanisme que le génie de l'éloquence.

MASSILLON (1663-1742).

Jean-Baptiste Massillon, né à Hyères, en Provence, fit ses études chez les Oratoriens de cette ville, et entra dans leur congrégation à dix-huit ans. Après plusieurs années consacrées à l'enseignement et à la prédication, il quitta le midi pour devenir directeur du séminaire de Saint-Magloire à Paris, en 1696. Là, ses succès dans la chaire chrétienne lui valurent la succession de Bourdaloue, qui touchait au terme de sa carrière oratoire. Il prêcha l'Avent à Versailles, en 1699, et les Carêmes de 1701 et de 1704 devant le roi ; c'est la partie la plus considérable et la plus belle de son œuvre oratoire. Après un long intervalle, rempli par la prédication, il reparut à la cour pour y donner devant le jeune Louis XV, en 1718, les dix sermons qu'on a réunis sous le nom de *Petit Carême*. La plus célèbre de ses oraisons funèbres est celle qu'il prononça devant le cercueil de Louis le Grand, et qui débute par cette parole magnifique si souvent rappelée : "*Dieu seul est grand, mes frères !*" Il fut nommé évêque de Clermont en 1717, et membre de l'Académie française en 1719. Dans son diocèse, Massillon s'attacha tous les cœurs par sa charité et ses vertus évangéliques. Il mourut, comme il avait vécu, *sans argent et sans dettes*.

---

(1) Isocrate, célèbre rhéteur grec, 436-338 av. J.-C.

Massillon est incomparable dans la peinture du cœur humain, la richesse des développements, l'harmonie enchanteresse du style ; aussi l'a-t-on appelé le " *Racine de la chaire.*" Toutefois, il abuse des figures de rhétorique, et, pour le fond, néglige trop le dogme en faveur de la morale. Ses contemporains, même les plus incrédules, l'eurent toujours en singulière estime, et son *Petit Carême* était toujours sur la table de Voltaire. Quant aux effets de son éloquence, on peut en juger par le mot de Louis XIV : " *Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été fort content ; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de moi-même.*"

MASCARON (1634-1703).

Mascaron, né à Marseille, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il débuta en 1663 dans la carrière de la prédication. Louis XIV le demanda pour l'Avent en 1666. Lorsqu'il alla prendre congé du monarque après cette première station : " *C'est moi, mon père,* lui dit le roi, *qui vous dois des compliments. Vos sermons m'ont charmé ; vous avez fait la chose du monde la plus difficile, qui est de contenter une cour aussi délicate.*" Il le retint pour le Carême suivant.

Mascaron fut nommé en 1671 à l'évêché de Tulle, puis huit ans plus tard, à celui d'Agen où l'on comptait plus de trente mille calvinistes. Lui-même se mit à la tête des missions, et, par ses discours pleins de douceur et de prudence, il en amena un grand nombre au catholicisme. Ayant encore prêché à la cour, en 1694, alors qu'il avait soixante ans, il mérita d'entendre de la bouche de Louis XIV cet éloge délicat : " *Tout vieillit ici, il n'y a que votre éloquence qui ne vieillisse point.*"

Mascaron marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII à celui de Louis XIV ; il a encore de la rudesse et du mauvais goût, mais il a en même temps de la force dans les pensées et une certaine magnificence dans le style.

Le siècle de Louis XIV, qui fit prendre un si grand essor à l'éloquence de la chaire, ne fut marqué que par de faibles progrès dans l'éloquence judiciaire. Quelques avocats jouirent cependant à cette époque d'une grande célébrité. Les plus illustres furent : *Omer Talon*, *Antoine Le Maître*, *Patru et* surtout *Pellisson*.

Pellisson (1624-1693) est surtout célèbre par son apologie de Fouquet. Déjà il avait composé l'*Histoire de l'Académie*, qui fut tellement goûtée des académiciens qu'ils promirent à son auteur le premier fauteuil vacant, et, en attendant, l'admirent à leurs séances comme surnuméraire. Enveloppé dans la disgrâce de Fouquet (1661), il fut enfermé à la Bastille où il composa trois courageux Mémoires pour la défense de son illustre protecteur. Rendu à la liberté en 1666, Pellisson accompagna le roi dans son expédition en Franche-Comté, et écrivit l'histoire de cette rapide conquête. Louis XIV en fut si charmé qu'il le nomma son historiographe, avec une pension de six mille livres. Pellisson abjura le protestantisme en 1670, entra dans les ordres sacrés et employa les dernières années de sa vie à convertir les hérétiques.

Moralistes.

La Rochefoucauld et La Bruyère, outre Nicole et Pascal dont nous avons déjà parlé, sont les moralistes (1) du XVIIe siècle.

La Rochefoucauld (1613-1680) naquit à Paris. Son éducation fut très négligée, mais il y suppléa plus tard par ses lectures et encore plus par ses relations avec les personnes lettrées. Son esprit et les charmes de sa conversation en eussent fait un homme de cour, mais il fut constamment opposé à Richelieu et à Mazarin. La Rochefoucauld fut lié avec les femmes les plus célèbres de ce temps, Mme de Chevreuse, Mme de Longueville, Mme de La Fayette, Mme de Sévigné. Il mourut chrétiennement assisté par Bossuet.

(1) Par moralistes il faut entendre les écrivains, prosateurs ou poètes, qui traitent des mœurs, non parmi d'autres questions, mais à part et comme sujet unique.

La pensée fondamentale des *Maximes* de la Rochefoucauld, c'est que l'amour-propre et l'intérêt sont les seuls mobiles de nos actions. Si ces maximes ne sont point irréprochables au point de vue de la morale, on ne saurait trop les louer au point de vue littéraire. Montesquieu les appelle: "*Les Proverbes des gens d'esprit.*" En voici quelques-unes:

"L'amour de la justice n'est que la crainte de souffrir l'injustice."

"La pitié n'est que le sentiment de nos propres maux."

"On ne loue d'ordinaire que pour être loué."

"Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois."

"Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits: tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu."

La Bruyère (1645 1696) demeura longtemps dans la maison du grand Condé en qualité d'homme de lettres et avec le titre de gentilhomme ordinaire. Les *Caractères* furent le résultat de ses observations.

Si l'on en croit l'anecdote suivante, il ne semble pas avoir attaché une grande importance à la publication de son ouvrage. Il avait pris en amitié la fille encore toute jeune du libraire Michallet. Tirant un jour un manuscrit de sa poche, La Bruyère dit à celui-ci : "Voulez-vous imprimer cela? Je ne sais si vous y trouverez votre compte ; mais en cas de succès, le produit sera la dot de ma petite amie." Le succès fut si grand que l'ouvrage rapporta trois cent mille francs au libraire.

La Bruyère fut admis à l'Académie où son discours de réception fit grand bruit et lui attira plusieurs ennemis, parce qu'il ne craignit pas d'exalter Boileau en présence des victimes de ses satires et de préférer Racine à Corneille devant T. Corneille, son frère, et Fontenelle, son neveu.

"La Bruyère, dit La Harpe, est meilleur moraliste et surtout bien plus grand écrivain que La Rochefoucauld. Il y a peu de livres en aucune langue où l'on trouve une aussi grande quantité de pensées justes, solides, et un choix d'expressions aussi heureux et aussi varié que dans ses *Caractères*. Ses

portraits sont faits de manière que vous les voyez agir, parler, se mouvoir, tant son style a de vivacité et de mouvement."

Histoire de France.

Mézeray (1610-1683) publia en 1643 le premier volume de son *Histoire de France*. Le succès de ce livre lui ouvrit les portes de l'Académie ; cependant on lui reproche de n'avoir pas assez recouru aux sources. Il est partial et se montre en général hostile aux grands.

Mémoires.

François-Paul de Gondi, cardinal de Retz, destiné par son père à l'état ecclésiastique, fit tout pour l'éviter; car il se sentait l'âme peut-être la moins ecclésiastique qui fût dans l'univers. Forcé d'entrer dans les ordres, il devint en 1643 coadjuteur de l'archevêque de Paris, son oncle. Il se mêla à toutes les agitations qui troublèrent la régence d'Anne d'Autriche.

Sa vieillesse fut calme et digne. Ses *Mémoires*, publiés après sa mort, ne sont pas sans reproches pour le fond, mais on ne peut s'empêcher d'y admirer des traits d'une haute éloquence, des considérations profondes, des récits singulièrement animés.

Saint-Simon (1675-1755) fut tenu sur les fonts du baptême par Louis XIV et Marie-Thérèse. Il embrassa la carrière militaire. Irrité de voir de plus jeunes que lui promus à des grades supérieurs,

il quitta l'armée, et passa dès lors sa vie à la cour, tout occupé à noter tout ce qu'il observait autour de lui. Ses Mémoires sont un monument historique et littéraire de la plus haute importance. Il remet sous nos yeux, avec une infinité de détails, la cour de Versailles, et nous initie à la vie du grand siècle, mais il est loin d'être un modèle d'impartialité et de vérité historique. Trop porté à voir les hommes et les choses par le mauvais côté, son inspiration ordinaire est la rancune, la haine, mais souvent aussi, il faut le dire à sa gloire, une généreuse indignation.

Littérature épistolaire.

Tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV ont excellé dans ce genre ; à côté de ces grands noms, ceux de Mesdames de Sévigné et de Maintenon se placent comme naturellement.

Mme de Sévigné, née à Paris (1626-1696), est vraiment l'épistolière française par excellence. Comme La Fontaine, comme Molière, elle est placée dans un genre entièrement hors de pair. Fille unique de Celse-Bénigne de Rabutin, baron de Chantal et de Marie de Coulanges, elle resta orpheline à l'âge de six ans. Son oncle, abbé de Coulanges, lui fit donner une éducation bien rare chez une femme. Elle épousa le marquis Henri de Sévigné, d'une très ancienne noblesse militaire de Bretagne ; mais cette union mal assortie ne fut ni heureuse, ni longue. Devenue veuve, Mme de Sévigné se consacra tout entière à l'éducation de ses deux enfants, particulièrement à celle de sa fille, qui devint pour elle une sorte d'idolâtrie ma-

ternelle. C'est ce qui nous a valu tant de lettres pleines d'effusion, de tendresse et de tant de détails charmants.

Cette correspondance est à la fois un des grands monuments littéraires du XVIIe siècle et un trésor de documents pour l'histoire. Douée d'une imagination vive et d'une exquise sensibilité, Mme de Sévigné nous émeut jusqu'aux larmes et nous fait rire tour à tour, souvent pour des riens. Cependant elle ne lasse jamais, parce que tout est simple, rapide et d'une clarté qui dispense de tout travail, pour ainsi dire. L'illustre marquise sait encore traiter avec aisance et supériorité les plus hautes questions de philosophie morale : alors il y a du Bossuet dans sa manière.

Mme de Maintenon (Françoise d'Aubigné) (1635 1719) naquit dans la prison de Niort où ses parents, partisans de la Réforme, étaient détenus. Après avoir été successivement catholique et protestante, elle s'attacha définitivement au catholicisme et se fit même remarquer par une grande ferveur. En 1652, elle épousa le poète *Scarron*, (1) et sa maison fut pendant quelque temps le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus spirituel dans Paris. Devenue veuve, elle vécut à la cour, et Louis XIV lui donna la terre de Maintenon qu'il érigea pour elle en marquisat. Mme de Maintenon fonda en 1685, à Saint-Cyr (2), une maison religieuse pour l'éducation des jeunes filles nobles, mais pauvres.

Son style se distingue par une élégante simplicité, par la netteté, la justesse et par la force de la raison. Ses lettres surtout sont remarquables par la bienveillance et la sagesse des conseils et des réflexions.

---

(1) Scarron (1610-1660), poète burlesque, né à Paris ; auteur du *Virgile travesti*, du *Roman comique*, de comédies.

(2) Saint-Cyr, à 5 kilomètres de Paris.

XVIIIe Siècle.

Le XVIIIe siècle a pour caractères particuliers l'irréligion et la décadence du goût. On l'a appelé avec raison "le siècle des philosophes," car presque tous les écrivains de cette époque aspirèrent à ce titre, et s'efforcèrent, au nom de la raison, de démolir le bel édifice de la religion catholique.

Voltaire se fit le chef des incrédules ; par le sarcasme et l'ironie, il travailla à la ruine de tout ce que la France avait jusque-là aimé et honoré.

Le grand souffle de génie qui avait fait la gloire du siècle précédent, a disparu ; il y a baisse dans les intelligences comme dans les cœurs. On ne trouve aucun poète qu'on puisse comparer à Racine ni aucun prosateur qui égale Bossuet. Cependant les sciences reçoivent dans ce siècle un prodigieux développement, et la plupart des savants, comme d'Alembert, Daubenton (1), Jussieu (2), Lavoisier (3), Lalande (4), Buffon, Laplace (5), Cuvier (6), Lacépède (7) sont en même temps des littérateurs et d'habiles écrivains. L'éloquence

---

(1) Daubenton (1716-1800) exerça d'abord la médecine, puis s'adjoignit à Buffon pour la rédaction de l'*Histoire naturelle des animaux* ; il fournit des articles de description anatomique qui sont des chefs-d'œuvre d'exactitude et qui forment encore aujourd'hui une des bases de l'anatomie comparée.

(2) Jussieu, savant botaniste.

(3) Lavoisier, (1743-1794), un des fondateurs de la chimie moderne ; mort guillotiné pendant la Terreur.

(4) Lalande, (1732-1807), célèbre astronome français.

(5) Laplace, (1749-1827), célèbre mathématicien et astronome ; ses écrits sont aussi élégants que profonds.

(6) Cuvier, (1769-1832), savant naturaliste, créateur de l'anatomie comparée et de la paléontologie ; membre de plusieurs sociétés savantes et de l'Académie.

(7) Lacépède, (1756-1825), naturaliste, auteur de nombreux ouvrages.

judiciaire se perfectionne, tandis que la révolution donne naissance à l'éloquence politique, qui s'élève tout à coup à une hauteur que les anciens eux-mêmes n'ont jamais atteinte.

La prose fut plus florissante que la poésie au XVIIIe siècle ; cependant la littérature de cette époque est bien inférieure à celle du siècle précédent. Les défauts les plus communs aux écrivains du XVIIIe siècle sont : l'abus de l'esprit, la manie de disserter, le paradoxe, la déclamation, la froideur et la sécheresse.

Voltaire, comme la personnification et le génie de son siècle, s'offre le premier à notre étude, nous verrons ensuite les principaux poètes et prosateurs de ce temps.

VOLTAIRE (1694-1778).

François-Marie Arouet (de Voltaire) naquit à Châtenay, près de Paris. Il donna des preuves précoces de son impiété. Le Père Lejay, Jésuite, un de ses maîtres, disait en le désignant : " Celui-ci sera un jour le porte-étendard de l'incrédulité en France." L'avenir ne réalisa que trop cette prédiction. A sa sortie du collège, il se livra à la littérature et au plaisir. Des vers satiriques contre le Régent le firent enfermer à la Bastille (1717). Après une détention de quelques mois, il fut remis en liberté, et changea alors son nom d'Arouet pour celui de Voltaire, emprunté à une terre appartenant à sa mère.

"*J'ai été trop malheureux sous mon premier nom*, disait-il, *je veux savoir si celui-ci me réussira mieux.*"

La haine de Voltaire pour la religion et les malheurs qu'il a causés à sa patrie par ses doctrines subversives, ont malheureusement rendu son nom trop célèbre. Ses talents ne peuvent le réhabiliter aux yeux des gens de bien.

Après le succès de sa tragédie d'Œdipe, il composa sa *Henriade*, sorte de poème épique, dépourvu complètement d'inspiration religieuse et de sentiment patriotique. Elle fut bientôt suivie de l'*Histoire de Charles XII*, son premier ouvrage historique, et de diverses tragédies dont les meilleures sont *Zaïre* et *Mérope*. Le sujet de la première est emprunté aux croisades et doit à la religion ses plus grandes beautés.

De 1750 à 1753, on trouve Voltaire à la cour d'un ennemi de sa patrie, Frédéric II, roi de Prusse, dont il corrige les vers français. C'est là qu'il écrivit le *Siècle de Louis XIV* et l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

Dans le premier de ces ouvrages, Voltaire nous présente le tableau du grand siècle sous ses divers aspects. Là, comme ailleurs, il refuse de voir le bien partout où il faudrait en faire hommage à l'Eglise.

Dans le second, il expose ses vues philosophiques. Bossuet avait poussé son Histoire Universelle jusqu'à Charlemagne, Voltaire part de cette époque, mais il est plutôt le contradicteur que le continuateur de l'évêque de Meaux. Bossuet voit partout la main de la Providence dans les évènements de l'histoire, Voltaire ne la voit nulle part ; il accuse même la religion chrétienne d'être la cause de la barbarie du moyen âge.

S'étant brouillé avec Frédéric II, et connaissant les dispositions peu bienveillantes de Louis XV à son égard, il acquit la terre de Ferney, sur la frontière suisse, et y mena une vie de grand seigneur agriculteur et manufacturier.

Rappelé à Paris en 1778 par les vœux du public, qui lui fit un accueil enthousiaste, il y mourut bientôt, âgé de quatre-vingt-quatre ans, après un dernier triomphe, à l'occasion de la représentation d'une de ses tragédies.

Appréciation générale.—Voltaire s'est exercé dans tous les genres en prose et en poésie : il visait à la réputation d'esprit universel. Le fait est qu'il n'a excellé dans aucun.

Comme homme, on est obligé de reconnaître avec Mme Denis, sa nièce, qu'il fut le premier par l'esprit et le dernier par le cœur.

Poètes.

Poésie dramatique.—A part Voltaire, au XVIIIe siècle, on ne rencontre guère dans la tragédie que le nom de Crébillon, digne d'être cité après ceux de nos premiers tragiques ; dans la comédie, *Marivaux*, *Destouches*, *Gresset*, *Beaumarchais*.

Prosper Jolyot de Crébillon (1674-1762) naquit à Dijon ; il fut poussé de l'étude du droit au théâtre par un procureur intelligent qui avait deviné sa vocation poétique. Après Corneille et Racine, Crébillon voulut se frayer des sentiers nouveaux, et y réussit dans une certaine mesure.

Il fit des passions violentes, surtout de la terreur, de l'horreur même, le ressort principal et presque unique de son théâtre. "*Corneille avait pris le ciel, Racine la terre*, disait-il, *il ne restait que les enfers ; je m'y suis jeté à corps perdu.* Malheureusement, l'effet de ses nombreux tableaux est parfois gâté par de ridicules intrigues d'amour et mal soutenu par un style déclamatoire, incorrect et raboteux. De beaux vers, énergiques et bien frappés, n'empêchent pas la lecture de ces pièces d'être assez pénible.

Ses meilleures pièces sont *Idoménée* (1), tirée du Télémaque, *Atrée* (2) *et Thyeste* (1707), *Electre* (3) (1709), *Rhadamiste* (4) (1711), son chef-d'œuvre.

Marivaux (1688-1763) s'exerça tour à tour dans le genre burlesque, le roman, la tragédie et enfin la comédie où il occupe une place à part. A l'opposé de Molière, qui peint à grands traits les caractères et les ridicules, Marivaux se tient à la surface, peint par le détail, s'applique à exprimer les nuances les plus délicates. On a appelé de son nom "marivaudage" un style où il y a plus de grâce que de force, plus de finesse que de fermeté. Ce style fin, subtil, alambiqué a été diversement apprécié.

Les meilleures comédies de Marivaux sont : les *Fausses confidences*, les *Serments indiscrets*, le *Legs*, l'*Epreuve*.

Destouches (1680-1754) composa un grand nombre de comédies. Les principales sont : le *Philosophe marié*, le *Glorieux* et le *Dissipateur*. Ce poète, un des meilleurs comiques de second ordre, n'a ni la gaieté de Regnard, ni la finesse d'observation de Marivaux, mais il est naturel, facile, vrai dans ses peintures, habile à conduire l'intrigue. S'il manque de verve et de force comique, il a du moins le mérite de respecter la morale et la religion dans un temps où il était de mode d'en rire.

Gresset (1709-1777), né à Amiens, fit ses études chez les Jésuites, et appartint dix ans à leur ordre. Ses poèmes de *Vert-Vert*, du *Lutrin vivant* et du *Carême impromptu* lui acquirent une grande réputation. Ces pièces badines où Gresset traite en plaisantant les sujets les plus graves, rendirent

---

(1) Idoménée, roi de Crète, se distingua au siège de Troie. Assailli par une tempête à son retour, il fit vœu, s'il échappait au naufrage, de sacrifier à Neptune le premier être vivant qui s'offrirait à ses regards au moment où il débarquerait en Crète. Ce fut son fils Idoménée ; il l'immola, mais ce meurtre le rendit si odieux qu'il fut obligé de s'expatrier.

(2) Atrée, fils de Pélops, chassa son frère Thyeste de sa cour, tua deux enfants de ce dernier et les lui fit servir dans un festin.

(3) Electre, fille d'Agamemnon, sœur d'Oreste et d'Iphigénie. Egisthe ayant tué leur père, Oreste échappa à la fureur du tyran grâce à sa sœur Electre.

(4) Rhadamiste, prince ibérien, époux de Zénobie, fille de Mithridate, roi d'Arménie. Il fit périr son beau-père pour s'emparer de ses Etats. Poursuivi par son propre frère, il poignarda lui-même Zénobie, son épouse, avant de tomber au pouvoir de l'ennemi.

difficile son séjour dans la Compagnie de Jésus ; il rentra dans le siècle : on compta un poète de plus et un Jésuite de moins.

Gresset peut être placé à côté de Voltaire dans la poésie légère. Il n'a réussi complètement au théâtre que dans sa comédie du *Méchant*, l'un des chefs-d'œuvre dramatiques du XVIIIe siècle. Cette pièce est le portrait trop fidèle et par cela même dangereux de la société à cette époque. Après le succès du *Méchant*, Gresset fut admis à l'Académie (1748). Sa carrière poétique était finie ; il se retira dans sa ville natale pour n'en plus sortir. Les conseils de Mgr de la Motte d'Orléans, alors évêque d'Amiens, le ramenèrent aux principes religieux de sa jeunesse.

Il mourut animé des sentiments d'une piété sincère.

Caron de Beaumarchais (1732-1799), fils d'un horloger, suivit d'abord la profession de son père. Il fut même nommé horloger du roi, ce qui lui permit de pénétrer à la cour où il eut du succès, grâce à son esprit et à son extérieur agréable. Il acheta la charge d'un contrôleur, dont il épousa la veuve, ce fut alors qu'il ajouta à son nom celui de Beaumarchais, d'une petite terre appartenant à sa femme. Il acquit d'ailleurs la noblesse en achetant la charge de conseiller-secrétaire du roi, et parvint bientôt à la fortune, en prenant part aux spéculations du financier Paris-Duverney (1). Lorsque celui-ci mourut, il devait

(1) Paris-Duverney, célèbre financier, qui, par d'habiles combinaisons, acquit une des fortunes les plus considérables du temps.

encore à Beaumarchais 15,000 francs. L'héritier de Paris-Duverney nia cette dette. Beaumarchais lui intenta un procès. Ce fut l'occasion de ses fameux *Mémoires*. Il se fit dès lors une grande réputation par des pièces de théâtre pleines de verve et d'originalité. Les plus célèbres sont : *Le Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*. Beaumarchais passa en Angleterre pendant la Révolution à laquelle il avait tant contribué par ses mémoires et ses comédies. Revenu à Paris pour se justifier d'une accusation portée contre lui, il publia de nouveaux Mémoires, puis se retira à Hambourg où il vécut dans la détresse jusqu'en 1796, époque où il revint en France.

Le Barbier de Séville. Le fond de cette comédie est très simple. Le barbier Figaro, par adresse, parvient à faire signer le contrat de mariage d'une jeune héritière, Rosine, avec le comte Almaviva, malgré le vieux docteur Bartholo qui veut l'épouser. Beaumarchais a su joindre, dans cette pièce, la plus franche gaieté à la plaisanterie la plus fine. On est entraîné malgré soi par la verve et la pétulance du poète, et l'on n'a pas le temps de remarquer ce que les situations peuvent avoir d'invraisemblable.

Le mariage de Figaro. La scène se passe dans le château du comte Almaviva. Figaro veut épouser Suzanne, camériste de la comtesse. Mille incidents viennent dans la journée entraver son mariage qui se célèbre néanmoins le soir. Tel est le sujet de cette pièce, qui a encore pour titre : *La folle journée.* Le mariage, la magistrature, la noblesse, tout, dans cette pièce immorale et scandaleuse, était livré aux risées d'une société qui semblait prendre plaisir à se détruire elle-même. On se demande comment une telle comédie a pu être autorisée, et cependant elle eut plus de cent représentations. Selon le mot de Napoléon : "*C'était la révolution déjà en action.*"

Outre des pièces de théâtre, Beaumarchais a laissé des *Mémoires* judiciaires en prose qui sont à la fois une plaidoirie, une satire, un drame, une comédie, une galerie de tableaux où il expose, aux yeux de tous, ses ennemis couverts de honte et de ridicule.

Genres divers.

Jean-Baptiste Rousseau (1670-1741) naquit à Paris. Son père, cordonnier et maître d'une petite fortune, la consacra à faire donner à son fils une excellente éducation chez les Jésuites. Les Odes sacrées de J.-B. Rousseau et ses traductions de Psaumes lui firent une grande réputation. Boileau le regardait comme le seul poète capable de continuer les traditions de la bonne école. On lui attribua des couplets diffamatoires ; il accusa le géomètre Saurin d'en être l'auteur. Comme il ne put prouver son accusation, il fut condamné à un bannissement perpétuel. Il séjourna en Suisse, en Allemagne, et surtout à Bruxelles ; Voltaire l'y vit en 1722. Rousseau lui lut son Ode à la postérité. " *Voilà une lettre qui n'ira pas à son adresse,*" lui dit Voltaire, et ils se séparèrent à jamais brouillés. Rousseau mourut à Bruxelles. Piron a résumé sa vie dans cette épitaphe :

" Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau ;
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié."

Rousseau a composé des *Odes sacrées* et des *Psaumes ;* des *Odes profanes ;* des *Epigrammes ;* des *Allégories ;* des *Epîtres ;* des *Comédies :* le *Flatteur*, le *Capricieux*. Ses *Odes sacrées* lui ont mérité une place honorable parmi nos bons poètes lyriques.

Alexis Piron (1689-1773), né à Dijon, se distingua surtout dans la comédie. Son chef-d'œuvre est la *Métromanie*.

Une seule chose empêche cette comédie de figurer au premier rang, c'est le caractère même du sujet qui n'est pas assez général pour toucher la masse des spectateurs : il s'agit d'un travers que les gens de lettres seuls peuvent apprécier.

Louis Racine (1692-1763), second fils du grand Racine, n'avait que sept ans à la mort de son père. Il a consigné dans ses Mémoires les précieux souvenirs de son enfance : " Mon père, dit-il, était de tous les jeux ; je me souviens des processions dans lesquelles mes sœurs étaient le clergé, j'étais le curé, et l'auteur d'Athalie, chantant avec nous, portait la croix."

Louis Racine avait fait des vers de bonne heure, malgré les paroles peu encourageantes de Boileau qui lui dit un jour : " *Il faut que vous soyez bien hardi pour faire des vers avec le nom que vous portez ! Depuis que le monde est monde, on n'a jamais vu de grand poète, fils d'un grand poète.*"

Il avait d'ailleurs lui-même conscience de son infériorité, et c'est dans un sentiment de modestie sincère qu'il se fit peindre tenant les œuvres de son père et le doigt appuyé sur ce vers de Phèdre :

" Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père."

Le plus remarquable de ses ouvrages, son *Poème de la Religion* en six chants, offre de grandes beautés et a justement mérité de devenir classique, bien que le style en soit généralement froid. Son *Poème de la Grâce* est écrit avec élégance et pureté ; toutefois on n'y rencontre aucun de ces traits sublimes auxquels le sujet pouvait s'élever.

Louis Racine est un des meilleurs poètes de second ordre.

Lefranc de Pompignan (1709-1784) entra dans la

magistrature, puis renonça à vingt-deux ans à cette carrière pour se consacrer tout entier aux lettres. Sa tragédie de *Didon* eut à Paris un grand succès. Reçu membre de l'Académie française, en 1759, il attaqua vivement dans un discours le parti philosophique. Voltaire lui répondit et ne cessa dès lors de le poursuivre de ses railleries. Lefranc de Pompignan a composé des *Poésies sacrées* tirées des psaumes et des prophètes. Voltaire s'est moqué de ces cantiques dans l'épigramme suivante :

"*Sacrés ils sont, car personne n'y touche.*"

Il serait injuste de les juger d'après cette parole d'un ennemi. Si Lefranc a moins de pompe et d'éclat que Rousseau, il a un sentiment plus vif des beautés de la Bible.

Saint-Lambert (1717-1803), issu d'une famille noble, mais pauvre, se fit connaître par des poésies fugitives et un poème des Saisons. Voltaire et tous les encyclopédistes, dont il partageait les doctrines, lui firent une réputation bien supérieure à son mérite. Il fut reçu à l'Académie française en 1770. Saint-Lambert inaugura la poésie purement descriptive. Son poème des *Saisons* est écrit dans un style élégant et correct, mais il est froid, sans vie. "*Ce Saint-Lambert* (1), dit Mme du Deffand, *est un esprit froid, fade et faux ; il croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même; sans les oiseaux, les ruisseaux, les ormeaux, il aurait bien peu de choses à dire.*"

Lebrun (1729-1807), d'un caractère difficile, aimait à répandre son fiel dans de mordantes épigrammes. Ses Odes lui méritèrent le surnom exagéré de Pindarique ; on peut citer, parmi les meilleures, l'ode sur le *Vengeur* (2). La plupart de ses odes renferment de belles strophes ; mais il a dans son style quelque chose de raide et de déclamatoire.

---

(1) Mme la marquise du Deffand (1697-1780), née à Paris, a laissé des Lettres adressées à Voltaire, à d'Alembert, à Montesquieu, à Hénault, à Walpole (fils du ministre anglais Robert Walpole) etc., où l'on trouve de précieux renseignements sur la société du XVIIIe siècle. Aveugle à cinquante ans, et sans foi religieuse, elle fut toute sa vie en proie à ce mal affreux qu'on nomme l'ennui.

(2) Le Vengeur, vaisseau français qui s'engloutit brusquement dans les flots plutôt que de se rendre aux Anglais (1794).

Jacques Delille (1738-1813) se fit, jeune encore, une brillante réputation par sa traduction des Géorgiques (1). Voltaire en fut si charmé qu'il écrivit à l'Académie pour l'engager à donner à l'abbé Delille (2) le premier fauteuil vacant. Malgré cette puissante recommandation, il ne fut élu qu'en 1774. C'est alors qu'il devint fort à la mode dans les salons les plus aristocratiques. Aimable dans sa conversation et dans ses manières, Delille savait en outre doubler le prix de ses vers par le talent qu'il mettait à les lire. Il hérita, à la mort de Voltaire, du sceptre de la poésie, et il le garda jusqu'à la fin de sa vie. La cécité dont il fut atteint ne fit qu'ajouter à l'intérêt qu'on lui portait et lui procura l'avantage d'être comparé à Homère et à Milton (3). Sa mort, survenue en 1813, fut un deuil public. Delille a débuté par ses *Géorgiques ;* vinrent ensuite le *Poème des Jardins*, de l'*Homme des Champs*, de *la Pitié*, une *Traduction en vers de l'Enéide* et du *Paradis perdu*, l'*Imagination*, les *Trois règnes de la nature*, la *Conversation*, etc.

Delille est le véritable chef de l'Ecole descriptive en France. Il se vantait lui-même d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux, y compris celui de Job, trois tigres, deux chats, un jeu d'échecs, un trictrac, un billard, plusieurs hivers, encore plus d'étés, force printemps, cinquante couchers de soleil, et tant d'aurores qu'il lui devenait impossible de les compter.

Ses œuvres pèchent par le plan et la conception de l'en-

---

(1) Les Géorgiques, poème dramatique, un des chefs-d'œuvre de Virgile, dans lequel il décrit les travaux des champs et le bonheur de la vie champêtre.

(2) Le titre d'abbé que portait Delille lui venait de l'abbaye de Saint-Séverin qui lui avait été donnée par le comte d'Artois, depuis Charles X, mais sans l'engager dans les ordres.

(3) Milton, (1608-1674), célèbre poète anglais, auteur du *Paradis Perdu* et d'écrits politiques en faveur de la liberté, mourut aveugle.

sen.ble. Cependant, "*aucun poète*, dit la Harpe, *ni dans l'antiquité, ni parmi les modernes, n'a laissé un plus grand nombre de beaux vers.... Personne plus que lui n'a possédé tous les secrets de la versification.*"

Roucher (1745-1794) a composé le poème des *Mois* en douze chants. Ce sujet n'était pas heureux. Bien qu'on y trouve une réunion de descriptions animées, de tableaux aimables, il résulte de la succession uniforme des peintures une insupportable monotonie.

Roucher fut une des victimes de la Révolution. Il se trouva sur la fatale charrette, avec André Chénier, et périt sur l'échafaud le 25 juillet 1794. La veille de sa mort, il avait fait faire, pour sa femme et ses enfants, son portrait au bas duquel il écrivit ces vers :

"Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage:
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud et je pensais à vous."

Gilbert (1751-1780) naquit en Lorraine, d'une famille de pauvres laboureurs. Le curé de son village, remarquant ses heureuses dispositions, l'envoya au collège. A quatorze ans, il avait terminé ses classes. Entraîné par son goût pour la poésie, il présenta à l'Académie une épître : *Le Poète malheureux ;* elle n'obtint pas même une mention. Ce fut le commencement de sa haine violente contre les académiciens et tout le parti philosophique.

Gilbert cependant vint à Paris, mais sans fortune, sans protecteurs, il n'y trouva que des déboires. Favorisé par Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, mais dédaigné par les philosophes, il fit la guerre aux vices de son temps dans deux satires véhémentes et indignées : *Le Dix-huitième siècle* (1775) et *Mon apologie* (1778). Parmi ses odes, le *Jugement dernier* et le *Combat d'Ouessant* (1) sont les plus

(1) Bataille navale dont le succès resta indécis, livrée le 27 juillet, 1778, près de l'île d'Ouessant, entre les Anglais et les Français.

belles. Ses *Adieux à la vie*, gémissement de douleur résignée, exhalée à la veille de sa mort, est un pur chef-d'œuvre qui seul suffirait à lui assurer l'immortalité. Il mourut à vingt-neuf ans d'une chute de cheval.

Florian (1755-1794) naquit au château de ce nom, dans le Gard. Son oncle, le marquis de Florian, qui avait épousé une nièce de Voltaire, le conduisit à Ferney ; son esprit et sa gentillesse charmèrent le philosophe. Il plut également au duc de Penthièvre qui l'admit comme page à sa cour. Il suivit ensuite la carrière des armes, puis se livra définitivement à la littérature. Ses *Fables* surtout ont fait sa réputation.

Florian n'a pas le naturel de La Fontaine ; néanmoins il raconte avec facilité, et mêle agréablement dans ses récits la finesse, la gaieté et le sentiment. Il occupe le premier rang après La Fontaine.

André Chénier (1762-1794) naquit à Constantinople. Sa mère, qui était grecque, lui inspira de bonne heure une vive admiration pour les chefs-d'œuvre antiques. A sa sortie du collège, il entra d'abord dans la carrière militaire, mais il y renonça bientôt pour se livrer tout entier à l'étude et à la poésie. En 1790, il salua la Révolution comme l'aurore de la liberté, mais s'il en proclama les principes, il en condamna les excès. Il écrivit contre les Jacobins ; son frère, membre de cette société, lui répondit, et une vive polémique s'engagea entre eux. Ces discussions ont fait accuser J. Chénier d'avoir contribué à la mort de son frère, mais il a toujours protesté de son innocence.

Après l'exécution de C. Corday, A. Chénier dédia à cette héroïne une ode dans laquelle il laissait éclater sa haine contre ses bourreaux et ceux qui ensanglantaient la France. Il fut exécuté deux jours avant la chute de Robespierre. Il marcha courageusement à la mort : "*Je n'ai rien fait pour la postérité,*" dit-il ; puis il ajouta en se frappant le front : "*et pourtant j'avais quelque chose là.*"

André Chénier a composé des Bucoliques (1), des Elégies, des Hymnes, des Satires et des Iambes (2), le poème de l'*Invention*, etc. Ses pièces les plus connues sont : *La jeune captive*, l'*Aveugle*, le *Malade*, le *Mendiant*.

Sainte-Beuve appelle A. Chénier "notre plus grand classique en vers depuis Racine et Boileau" ; mais il faut bien l'avouer, sa muse est toute païenne. Il ne connaît pas d'autres dieux que ceux qu'adoraient les poëtes antiques.

Joseph Chénier (1764-1811) naquit comme son frère André à Constantinople. Il cultiva avec succès plusieurs genres littéraires, surtout la tragédie ; enthousiaste des idées républicaines, il leur emprunta le plus souvent ses inspirations.

Outre ses tragédies : *Charles IX*, *Henri VIII*, *Caïus Gracchus*, *Fénelon*, *Tibère*, etc., on a de lui des hymnes patriotiques et son *Epître sur la calomnie*, en réponse à ceux qui l'accusaient d'avoir provoqué la mort de son frère.

J. Chénier est loin d'avoir le goût pur de son frère ; il apparaît plutôt comme un rhéteur et un versificateur que comme un poète véritable.

Principaux prosateurs du XVIIIe siècle.

Après Voltaire, les trois écrivains qui eurent le plus d'influence sur leur siècle furent : J.-J. Rousseau, Montesquieu et Buffon.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU (1712-1778).

Jean-Jacques Rousseau, né à Genève, eut une jeunesse errante et aventurière ; il fut tour à tour commis, apprenti-graveur, domestique, montreur de

(1) Poésies pastorales.

(2) Satires amères et passionnées.

curiosités, séminariste, précepteur, secrétaire d'ambassade, copiste de musique. Une dissertation où il prétendait démontrer que le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre les mœurs, fut couronnée par l'Académie de Dijon. Ce fut le point de départ de la carrière littéraire de Rousseau.

Deux livres surtout l'ont rendu célèbre : l'*Emile* et le *Contrat social*. Le premier, espèce de traité pédagogique, pernicieux dans toutes ses tendances, fut condamné par la Sorbonne et brûlé par la main du bourreau. Le second est un amas monstrueux d'erreurs où la Révolution de 89 a puisé ses principes.

Son impiété et les idées nouvelles qu'il exprimait effrayèrent les catholiques et les protestants : Paris et Genève le condamnèrent en même temps ; il se réfugia en Angleterre.

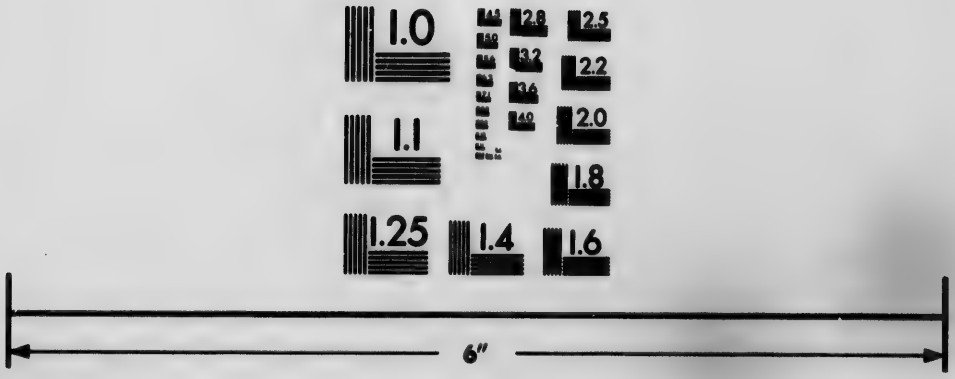
En 1770, Rousseau rentra à Paris où l'autorité toléra sa présence. Il mourut on ne peut plus ignominieusement. Il paraît certain qu'il se tua d'un coup de pistolet.

Le talent de Rousseau, comme écrivain, le place au rang des prosateurs les plus remarquables. Quant à son mérite moral, on a dit de lui avec raison : "Jamais homme n'a réuni à un tel degré l'orgueil de l'esprit, la sécheresse de l'âme, la dépravation des mœurs." Ses ouvrages ont contribué pour une large part à obscurcir les vérités fondamentales de la religion, de la morale et de la société.

MONTESQUIEU (1689-1755).

Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux. Ses parents lui donnèrent pour parrain un mendiant afin de lui rappeler toujours que

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

les pauvres étaient ses frères. Il fit ses études chez les Oratoriens. Son père le destinait à la magistrature ; mais il avait peu de goût pour la procédure, et préférait de beaucoup s'occuper de littérature et de science. Après la publication de ses *Lettres persanes*, en 1721, il posa sa candidature à l'Académie. Le cardinal de Fleury, (1) instruit des plaisanteries des Persans sur les dogmes, la discipline et les ministres de la religion chrétienne, s'opposa vivement à sa réception. Il n'y fut admis qu'après une sorte de rétractation et grâce à de puissants protecteurs. Le nouvel académicien ne séjourna pas longtemps à Paris. Dans le but d'étudier les mœurs et les coutumes, il résolut de parcourir l'Europe. Il passa deux ans en Angleterre, visita l'Allemagne, la Suisse, la Hollande, l'Italie. De retour dans sa modeste retraite de la Brède, Montesquieu publia les ouvrages qu'il avait depuis longtemps médités. Il regrettait alors les productions légères de sa jeunesse ; aussi, après avoir mené la vie d'un philosophe et d'un homme du monde, voulut-il mourir en bon chrétien. "*J'ai toujours respecté la religion*, disait-il, à ses derniers moments ; *la morale de l'Evangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes.*" Le prêtre qui venait de lui donner le saint Viatique, lui ayant dit : *Monsieur, vous comprenez combien Dieu est grand ! Oui*, répondit-il, *et combien les hommes sont petits !*

Ouvrages de Montesquieu : *Lettres persanes*, *Consi-*

(1) Le cardinal de Fleury fut d'abord aumônier de Louis XIV, puis évêque de Fréjus, précepteur du jeune roi Louis XV en 1715, enfin cardinal et premier ministre en 1726.

dérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains et l'*Esprit des Lois*.

Dans les Lettres persanes, l'auteur suppose une correspondance entre deux Persans, pendant leur séjour en France, et leurs femmes, leurs eunuques, qui sont en Perse, ou des amis qui habitent différents pays. Les deux Persans font part à leurs correspondants de leurs réflexions sur les mœurs, les idées, la religion, les abus de la société française. Cet ouvrage est condamné.

Montesquieu résume, avec une rare profondeur, dans les *Considérations*, l'histoire de Rome, depuis sa fondation jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. Ce livre est le mieux écrit, le mieux pensé, et celui qu'on lit surtout parmi les œuvres de Montesquieu. Cependant son ouvrage capital est l'*Esprit des Lois*; il y travailla pendant vingt années : c'est le résumé des études de toute sa vie. Dans cet ouvrage, qui n'avait pas de modèle, il passe en revue les législations connues et en cherche les raisons, soit dans la nature de l'homme en général, soit dans des causes particulières à chaque peuple. Ce livre, qui le place au rang des premiers écrivains, rivalise avec les écrits de Tacite (1) pour la concision et l'énergie du style; mais il renferme de graves erreurs qui l'ont fait condamner par l'Eglise.

BUFFON (1707-1788).

Buffon, dont le vrai nom est Georges-Louis Le Clerc, était fils d'un conseiller au parlement de Dijon. Son père ayant acheté la terre de Buffon, il en prit le nom qu'il a immortalisé. Buffon fit ses études chez les Jésuites, et montra de bonne heure un goût très vif pour les mathématiques. Il fut admis à l'Académie des sciences dès l'âge de vingt-six ans, et sept ans après il fut nommé surintendant du jardin du Roi, aujourd'hui le jardin des Plantes. Cette charge lui fournit toutes les ressources nécessaires pour accomplir ses glorieux travaux. Toute-

(1) Tacite, (54-140) de J.-C., célèbre historien latin, gendre d'Agricola, dont il a écrit la Vie. "Cette vie d'Agricola, dit La Harpe, est le chef-d'œuvre de celui qui n'a fait que des chefs-d'œuvre." On a de lui en outre des Annales et les Mœurs des Germains.

fois, ce ne fut qu'après dix ans d'un travail incessant qu'il put donner au public les trois premiers volumes de son *Histoire naturelle*. Ce beau travail lui ouvrit les portes de l'Académie. Louis XV, pour l'en récompenser, érigea en comté sa terre de Buffon. Applaudi de l'Europe entière, le célèbre naturaliste put jouir longtemps de sa gloire. Il se vit même élever une statue dans le jardin des Plantes avec une magnifique inscription.

Buffon avait la taille élevée, la figure imposante, le port majestueux. Son extérieur était toujours soigné. On a souvent répété qu'il ne composait qu'avec un habit de cérémonie et des manchettes de dentelle. C'est sans doute la solennité de son style qui a accrédité cette légende ; on se le représente volontiers, en effet, en grand seigneur, déroulant ses périodes majestueuses.

Il a donné lieu de suspecter la sincérité de ses sentiments religieux. Sur son lit de mort, il voulut néanmoins recevoir les derniers sacrements.

Buffon ne laissait qu'un fils, qui mourut sous le couteau de la guillotine. "*Citoyens*, dit-il, en montant sur l'échafaud, *je me nomme Buffon*." Mais la gloire de son père ne put lui sauver la vie. Il paraît que Buffon a ambitionné la gloire d'écrivain pour le moins autant que celle de savant, et aujourd'hui, en tout cas, on ne voit plus guère dans son Histoire naturelle qu'une œuvre de littérature. Ce n'est certes pas peu de chose, et, à ce point de vue, l'œuvre n'est pas telle quelle, car Buffon est avec Voltaire, Rousseau et Montesquieu un des quatre grands prosateurs de son siècle. Son Histoire naturelle offre des descriptions d'une extrême licence. La lecture en est à craindre comme celle des romans immoraux. Buffon a laissé plusieurs morceaux détachés parmi lesquels son *Discours sur le style* qu'il prononça pour sa réception à l'Académie française. On peut le réduire à la célèbre maxime : *Le style c'est l'homme.*

L'Encyclopédie.

L'Encyclopédie est un ouvrage fameux du XVIIIe siècle où devaient se trouver rassemblées toutes les connaissances humaines. Diderot en conçut le projet, d'Alembert en fut le véritable directeur.

Les rédacteurs les plus connus de l'Encyclopédie sont : d'Alembert, Diderot, Voltaire, J.-J. Rousseau, Montesquieu, Buffon, Condillac (1), Helvétius (2), d'Holbach (3) Mably (4), Condorcet (5), Turgot (6), Necker (7).

Le but qu'ils se proposaient était louable, mais l'esprit dont ils étaient animés devait les empêcher de l'atteindre. Ils oublièrent bien vite, en effet, qu'ils faisaient une œuvre scientifique, et s'occupèrent avant tout de nier la révélation, d'entasser autour de chaque dogme de l'Eglise toutes les objections, d'ébranler les principes fondamentaux de l'Etat et de faire ressortir tous les abus de nos institutions civiles. Plusieurs de ces encyclopédistes faisaient profession d'athéisme et l'enseignaient dans leurs ouvrages.

L'Eglise eut des défenseurs. On cite l'*Abbé Bergier*, 1718-1790, qui ne laissa sans réponse aucune des objections du philosophisme impie ; l'abbé *Guénée*, qui a composé contre Voltaire : *Lettres de quelques Juifs*. Voltaire écrivait lui-même : " *Le secrétaire des Juifs n'est pas sans esprit et sans connaissances ; mais il est malin comme un singe : il mord jusqu'au sang en faisant semblant de baiser la main.*"

---

(1) Condillac (1717-1780), chef de l'école sensualiste.

(2) Helvétius (1715-1771), né à Paris, philosophe matérialiste, auteur d'un livre intitulé ; de l'*Esprit*, qui fut condamné par le Parlement.

(3) Baron d'Holbach, né en Allemagne, naturalisé français ; philosophe qui professait l'athéisme (1723-1789).

(4) Mably (1709-1785), frère de Condillac, auteur d'ouvrages historiques et philosophiques, pleins d'admiration pour les républiques antiques.

(5) Condorcet (1743-1794), philosophe et mathématicien français, a laissé plusieurs écrits ; il s'empoisonna.

(6) Turgot (1729-1781), homme d'Etat et économiste, né à Paris, ministre des finances.

(7) Necker (1732-1804), célèbre financier, né à Genève, père de Mme de Staël.

Autres prosateurs du XVIIIe siècle.

Fontenelle (1657-1757) naquit à Rouen, patrie de Corneille, son oncle. Elève des Jésuites, il laissa après lui la réputation de jeune homme parfait sous tous les rapports. Il s'essaya dans divers genres de poésie, et ne réussit complètement dans aucun. Ses ouvrages scientifiques ont seuls passé à la postérité ; il eut le talent de s'y mettre à la portée de tous les lecteurs. Il fut admis à l'Académie française et devint le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences dont il écrivit l'histoire.

Fontenelle est célèbre à la fois par son esprit et son égalité d'humeur. Il s'était fait une règle de ne jamais s'émouvoir, et évitait avec le plus grand soin tout ce qui trouble. Il vécut cent ans et il passait pour n'avoir jamais ri ni pleuré.

Ses meilleurs ouvrages sont : ses *Dialogues des morts*, ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, dans lesquels il sait intéresser le lecteur aux plus arides questions d'astronomie. Il écrivit l'*Histoire de l'Académie* et les *Eloges des académiciens*. Ces deux ouvrages sont la base la plus solide de sa réputation.

Charles Rollin (1661-1741), fils d'un pauvre coutelier, s'étant fait remarquer par ses dispositions précoces, obtint une bourse, suivit les cours du collège de Plessis et se distingua pendant ses études classiques par ses vertus autant que par ses succès. Ses études terminées, il fut professeur dans divers collèges, et prit, en 1696, la direction de celui de Beauvais. Il y fit fleurir les études et signala son administration par de bonnes actions comme par d'utiles réformes ;

mais au bout de quinze ans, il se vit brusquement enlevé à ses élèves comme suspect de jansénisme. Il consacra ses loisirs à la composition d'ouvrages utiles à la jeunesse et travailla jusqu'à ses derniers jours. De son vivant, l'Université l'appelait le *grand Rollin*, la postérité a préféré le *bon Rollin*. En effet, ses talents s'effacent, pour ainsi dire, devant ses vertus. On ne peut lire sa vie sans devenir meilleur.

Rollin a composé le *Traité des Etudes*, l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire romaine*.

Le Traité des Etudes renferme d'admirables préceptes sur l'éducation. Tout tend à la formation du cœur et de l'esprit dans le système d'éducation du vertueux Rollin. On sent à toutes les pages la raison douce, la bonté, comme l'on admire dans l'ensemble une parfaite droiture de jugement, un goût fin et délicat, un sentiment exquis du beau et du bon. Les mêmes qualités distinguent ses autres ouvrages. L'Histoire ancienne de Rollin est en douze volumes ; son Histoire romaine, qui est inachevée, en compte neuf ; elle fut continuée par *Crevier* (1693-1765), son disciple, mais le style de l'élève, lourd, diffus, sans agrément, est bien inférieur à celui du maître. Rollin écrivit l'Histoire étrangère. A cette époque, on compte aussi plusieurs auteurs qui écrivirent l'Histoire de France.

Hénault (1685-1770), président aux enquêtes du Parlement, a composé l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, dans un style simple, mais élégant, vrai modèle du genre.

L'abbé Velly (1709-1759), de la Compagnie de Jésus, a laissé une *Histoire générale de France* qui s'étend jusqu'au règne de Philippe de Valois. Il manque d'exactitude et de critique.

Villaret (1715-1766) continua l'Histoire de Velly de 1329 à 1469.

Garnier (1729-1805) continua l'œuvre de Velly et de Villaret, de Louis XI à Charles IX. Il est plus érudit que ses devanciers, mais son style est froid.

Anquetil (1723-1806) curé de la Villette, près de Paris, a composé *une Histoire de France* ; œuvre d'un vieillard de quatre-vingts ans, elle n'est guère qu'une compilation mal écrite.

Gaillard (1726-1806) a laissé plusieurs écrits remarquables sur différentes parties de l'Histoire de France. Son style est clair, correct, élégant et facile. *L'Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre* et de la *Rivalité de la France et de l'Espagne* sont ses meilleurs ouvrages.

Alain-Réné Lesage (1668-1747) fut élevé au collège des Jésuites de Vannes. Il étudia la littérature espagnole et débuta par des traductions qui n'eurent aucun succès. La comédie de *Turcaret*, dirigée contre les gens de finance, et son roman du *Diable boiteux* lui assurèrent un nom dans les lettres. Un autre roman de Lesage, *Gil Blas*, est son chef-d'œuvre au point de vue littéraire. Ces deux derniers ouvrages sont de ceux dont la jeunesse doit s'interdire la lecture.

D'Aguesseau (1668-1751) est connu surtout par ses *Mercuriales* (1). "Il n'est peut-être aucun nom, dit Villemain, plus justement et plus universellement honoré que celui du chancelier d'Aguesseau. Grand magistrat, ministre intègre et vertueux, savant profond, orateur célèbre, il a réuni les plus beaux titres d'illustration. Il eut plutôt les artifices que les inspirations de l'éloquence, et fut un écrivain habile, mais non un grand écrivain."

Cochin (1687-1777), célèbre avocat, regardé par ses contemporains comme le modèle de l'éloquence du barreau. Il ne reste de lui que des "mémoires" qui ne semblent pas justifier cette haute réputation, sans doute parce qu'on n'a pu conserver les brillantes improvisations dans lesquelles son talent se montrait le plus.

Le P. Neuville (1693-1774), jésuite, avait plus de quarante ans lorsque ses supérieurs reconnurent chez lui un remar-

(1) On appelait ainsi des discours prononcés au nom du roi, dans certaines assemblées du Parlement tenues le Mercredi, et qui avaient pour objet de rappeler aux membres de la compagnie les devoirs de leur profession.

quable talent pour la prédication. Il ne craignit pas d'aborder avec un courage apostolique les grandes et terribles vérités du salut.

Le P. Bridaine (1701-1767), célèbre missionnaire, se fit remarquer par la ferveur de son zèle et par une éloquence puissante, hardie et saisissante, qui a fait dire à Massillon : "*Il eût effacé tous les orateurs, si une heureuse culture eût perfectionné ses dons naturels ; il ressemble à une mine d'or où le précieux métal est confondu avec le sable.*" En général, il excellait à remuer les gens de peu d'instruction ; on l'appelait un *Bossuet de village*. Il prêcha avec le plus grand succès 256 missions. Il eut parfois des passages finis et admirés des plus délicats critiques, comme le fameux exorde du "sermon sur l'éternité" qu'il prêcha dans l'église Saint-Sulpice.

Diderot (1713-1784) fut un des plus célèbres encyclopédistes. Tous ses ouvrages respirent la haine du christianisme ; cependant, par une étrange contradiction, lui-même enseignait le catéchisme à sa fille et voulait qu'elle s'approchât des sacrements.

Peu d'hommes ont agité des questions plus diverses et remué plus d'idées qu'il ne l'a fait. Cependant on a dit de lui : "*Il a écrit de belles pages et n'a jamais su faire un livre.*"

Louis de Clapiers, marquis de Vauvenargues (1715-1747), suivit d'abord la carrière des armes, mais sa santé débile le força de quitter l'armée. Une petite vérole, qui le défigura et faillit le priver de la vue, le contraignit à s'ensevelir dans une douloureuse retraite. Il mourut à l'âge de trente-deux ans.

On a de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, des *Réflexions sur divers auteurs*, des *Maximes*, etc. Vauvenargues est un des meilleurs écrivains de son siècle par l'élégance et la profondeur de son style. Quoique le sens chrétien lui fasse trop défaut, il n'en reste pas moins un de nos moralistes les plus estimables.

L'abbé Barthélemy (1716-1795), savant archéologue, vint à Paris en 1744, après avoir étudié, outre les langues classiques, l'hébreu, le syrien, le chaldéen et l'arabe. Il ne s'était d'abord fait connaître que par des travaux d'érudition ; le *Voyage du jeune Anacharsis* lui fit prendre rang dans les lettres. Au moyen d'un cadre simple et ingénieux, il y présente, dans un style élégant, le tableau fidèle de la Grèce au siècle de Périclès et de Philippe. Ce livre eut à son apparition un prodigieux succès. Aujourd'hui, des hommes non suspects de préjugés trouvent que c'est "*un ouvrage médiocrement écrit et médiocrement savant.*"

D'Alembert (1717-1783), disciple de Voltaire, le plus habile propagateur de ses idées, devint après la mort de celui-ci le véritable chef de l'école philosophique. Mais, prudent et circonspect, il s'appliqua à paraître "respecter toujours la raison, la religion, le gouvernement et même les ministres." Il était un ennemi de la religion d'autant plus redoutable qu'il savait mieux déguiser ses attaques. Voltaire le félicitait de "*percer l'infâme avec de petits stylets mortels, à poignées d'or, enrichies de pierreries.*

L'ouvrage littéraire le plus important de d'Alembert, après le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, est l'*Histoire des membres de l'Académie française morts depuis 1700 jusqu'en 1771.* On trouve dans ses Eloges des détails fort intéressants, mais il recherche trop souvent les anecdotes et les traits plaisants.

Marmontel (1723-1799), lié avec Voltaire et les principaux écrivains de l'époque, se laissa égarer par les doctrines philosophiques; mais il revint sur la fin de sa vie à de meilleurs principes.

Ses *Eléments de littérature* renferment, il est vrai, bien des paradoxes et des erreurs, mais on y trouve aussi d'excellentes idées qui décèlent dans l'auteur un critique judicieux. Il faut se méfier de l'esprit général de ce livre qui est celui de Voltaire. Les *Contes moraux* de Marmontel sont mauvais.

Son roman de *Bélisaire* (1) a été condamné par Rome. Ses *Incas* (2), malgré de brillants morceaux et d'intéressants épisodes, ne tentent plus guère la curiosité. On peut dire de Marmontel que s'il ne fut supérieur dans aucun genre, il s'est toujours montré écrivain pur, agréable et élégant

Thomas (1732-1785), académicien célèbre par le talent avec lequel il traita les éloges historiques proposés par l'Académie. Son éloge de *Marc-Aurèle* passe à juste titre pour son chef-d'œuvre. Il publia, en 1773, un *Essai sur les Eloges*, qu'on pourrait appeler l'Histoire de l'éloquence ; ce livre renferme de belles pages, des portraits bien tracés ; mais cet auteur, visant à la grandeur qu'il ne peut atteindre, tombe souvent dans l'emphase.

---

(1) Bélisaire (490-565), général de Justinien, empereur d'Orient, rendit de grands services à l'Empire, cependant il fut accusé de conspiration et disgracié. Selon une tradition fort répandue, il aurait eu les yeux crevés et aurait été réduit à mendier sa vie

(2) Dynastie péruvienne qui régnait à l'époque de la conquête du Pérou par Pizarre, 1533. Les Incas se prétendaient issus du soleil ; après leur mort, ils étaient adorés comme des dieux.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1707-1814).

Bernardin de Saint-Pierre naquit au Hâvre d'une famille qui prétendait descendre d'Eustache de Saint-Pierre. D'un caractère rêveur, difficile, aventureux, le jeune Bernardin, après avoir lu Robinson Crusoé, voulut voyager sur mer ; un seul voyage suffit pour le dégoûter de la navigation. Il se fit recevoir ingénieur et fut envoyé en cette qualité à l'armée qui se trouvait à Dusseldorf (ville de la Prusse rhénane), mais son insurbordination le fit destituer. Après avoir passé quelques années à Paris sans ressources, il résolut d'aller tenter fortune à l'étranger. A son retour, après quelques années, il fréquenta les gens de lettres, se lia d'une étroite amitié avec J.-J. Rousseau, dont il partageait les goûts et la misanthropie. Ses *Etudes de la nature*, qui parurent en 1784, le tirèrent de l'indigence, et son roman *Paul et Virginie* mit le comble à sa popularité. Un certain esprit de mollesse et de sensualité règne dans tous ses ouvrages et en rend la lecture dangereuse.

Dans les Etudes de la nature, B. de Saint-Pierre s'efforce de prouver contre les athées l'existence de Dieu et de conduire les hommes à la vertu, en les ramenant au sentiment et à l'amour de la nature. Il tombe souvent dans des utopies irréalisables ; sa morale, fondée sur la seule loi naturelle, est vague. En un mot, il n'est qu'un déiste de l'école de Rousseau. Son vrai mérite est plus dans son style que dans ses idées, qui souvent sont fausses.

LA HARPE (1739-1803).

La Harpe, fils d'un pauvre gentilhomme suisse au service de la France, naquit à Paris, et devint orphelin dès l'âge de dix ans. Des religieuses le

recueillirent, et bientôt il put entrer au collège d'Harcourt où il fit d'excellentes études. Il débuta par la tragédie de Warwick (1) qui obtint un éclatant succès. Voltaire, à qui il l'adressa, alla jusqu'à dire que le jeune auteur avait pris un vol d'aigle dans Warwick. Voltaire n'eut pas dès lors d'admirateur plus enthousiaste que La Harpe. Celui-ci s'efforça de l'imiter en tout, à tel point qu'on le nomma "*le singe de Voltaire.*" Les autres tragédies qu'il composa échouèrent complètement. Il ne trouva sa véritable voie que lorsqu'il fut chargé du cours de littérature au Lycée. Sa parole élégante, son excellent débit et surtout son talent de critique lui valurent les plus brillants succès.

Arrêté en 1794, il se convertit dans sa prison en lisant l'Imitation de Jésus-Christ, et abjura ses principes philosophiques.

Le *Lycée de La Harpe* renferme un cours de littérature qui demeure le plus beau monument de la critique au XVIIIe siècle. Cependant on y remarque de grands défauts. Connaissant peu le grec et mal le latin, La Harpe n'était pas en état de juger les grands écrivains de l'antiquité ; aussi cette partie de son cours est-elle la plus faible. Tout le moyen âge et le XVIe siècle lui étaient inconnus ; il semble ne faire dater l'ère des lettres que de Louis XIV. De tous les écrivains du grand siècle, Racine est celui dont il a le mieux apprécié le génie ; il ne comprend bien ni celui de Corneille, ni celui de Molière. Sa partialité pour Voltaire lui fait accueillir toutes ses productions comme autant de chefs-d'œuvre. Son mérite cependant, et ce mérite n'est pas mince, c'est d'avoir le premier introduit l'éloquence dans la critique, et ceux qui l'ont suivi dans cette voie ont dû le reconnaître pour maître.

---

(1) Warwick, dit le Faiseur de Rois, jouit d'un immense crédit sous Edouard IV d'York, mais celui-ci ayant épousé, contre son gré, Elizabeth Woodville, Warwick s'unit à Henri VI et à Marguerite d'Anjou qu'il avait toujours combattus, et périt en faisant la guerre à Edouard IV (1471).

PRINCIPAUX ORATEURS DE LA RÉVOLUTION.

MIRABEAU (1749-1791).

Honoré de Riquetti, comte de Mirabeau, fut le plus célèbre orateur de la révolution. La petite vérole, dont il fut atteint dès l'âge de trois ans, marqua profondément son visage et ajouta la laideur à ses autres difformités. Son père le fit emprisonner cinq fois pour mettre un terme à ses débauches et aux dettes qu'il contractait, de sorte qu'une partie de sa vie s'était écoulée dans les plaisirs et l'autre dans les prisons quand les Etats généraux furent convoqués. Mirabeau contribua plus que tout autre à lancer la France dans la tourmente révolutionnaire ; il essaya ensuite, mais en vain, d'enrayer la Révolution, quand il en vit les excès. Il mourut âgé seulement de quarante-deux ans.

On a dit de lui des choses merveilleuses : "tête énorme, grossie par une énorme chevelure ; face de lion qui se plissait et se crispait ; poitrine gonflée d'un souffle tempétueux ; œil qui dardait des flammes ; tête moulée pour l'Empire."

On nous a montré ce tribun rugissant, bondissant, secouant son épaisse crinière et prenant possession de la tribune avec la suprême autorité d'un maître et d'un roi. Il n'était jamais plus éloquent que lorsqu'il était assailli de toutes parts, serré de près, acculé à la tribune, c'est alors qu'il soulevait des tempêtes d'applaudissements ou de fureur.

L'ABBÉ MAURY (1746-1817).

L'abbé Maury, nommé député aux Etats généraux, se fit le défenseur du clergé et de la royauté. Il fut le plus éloquent orateur de son parti. "*Quand l'abbé Maury a raison, je le bats*, disait Mirabeau ; *quand il a tort, nous nous battons.*"

"Petit de taille, mais vigoureusement taillé, dit M. Poujoulat, Maury semblait créé pour la lutte ; son regard ardent l'acceptait, la provoquait. Il avait la tête forte et le front haut, la voix retentissante, un invincible aplomb..... L'abbé Maury improvisait presque toujours, mais sa langue était correcte et littéraire, son éloquence classique, quoique un peu déclamatoire. Mirabeau, qui fut si prodigieux à entendre, perd beaucoup à être lu ; on écoutait Maury avec ravissement, et ses discours imprimés se font admirer encore." Il n'était pas moins habile logicien qu'orateur abondant et nerveux ; cependant, malgré son sang-froid, il se laissait parfois égarer par les interpellations et perdait la suite de ses idées. Aussi ses contradicteurs, qui savaient que c'était un moyen de le mettre en défaut, ne lui épargnaient-ils pas les interruptions.

Ses œuvres littéraires comprennent des *Eloges funèbres*, des *Panégyriques*, son *Essai sur l'éloquence de la chaire*, enfin ses discours, parmi lesquels on cite surtout celui contre la *Constitution civile du clergé*.

Vergniaud (1753-93), avocat au parlement de Bordeaux, fut élu député à l'Assemblée législative et à la Convention, et devint le chef des Girondins. Après avoir vainement tenté de sauver les jours de Louis XVI, il eut la faiblesse de voter contre lui la peine de mort. Il périt lui-même sur l'échafaud, victime de la Révolution.

Vergniaud fut, après Mirabeau, le plus grand orateur de cette funèbre époque. Son improvisation était brillante, son débit entraînant ; lorsqu'il sortait de son apathie, son réveil était terrible pour ses adversaires ; selon l'expression d'un contemporain : *la foudre de Mirabeau se rallumait dans la main de Vergniaud.*

On peut citer encore *Raymond de Séze* (1748-1828), célèbre par sa défense de Louis XVI, *Cazalès* (1758-1805), *Barnarve* (1761-1793), *Cambacérès*, (1753-1824).

XIXe Siècle.

Aperçu général.—Le XIXe siècle est le siècle du progrès dans les sciences, un des plus riches en œuvres littéraires. Le véritable mouvement dans les lettres date de la Restauration ; sous le gouvernement absolu de Napoléon, la pensée était pour ainsi dire comprimée ; de plus, des luttes gigantesques, des victoires prodigieuses tournaient tous les esprits vers l'homme de génie qui dominait la France : l'épopée était alors sur les champs de bataille.

La poésie de l'Empire est faible et languissante. Tirons cependant quelques noms de cette époque sans gloire :

Ducis (1733-1816), l'admirateur et le traducteur de Shakespeare qu'il voulut révéler à la France ; *Andrieux* (1759-1833), qui a laissé dans la Comédie : *Les Etourdis*, le *Trésor*, la *Suite du Menteur de Corneille* et des contes charmants, tels que la *Promenade de Fénelon*, le *Meunier Sans-Souci ; Millevoye* (1782-1816), qui s'est fait un nom dans l'élégie par le *Poète mourant* et surtout la *Chute des feuilles*, justement appelée : *Le dernier soupir de la poésie purement classique ; Fontanes* (1757-1821), connu surtout par ses poèmes : le *Jour des Morts*, les *Livres saints*, la *Chartreuse de Paris* dans laquelle, dit Villemain, "on croit entendre au loin quelques sons affaiblis de la lyre de Racine."

Chateaubriand, Mme de Staël, J. de Maistre, de

Bonald préparèrent, dans la prose, la grande rénovation littéraire qui se produisit au commencement de la Restauration. Il se fait alors comme un réveil poétique. Lamartine, C. Delavigne, Victor Hugo, Béranger se montrent presque en même temps. Avec les poètes apparaissent des philosophes, des orateurs, des historiens, des critiques. Tous les genres sont renouvelés ou rajeunis ; l'histoire et la critique surtout sont transformées.

Un des caractères particuliers des écrivains français du XIXe siècle, c'est la scrupuleuse recherche de l'exactitude, le souci de plus en plus marqué de la précision et de la justesse dans l'expression. De là parfois l'abus des termes techniques, des néologismes. Godefroy leur reproche encore de chercher sans cesse à éblouir le lecteur par un vain cliquetis d'antithèses ou par une accumulation d'épithètes imprévues ; de multiplier la saillie et le relief, de jouer avec les mots, de les faire briller ; de chercher loin du sens commun des pensées extraordinaires, quelquefois éclatantes, mais rarement solides:

" C'est ainsi que la langue du XIXe siècle, malgré quelques excellentes acquisitions, restera fort au-dessous de la langue du XVIIe siècle où il faudra toujours chercher les modèles du style et du goût " (Godefroy).

Prosateurs sous l'Empire.

CHATEAUBRIAND (1768-1848).

Le vicomte François-Auguste de Chateaubriand, né à Saint-Malo, était le dixième et dernier enfant d'un marin breton. Son père espérait qu'il serait marin comme lui ; mais ses goûts l'ayant éloigné de cette carrière, il entra, à l'âge de dix-huit ans, comme sous-lieutenant au régiment de Navarre. Bientôt la Révolution éclata, Chateaubriand, dégoûté de ses excès, partit pour l'Amérique (1791). Il y séjourna un an, et rapporta de poétiques souvenirs des forêts vierges, des solitudes, des lacs, des cascades du Nouveau-Monde. Revenu en Europe à la nouvelle de la mort de Louis XVI, il s'enrôla parmi les émigrés à Coblentz (1), fut blessé dans l'expédition de Thionville (2), et passa en Angleterre où, pendant sept années, il dut lutter contre la misère, donnant des leçons pour vivre. Ses sentiments religieux à cette époque étaient bien affaiblis. La mort de sa mère, suivie de celle d'une de ses sœurs, le ramena à la foi. "*J'ai pleuré*, dit-il, *et j'ai cru : ma conviction est sortie de mon cœur.*" Cette douleur lui inspira son beau livre : le *Génie du Christianisme* (1802), qui parut le jour même où le Concordat était promulgué. "*Chateaubriand*, disait Napoléon, *achève et couronne mon œuvre avec le Pape*".

Chateaubriand joua un grand rôle politique ; ses

(1) Coblentz, ville des Etats prussiens, province Rhénane. Dans les premiers temps de la Révolution, Coblentz fut le rendez-vous des émigrés qui formèrent l'armée de Condé.

(2) Thionville, sur la Moselle, à 25 kilomètres nord de Metz.

principes ne pouvant s'accorder avec ceux de Napoléon, il renonça à la carrière diplomatique, après l'exécution du duc d'Enghien (1804), et se consacra tout entier à son épopée en prose des *Martyrs* (1809). En 1811, il remplaça à l'Académie J. Chénier ; mais l'Empereur ne le laissa pas prononcer son discours, parce que la politique y tenait une trop large place. A la chute de Napoléon, il lança sa première brochure : *De Bonaparte et des Bourbons*, qui, de l'aveu de Louis XVIII, valut une armée à la cause de la Restauration.

Honoré des faveurs du nouveau roi, il fut nommé ministre d'État et pair de France.

En 1830, il se retira définitivement des affaires et vécut dans une profonde retraite, ne visitant que Mme Récamier (1), dont le salon, à cette époque, réunissait l'élite du monde littéraire.

Chateaubriand mourut à Paris en 1848. Il fut enterré, selon son désir, à l'entrée de la baie de Saint-Malo, sur un rocher, le Grand-Bé, que la mer isole deux fois par jour de la terre ferme.

Ouvrages de Chateaubriand.

Le Génie du Christianisme (1802), *les Martyrs* (1809), *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), *les Mémoires d'Outre-tombe* (1849).

1. Génie du Christianisme.

Voltaire avait dit : "Le Christianisme est ridicule" ; Chateaubriand répond : "Il est sublime." Et il entreprend de prouver que de toutes les religions qui ont existé, la religion chrétienne est *la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux sciences.*

---

(1) Mme Récamier (Julie Bernard, 1777-1849), célèbre par sa rare beauté, qu'elle eut le privilège de conserver fort tard, et de brillantes qualités de l'esprit et du coeur.

Cet ouvrage n'est point l'œuvre d'un théologien instruit, ni d'un vaste penseur. Toute l'argumentation s'y réduit à peu près à ceci : On a eu bien tort de renverser le Christianisme ; il était si pittoresque ! Cependant le Génie du Christianisme, répondant aux aspirations de son époque vers la religion, eut un succès immense et une influence encore plus grande. Aujourd'hui sa puissance n'est plus la même, mais il sera toujours cité pour les belles pages qu'il renferme.

Plan du Génie du Christianisme. Ce livre est divisé en quatre parties : la première traite des mystères, des sacrements, de la chute de l'homme, de l'existence de Dieu, prouvée par les merveilles de la nature, de l'immortalité de l'âme, établie par la morale et le sentiment. Les trois autres ont pour objet de montrer le côté poétique du christianisme. L'auteur traite successivement de la poésie chrétienne dans les lettres, les arts, le culte.

Atala, composé en 1801, et *René*, en 1807, sont deux épisodes détachés du Génie du Christianisme. Romans d'une lecture dangereuse, ils ont inspiré depuis leur apparition plus d'un ouvrage regrettable.

Sommaire d'Atala : Chactas, fait prisonnier par une tribu ennemie, est condamné à périr sur un bûcher ; Atala, la fille du chef de cette tribu, le délivre pendant la nuit. Ils errent longtemps au milieu des forêts vierges, et sont surpris par un orage terrible. Un vieux missionnaire, le P. Aubry, vient à leur secours. Il parle d'unir Chactas à Atala ; celle-ci, pour se soustraire au mariage, selon le vœu qu'elle en a fait, s'empoisonne et meurt.

René est un jeune homme ennuyé et dégoûté de la vie. Les plaisirs, les voyages ne font qu'augmenter sa mélancolie ; il prend la funeste résolution d'attenter à ses jours. Retenu sur la pente de l'abîme par une sœur qu'il aime, il voit bientôt cette sœur chérie entrer dans un monastère. Il assiste à la cérémonie des vœux, puis s'embarque pour l'Amérique où il épouse la fille d'un vieux sachem, nommé *Chactas*, à qui il raconte ses malheurs.

2. Les Martyrs.

Après avoir exposé la théorie des beautés du Christianisme, Chateaubriand voulut en fournir le modèle vivant : il composa les *Martyrs* où il met en opposition la religion chrétienne et la religion païenne. On trouve dans ce livre des pages admirables : la rencontre d'Eudore et de Cymodocée, les belles nuits de la Grèce, la vue d'Athènes et de Jérusalem, le combat des Francs, les mœurs des Germains. Toutefois la supériorité du beau chrétien sur le beau païen ne ressort pas suffisamment dans l'ensemble, et des détails passionnés en rendent la lecture dangereuse.

Sommaire des Martyrs. Vers la fin du troisième siècle, au temps de la persécution de Dioclétien, un jeune chrétien, nommé Eudore, convertit au christianisme *Cymodocée*, fille d'un prêtre païen ; ils sont fiancés ; mais bientôt la persécution qui éclate, les sépare. Ils se retrouvent à Rome, confessent généreusement la foi, et hâtent, par l'effet de leur sang, le triomphe de l'Eglise.

3. Itinéraire de Paris à Jérusalem.

Pour s'inspirer dans la composition des Martyrs, Chateaubriand visita la Grèce et l'Orient, et publia, dans son Itinéraire de Paris à Jérusalem, les notes recueillies dans ce voyage. C'est le plus naturel, le plus pur de ses ouvrages, celui dont la lecture ne laisse rien à craindre.

4. Mémoires d'Outre-tombe.

Entre les années 1811-1833, Chateaubriand composa ses Mémoires d'Outre-tombe, destinés à paraître longtemps après sa mort. Il les céda de son vivant à ses créanciers pour assurer l'aisance de sa vieillesse.

On y trouve des jugements profonds et de très-heureuses inspirations ; mais on lui reproche, non sans raison, de s'y mettre trop en évidence et d'y faire des confidences capables de troubler une âme innocente.

Appréciation.

Chateaubriand fit revivre dans les lettres le respect de la religion et du passé, que le XVIIIe siècle avait méconnu. Son style éclatant, plein et harmonieux, ses images neuves et hardies, ses descriptions colorées et étincelantes, ont fait entrer l'imagination dans la prose ; il est fâcheux seulement que le goût et l'aisance lui fassent parfois défaut.

"Chateaubriand, dit E. Faguet, est la plus grande date de l'histoire littéraire de la France depuis la Pléiade. Il met fin à une évolution littéraire de près de trois siècles, et de lui en naît une nouvelle qui dure encore et se continuera longtemps. Son influence sur les mœurs a été considérable. La désespérance, la mélancolie, la fatigue d'être, sont devenues des états ordinaires après lui et des habitudes morales, jusqu'à des attitudes mondaines. Son génie littéraire a ouvert toutes grandes toutes les sources. Historiens, poètes, romanciers, moralistes, philosophes spiritualistes, historiens des idées religieuses, voyageurs, tous lui doivent quelque chose et tout au moins un esprit public préparé à les comprendre. On peut se risquer à dire qu'il est l'homme qui a renouvelé l'imagination française."

MME DE STAEL (1766-1817).

Mme de Staël, née à Paris, était la fille unique du célèbre Necker, ministre des finances, sous Louis XVI. C'est dans le salon de son père, fréquenté par les écrivains en renom de l'époque, qu'elle prit le goût et acquit le talent de la conversation. En 1785, elle épousa le baron de Staël-Holstein ; mais elle ne fut pas heureuse avec lui. Elle accueillit d'abord avec joie les idées de progrès social et de liberté proclamées par la Révolution ; désabusée bientôt, Mme de Staël ne songea plus qu'à sauver le roi et sa famille. Elle écrivit en 1793 de courageuses *Réflexions sur le procès de la reine, par une femme.*

Sous le Directoire, tout un parti constitutionnel se groupa autour de cette femme remarquable ; elle combattit Bonaparte, repoussa son alliance, et fut exilée ainsi que ses amis. A Weimar, en Allemagne, elle connut Gœthe (1), Wieland (2) et Schiller (3). Du fond de son exil, elle faisait paraître coup sur coup des livres dont la portée était considérable et le retentissement immense : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions*

---

(1) Gœthe (1749-1832), un des plus grands écrivains de l'Allemagne, poète dramatique et romancier ; son roman *Werther* est des plus dangereux, il produit le découragement du cœur et mène au suicide ; son drame de *Faust* produit le désenchantement de l'intelligence et conduit au doute et à l'irréligion.

(2) Wieland (1733-1813), célèbre écrivain allemand.

(3) Schiller (1759-1805), poète dramatique et historien, auteur des *Brigands*, peinture exagérée des vices du XVIIIe siècle, de *Wallenstein*, de *Guillaume Tell*, de *Marie Stuart*, de *Jeanne d'Arc* et d'une *Histoire de la guerre de Trente ans*, qui lui assure la première place parmi les historiens allemands.

sociales (1), *Delphine* (2) (1802), *Corinne* (1807), et surtout son livre de l'*Allemagne* (3) ; Napoléon fit mettre au pilon les 10,000 exemplaires de la première édition de cet ouvrage.

Mme de Staël visita la Suisse, l'Italie, la Russie, l'Angleterre, et revint à Paris sous la Restauration ; elle publia alors le récit de ses persécutions sous le titre de *Dix ans d'exil*. Sa mort arriva en 1817.

Appréciation. — Mme de Staël parlait encore mieux qu'elle n'écrivait. Le plaisir de causer fut toujours le plus piquant de tous pour cette femme si brillante et si spirituelle, qui, selon la remarque de Lacretelle (4), introduisit la première l'éloquence dans la conversation. Quoique inférieure à Chateaubriand, elle eut comme lui une large part au renouvellement de la littérature française en faisant appel au sentiment chrétien et à celui de la nature, en invitant à bannir de la poésie les ornements surannés de la mythologie, en ouvrant aux esprits une autre voie que celle d'une imitation stérile de l'antiquité. Aussi, est-elle moins remarquable par son talent d'écrivain, assez médiocre, que par la largeur et la nouveauté de ses idées.

J. DE MAISTRE (1753-1821).

Fils aîné d'un président du sénat de Savoie, J. de Maistre descendait d'une ancienne et noble famille, qui avait toujours gardé les mœurs austères et la foi de ses ancêtres et s'était distinguée dans la haute magistrature. Il eut toujours pour sa mère une

(1) Ce livre paraît avoir créé en France une branche de la Philosophie de l'histoire. Le principe de tout l'ouvrage est celui de la perfectibilité appliqué pour la première fois peut-être à la littérature.

(2) Delphine et Corinne sont deux romans tout empreints de ce vague épicurisme qui réduit la vie aux jouissances sensuelles de ce monde.

(3) De l'Allemagne est une œuvre originale où l'auteur s'efforce de faire comprendre et goûter à la France la littérature, l'art, la philosophie, le caractère des Allemands alors peu appréciés des Français.

(4) Lacretelle (1766-1855), auteur d'une Histoire de la Révolution française, pleine de préventions contre l'ancienne monarchie et d'enthousiasme pour les principes de 89.

grande vénération, "sa sublime mère," comme il l'appelle.

"*Ma mère*, disait-il, *était un ange à qui Dieu avait prêté un corps; mon bonheur était de deviner ce qu'elle désirait de moi, et j'étais dans ses mains autant que la plus jeune de mes sœurs.*"

Ses Considérations sur la France attirèrent sur lui l'attention du roi Charles-Emmanuel (1), qui l'appela à sa cour. Lorsque celui-ci eut perdu son royaume, J. de Maistre, fuyant devant l'invasion française, passa une année à Venise, dans une pauvreté voisine de l'indigence. Il devint, en 1799, grand-chancelier de Sardaigne, et, en 1802, ministre plénipotentiaire à la cour de Russie. Il demeura quatorze ans à Saint-Pétersbourg, loin de sa famille qu'il chérissait tendrement, servant son pays avec un dévouement entier. Dans les heures de loisir que lui laissaient ses fonctions diplomatiques, il composa ses deux principaux ouvrages : le *Livre du Pape* et *Les Soirées de St-Pétersbourg*. Il mourut en 1821, après avoir été pendant toute sa vie l'adversaire déclaré du philosophisme du XVIIIe siècle et le vaillant champion de la foi antique.

Les Considérations sur la France sont une œuvre de philosophie politique où l'auteur voit dans la Révolution française, radicalement mauvaise, le châtiment d'un peuple qui a trahi sa mission ; jetant un regard sur l'avenir, il prédit l'issue fatale des grandes luttes qui ont ensanglanté la France.

Dans le *Livre du Pape* (1819), il pose dès le principe le dogme de l'Infaillibilité, et montre la suprématie spirituelle du Souverain Pontife reconnue partout et aussi ancienne que

---

(1) Charles Emmanuel IV, quatrième roi de Sardaigne, monta sur le trône en 1796, fut forcé de céder à la république française ses États continentaux, et se retira en Sardaigne. Il abdiqua en 1802 en faveur de son frère Victor-Emmanuel, et mourut à Rome en 1819 sous l'habit de Jésuite.

l'Eglise. Il prouve, l'histoire en main, l'action salutaire de la Papauté au moyen âge, son influence sur la civilisation moderne.

Cet ouvrage est le chef-d'œuvre de ce grand penseur catholique et son meilleur titre de gloire.

Le livre de l'*Eglise gallicane* est une digne suite du livre du Pape. On y trouve même science, même force, même verve, même bon sens.

Les Soirées de Saint-Pétersbourg traitent des plus hautes questions philosophiques et religieuses : *De l'ensemble des vues de la Providence dans le gouvernement du monde moral.* L'auteur met en présence un Français (le chevalier), un grand seigneur, russe schismatique (le sénateur), un comte (M. de Maistre lui-même), catholique romain, initié aux affaires diplomatiques de son temps. La discussion s'engage; de Maistre entreprend de concilier le libre arbitre et la puissance divine, d'expliquer le problème du bien et du mal. La grande thèse qu'il soutient est celle de l'expiation par la souffrance et l'effusion du sang. Ce livre est le second de ses grands ouvrages.

Les lettres de J. de Maistre nous révèlent tout ce que son âme renfermait de sympathie, de bonté, de tendresse et d'indulgence. Il s'y montre, comme dans tous ses écrits, penseur profond, mais surtout causeur aimable, spirituel, doux et affectueux.

Appréciation.—Lamartine, qui a connu particulièrement le comte de Maistre, a dit : "L'écrivain était bien supérieur en lui au penseur, mais l'homme était très supérieur encore au penseur et à l'écrivain. C'était une vertu antique, ou plutôt une vertu rude et à grands traits de l'Ancien Testament ; il apparaît tel que ce Moïse de Michel-Ange, dont les formes ont encore l'empreinte du ciseau qui les a ébauchées. Sous l'homme on sent encore le rocher."

Xavier de Maistre, l'un de ses frères, est l'auteur de plusieurs petits ouvrages charmants : *Voyage autour de ma chambre ; le Lépreux de la vallée d'Aoste*, l'*Exilée de Sibérie.*

LE VICOMTE DE BONALD (1754-1840).

Le vicomte Ambroise de Bonald a défendu, comme J. de Maistre, le trône et l'autel, mais plutôt en publiciste et en philosophe qu'en homme d'Etat. Il fut membre de l'Académie française (1816) et pair de France (1823).

Dans son ouvrage capital: *La Législation primitive*, de Bonald établit que le pouvoir est une émanation directe de Dieu. L'homme n'est rien pour lui, Dieu est tout, Dieu seul mérite l'obéissance, et c'est à lui qu'on obéit dans les souverains.

Toute la gent philosophique se souleva contre cet audacieux agresseur ; la noblesse de ses pensées et la fermeté de son style imposèrent l'admiration à ses adversaires mêmes.

Philosophe spiritualiste, c'est lui qui a défini l'homme : "*une intelligence servie par des organes.*"

L'épitaphe composée pour ce grand homme éminemment religieux résume toute sa vie :

" Ci-gît, dans l'amour du Christ, de Bonald qui toute sa vie aima le Christ. Il voit aujourd'hui face à face le Dieu pour qui il a combattu.

Grèce, réservez pour Platon votre admiration et vos louanges : de Bonald l'a égalé par son génie, surpassé par son esprit de religion."

Poètes depuis la Restauration.

Classiques et romantiques. La révolution avait changé en France les mœurs, les usages, les goûts, mais elle n'avait rien innové dans la littérature. Les écrivains de l'Empire, imitateurs du XVIIIe siècle et grands admirateurs de l'antiquité, sacrifiaient presque toujours la pensée à la forme. Les ornements mythologiques leur paraissaient indispensables, les préceptes de Boileau, imprescriptibles, surtout la règle des trois unités, observée par les Grecs et nos grands tragiques.

A une société nouvelle, il faut une littérature nouvelle ; pénétrés de cette pensée, Chateaubriand et Mme de Staël ouvrirent la voie aux romantiques sans laisser de théories proprement dites. Ramener la religion dans l'art dont Boileau l'a bannie au XVIIe siècle (1); chercher dans le moyen

(1) Boileau, dans le troisième livre de son Art poétique, dit à propos de l'épopée chrétienne :

De la foi d'un chrétien, les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles ;
L'Evangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités,
Et de nos fictions le mélange coupable
Même à ces vérités donne l'air de la fable.

que chrétien, surtout dans l'histoire nationale, des inspirations nouvelles ; considérer comme arbitraires les trois unités dans la tragédie ; ôter à celle-ci son air trop solennel, en la remplaçant par le drame, mélange de comique et de tragique, image de la vie ; s'affranchir, au nom du goût et de l'essor de la pensée, des règles établies par les divers législateurs du Parnasse, telles étaient les tendances de l'Ecole romantique. Elle eut d'abord d'intelligents interprètes, tels que Lamartine, V. Hugo, de Vigny, mais elle fut bientôt entraînée par V. Hugo lui-même vers un affreux réalisme et une exagération ridicule, comme si elle eût pris pour devise ce mot de Voltaire : "*L'extravagant vaut mieux que le plat.*"

LAMARTINE (1790-1869).

Alphonse de Lamartine naquit à Mâcon (1). Son enfance s'écoula heureuse, dans la propriété de Milly, à la campagne, au sein d'une famille toute rayonnante d'affection et de tendresse. Ses premières lectures furent celles de la Bible ; son âme, s'ouvrant à la douce chaleur de ce livre sacré, s'imprégnait de christianisme et de poésie ; en même temps, les leçons de sa pieuse mère et la contemplation de la nature fortifiaient en lui ces heureux germes.

Plus tard, il chercha des émotions moins pures dans les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, de J.-J. Rousseau, etc. Ennemi du travail et de toute contrainte, ses études chez les Jésuites furent assez médiocres.

Cependant "tout un monde de poésie roulait dans sa tête" ; il donna l'essor à sa muse, et, en 1820, parurent ses *Méditations poétiques*. Tout le monde accueillit avec enthousiasme le jeune homme qui, la croix à la main, venait détrôner l'antique Mythologie : notre poésie lyrique était renouvelée. Un cri

(1) Mâcon, chef-lieu du dép. Saône-et-Loire.

sorti du cœur d'un vrai poète avait suffi pour opérer cette grande révolution.

"Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme," a trouvé dans cette âme les trois véritables sources d'inspiration de la poésie : Dieu, la nature, l'humanité. D'autres œuvres également belles suivirent les *Méditations ;* celles-ci lui ouvrirent la carrière diplomatique ; c'est ainsi qu'il fut successivement attaché d'ambassade à Naples, à Londres, à Florence. En Italie, il épousa la fille du major Birch, jeune anglaise, qui lui apporta une double dot : son admiration et ses richesses. En 1833, il fit avec sa femme et sa fille un voyage en Orient, dont il publia une brillante relation en 1835.

Depuis la révolution de juillet (1), la politique l'absorba presque tout entier. Toujours attaché à la branche aînée des Bourbons, il contribua par ses discours et ses écrits à déconsidérer le gouvernement de Louis-Philippe.

La vie politique de Lamartine se termina au coup du 2 décembre (1). Il revint à la culture des lettres. Des pertes cruelles, surtout celle de sa femme, assombrirent son caractère ; aussi passa-t-il dans la tristesse et presque oublié les dernières années de sa vie. Sa mort fut chrétienne et ses obsèques, sans aucune solennité, selon son désir.

---

(1) Les 27, 28 et 29 juillet 1830, les journalistes excitent le peuple de Paris à la révolte, le roi Charles X est renversé du trône et reprend le chemin de l'exil ; il se retire en Angleterre.

(1) Le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon, président de la République française, prononça la dissolution de l'Assemblée législative.
Le 2 décembre de l'année suivante, il était proclamé empereur des Français, sous le nom de Napoléon III.

Principaux ouvrages de Lamartine.

Œuvres poétiques : *Les premières* et *les secondes Méditations, les Harmonies* et *les Recueillements poétiques.* Ces poèmes lyriques furent suivis de plusieurs autres, d'un genre tout différent : *La mort de Socrate, le Dernier chant de Childe Harold, Jocelyn, la Chute d'un ange.*

Œuvres en prose : *Plusieurs romans très dangereux. Voyage en Orient, Histoire des Girondins.*

Les Méditations, les nouvelles Méditations et les Harmonies, malgré les beaux sentiments que très souvent elles expriment, ne peuvent qu'amollir les âmes, les porter à la rêverie et à la mélancolie. Il faut être encore plus sévère pour ses autres écrits : ils contiennent de nombreuses erreurs en religion, en philosophie et en morale.

La Chute d'un ange et Jocelyn sont deux brillants épisodes détachés d'une immense épopée dont jeune encore Lamartine avait conçu le projet. Dans le premier, sous l'emblème d'un esprit céleste, incarné par sa faute au milieu d'une société perverse, il prétendit peindre l'état de dégradation où l'humanité était tombée après l'état primitif d'innocence et de bonheur que toutes les traditions lui attribuent à son origine. Par une peinture trop fidèle d'une société corrompue, sans Dieu et sans morale, il donna lieu à des accusations d'immoralité, de fatalisme, de provocation au suicide.

Jocelyn est la peinture d'un amour idéal contenu par la religion ; cependant le sens moral est absent de son œuvre. Ces deux poèmes, le dernier surtout, sont à repousser complètement ; l'Eglise les a condamnés.

Appréciation. "J'ai la confiance que l'heure viendra tôt "ou tard pour Lamartine d'être mis à son rang ; et, sans me "dissimuler les défauts de Lamartine, si je fais attention que "personne avant lui ni depuis n'a possédé au même degré "quelques unes des plus rares qualités du poète : l'abon-"dance et l'ampleur, l'éclat et la facilité, le nombre et "l'harmonie, le charme et la noblesse, combien d'autres "encore ! ce rang, il se pourrait que ce fût le premier." —(*Brunetière*).

CASIMIR DELAVIGNE (1793-1843).

Casimir Delavigne naquit au Hâvre d'une famille honorable de négociants. Il fit ses études à Paris,

au lycée Henri IV, qui a placé dans sa cour d'honneur le buste de ce poète. Encore sur les bancs du collège, il composa sur la naissance du Roi de Rome un dithyrambe qui fit pressentir son talent. Les graves évènements de 1815, les deuils et les malheurs de la patrie lui inspirèrent d'admirables élégies qu'il intitula les *Messéniennes*, par allusion aux chants des Messéniens vaincus et pleurant leurs désastres. La France entière salua en C. Delavigne son poète national. Ce premier triomphe engagea le poète à tenter la gloire plus difficile du théâtre. Classique à ses débuts, il sut adopter avec mesure les innovations de l'école romantique et faire applaudir des tragédies et des comédies qui ajoutèrent à sa gloire.

Un travail opiniâtre avait ruiné sa santé ; il allait chercher le repos et un climat plus doux dans le Midi de la France, quand la mort l'arrêta sur la route. Sa perte fut un deuil public et tout Paris se pressa à ses funérailles : dernier hommage rendu à l'âme élevée, au caractère pur, à l'esprit charmant de ce poète brillant et chaleureux.

OUVRAGES DE C. DELAVIGNE. *Ses premières Messéniennes :* la *Bataille de Waterloo*, la *Dévastation du Musée*, *Jeanne d'Arc*, etc., furent suivies des *Nouvelles Messéniennes* où il s'inspira des évènements récents de la Grèce (Bataille de Navarin, 1827). Ses principales tragédies sont : les *Vêpres siciliennes*, dont le succès fut éclatant, moins peut-être par les qualités de l'œuvre que par les sympathies qu'inspirait l'auteur ; le *Paria* dont les chœurs

sont l'œuvre lyrique la plus forte et la plus pure de C. Delavigne ; *Louis XI*, *Les enfants d'Edouard IV*, la *Fille du Cid*, etc. Sa comédie, l'*Ecole des Vieillards*, est restée parmi les bonnes comédies du second ordre.

Appréciation. Plein de respect pour le public et pour lui-même, C. Delavigne ne chercha jamais l'originalité au mépris de la langue, du bon sens, ni des mœurs. Sa doctrine se résumait à penser juste, à peindre vivement, à écrire avec pureté.

Véritablement homme de lettres, il ne voulut de sa vie être autre chose ; il accepta uniquement les honneurs académiques, quand il n'eût tenu qu'à lui d'obtenir ceux de la députation, du conseil d'Etat ou de la pairie. Son style généralement élevé, élégant et harmonieux, sent trop l'étude et l'apprêt. Tous ses ouvrages d'ailleurs se reconnaissent par la pureté de la morale et la perfection de l'art ; ils sont, comme son caractère et sa vie, un modèle pour l'homme de lettres.

La ville du Hâvre a élevé une statue à C. Delavigne en 1852.

BÉRANGER (1780-1857).

Petit-fils d'un tailleur, témoin dans son enfance de la prise de la Bastille, élevé à l'aventure par une tante aubergiste, Béranger apprit l'orthographe et la prosodie dans l'atelier d'un imprimeur.

Tourmenté de rêves poétiques, qui se traduisirent d'abord par des essais de comédies, des dithyrambes, etc., il lutta contre la misère jusqu'au jour où Lucien Bonaparte donna du pain à sa muse. Plus tard, grâce à l'appui d'Arnault, il entra en qualité de commis expéditionnaire dans les bureaux de l'Université, et y resta douze ans. Pendant les premières années, il s'exerça silencieusement dans un genre où il ne brillait guère encore, mais où il devait bientôt devenir maître et régner. Si le

succès et la popularité sont la preuve d'un mérite souverain, Béranger est un grand poète : ses chansons furent chantées dans les salons et dans les chaumières. Deux fois il fut condamné à la prison et à l'amende ; la France paya les amendes du poète qui continua, à travers les barreaux de sa prison, à diriger contre le trône des Bourbons ses coups répétés, qui contribuèrent à le faire tomber. Aussi a-t-il pu dire avec vérité dans une de ses chansons :

> " Pour tous les coups portés dans son velours
> Combien ma muse a fabriqué de poudre ! "

Parmi les meilleurs morceaux de son volumineux recueil, on cite : le *Bonheur*, les *Hirondelles*, les *Souvenirs du peuple*, le *roi d'Yvetot*, les *Adieux de Marie Stuart*, *Souvenirs d'enfance*.

Napoléon III fit faire ses funérailles aux frais de l'Etat.

Quels enseignements a donnés au peuple le chansonnier auquel la France a décerné le titre de poète national ?

Il a appris aux hommes de notre siècle à rire de Dieu, le verre en main ; il ne rougit pas de faire entrer dans le ciel, avec des droits égaux, la sainte sœur de charité et la femme perdue. Il eut le grand tort de plaisanter sur des choses qui doivent être éternellement respectables. A la fin de sa vie, Béranger se reconnut coupable, demanda pardon à Dieu, et mourut dans les sentiments du repentir.

VICTOR HUGO (1802-1885).

Victor Hugo est né à Besançon, le 26 février 1802. Son père, le commandant Léopold Hugo, un des premiers volontaires de la République, devint général sous l'Empire. Enfant, il put voir successivement, dans les diverses étapes militaires de son père, l'île d'Elbe, la Corse, l'Italie, l'Espagne. En 1812, sa mère revint se fixer à Paris où il continua

ses études. "*Cet enfant sublime*", selon le mot de Chateaubriand, prit part à quinze ans à un concours de poésie ouvert par l'Académie et obtint une mention honorable. A vingt-et-un ans, ses *Odes* (1822) et son roman de *Han d'Islande* (1823) l'avaient déjà rendu célèbre ; on se plaisait à prévoir en lui un rival de Lamartine. Les poèmes qui suivirent justifièrent pleinement ces prévisions.

Il vit bientôt autour de lui une pléiade de jeunes littérateurs, tous épris des nouvelles théories littéraires (1) : Sainte-Beuve, Emile et Antony Deschamps, Th. Gautier, etc. Victor Hugo fut le chef admiré et puissant de ce petit *Cénacle tout romantique.* Il voulut renouveler le système dramatique français, mais, malgré de grandes beautés, son théâtre n'offre pas une pièce comparable aux chefs-d'œuvre classiques.

Pair de France, sous la Monarchie de Juillet, député à l'Assemblée Nationale en 1849, il fut exilé après le coup d'Etat du 2 décembre, et passa les dix-huit années du second Empire à Jersey (1), puis à Bruxelles. Rentré à Paris le 5 septembre 1870, il fut élu sénateur de Paris en janvier 1876.

V. Hugo refusa sur son lit de mort les secours de la religion. C'est le 22 mai 1885, qu'il alla rendre compte à Dieu de ses talents et de ses œuvres. Ses funérailles eurent lieu aux frais de l'Etat. Son corps fut déposé dans l'église de Sainte-Geneviève, qui, à cette occasion fut enlevée au culte ; en vain

(1) Les romantiques.

(1) Jersey, une des îles normandes, appartenant à l'Angleterre, à 25 kil. des côtes de France. Climat très doux.

l'épiscopat français et tous les catholiques réclamèrent-ils contre cette sacrilège injustice, leurs voix ne furent pas écoutées.

OUVRAGES DE V. HUGO. *Poèmes lyriques :* Odes et Ballades (1822-26), les Orientales (1829), les Feuilles d'Automne (1831), les Chants du Crépuscule (1835), les Voix intérieures (1837), les Rayons et les Ombres (1840), Les Contemplations (1856).

Poème épique : La Légende des siècles.

Drames : Cromwell (1827), Marion Delorme (1829), Hernani (1830), Le Roi s'amuse (1832), Ruy Blas (1838), Les Burgraves (1843). Ces six drames sont en vers, les trois qui suivent sont en prose : Lucrèce Borgia (1833), Marie Tudor (1833), Angelo (1835).

Romans : Han d'Islande (1823), Bug-Jargal (1825), Notre-Dame de Paris (1831), les Misérables (1862), Les Travailleurs de la mer (1866), l'Homme qui rit (1869).

APPRÉCIATION. V. Hugo est avec Lamartine le plus grand lyrique français : luxe éblouissant d'images, science sans égale du rythme, variété d'inspiration, puissance de création, union étroite de la force et de la douceur, de l'énergie et de la tendresse ; à côté de ces qualités éclatantes se rencontrent de graves défauts : l'abus de l'antithèse, une certaine emphase sonore et creuse, des images incohérentes, parfois même triviales. Dans toutes ses œuvres, le beau et le laid se côtoient ; ceci est bizarre, extravagant, cela est grand, sublime, le mélange est complet. Il a des accents religieux, comme dans les odes : *Pour les Pauvres*, la *Prière pour tous*, l'*Espoir en Dieu*, l'*Eglise*, la *Cloche*, et le plus souvent les sarcasmes et les blasphèmes d'un cœur qui se moque de Dieu et de tout ce qui est sacré.

Dans le drame, V. Hugo semble prendre à tâche de réhabiliter les monstres: il leur donne toujours le beau rôle. Jamais il ne perd l'occasion de flétrir le prêtre, d'avilir la royauté, de dégrader la noblesse.

La Légende des siècles est une sorte d'épopée formée de morceaux détachés où le poète s'est proposé "de peindre l'humanité successivement et simultanément sous tous ses aspects : histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière." Dans cette série de fragments, les uns sont d'une poésie exquise, d'une inspiration toute chrétienne, les autres sont impies et immoraux.

Les romans de V. Hugo sont en général fatalistes et malsains. *Notre-Dame de Paris*, les *Misérables* sont condamnés par l'Eglise.

V. Hugo, est bien jugé par ce titre d'un de ses recueils: *Rayons et Ombres*, "si on l'entend de ses beautés qui resplendissent comme des rayons, et de ses défauts qui pèsent à l'esprit comme des ombres." (*D. Nisard*).

ALFRED DE VIGNY (1799-1863).

Le comte Alfred de Vigny, né à Loches (1), s'engagea dans l'armée dès l'âge de seize ans ; mais lassé de la vie de garnison, il donna sa démission en 1828 pour suivre exclusivement la carrière littéraire. Une suite d'essais, d'une grande distinction, réunis sous le nom de *Poèmes* et de *Poèmes critiques et modernes* (1826), avait déjà marqué sa vocation poétique. Ses recueils : *Moïse*, *Eloa* (2) ou la sœur des anges, le *Déluge*, *Dolorida*, la *Neige*, le *Cor*, la *Fille de Jephté*, *Héléna*, la *Somnambule*, etc., soulevèrent des cris d'admiration par la profondeur du sentiment et la pureté de la forme.

(1) Loches, dans le dép. d'Indre-et-Loire.

(2) Ce poème, d'une conception étrange, est un chef-d'œuvre ; l'idée philosophique que l auteur a voulu mettre en scène est celle-ci : La pitié est la reine des vertus, elle doit se donner aux plus misérables, aux pécheurs, par conséquent. Alors il imagina Eloa, qui est l'ange de la pitié, né d'une larme du Christ. Elle aime l'ange déchu parce qu'il est malheureux, elle veut le consoler, descend jusqu'à sa sombre demeure et se perd avec lui.

Alfred de Vigny eut encore d'autres succès dans le roman avec *Cinq-Mars* (1) (1826), *Stello* (2) (1832), *Servitude et grandeur militaires* (1835).

Il composa deux drames historiques : la *Maréchale d'Ancre* (3) et *Chatterton* (4), épisode de Stello.

Alfred de Vigny a passé les dernières années de sa vie dans la solitude, en proie à des souffrances intimes. Une incurable tristesse faisait le fond de son caractère ; il était de la famille des *Réné* (5) et des *Werther* (5), ployant sous le fardeau de la vie et parfois blasphémant le Créateur dont il méconnaissait la sagesse et la bonté. Sur le point de mourir, il voulut se rapprocher de Dieu ; il se confessa et dit au prêtre qui venait de recevoir ses aveux : "*Je veux mourir en bon catholique comme tous ceux de ma famille.*" Moins fécond et moins varié que V. Hugo, moins harmonieux et moins ému que Lamartine, Alfred de Vigny, par la pureté du style, par l'originalité de l'inspiration, par l'élévation des pensées, mérite une place encore honorable après ces grands poètes.

---

(1) Ce roman travestit l'histoire et calomnie Richelieu.

(2) L'idée principale de ce roman, c'est que le poète est condamné à racheter ici-bas par la souffrance la supériorité de son génie.

(3) La *Maréchale d'Ancre*, épouse de Concini, favorite de Marie de Médicis, fut condamnée à mort comme sorcière, après que son mari eut été tué par Vitry dans la cour du Louvre.

(4) Chatterton, poète anglais, remarquable par sa précocité et ses malheurs, composa des satires dès l'âge de onze ans et à seize ans attira par ses écrits quelque attention des littérateurs. Venu à Londres pour y chercher la gloire, il s'empoisonna après avoir lutté quelques jours contre la faim. Il n'avait que dix-sept ans et quelques mois.

Cette pièce fit scandale à cause du dénouement et il y eut contre elle de vives et puissantes réclamations.

(5) Réné et Werther, personnages de romans, l'un de Chateaubriand, l'autre de Goethe, tous deux génies incompris, rêveurs, n'aspirant qu'à se délivrer de la vie.

ALFRED DE MUSSET (1810-1857).

Alfred de Musset naquit à Paris. Après de brillantes études, il publia, sous le patronage de V. Hugo et de Charles Nodier, son premier volume de vers : les *Contes d'Espagne et d'Italie* qui décélaient un véritable poète. Il fit toute sa renommée littéraire dans une période de dix à onze ans (1830-41). C'est pendant ce temps qu'on vit apparaître : *Namouna*, *Rolla*, l'*Espoir en Dieu*, la *Nuit de mai*, la *Nuit d'août*, la *Nuit d'octobre*, la *Nuit de décembre*, *La Confession d'un enfant du siècle ;* des *Nouvelles* et des *Contes ;* des *Comédies et des Proverbes.*

Une lassitude prématurée marque les dernières années de sa vie. La plupart de ses ouvrages offrent une lecture extrêmement dangereuse.

Comme littérateur, toutes les fois qu'Alfred de Musset respecte sa muse, il a des accents qui vont à l'âme parce qu'ils en viennent. Il est peut-être le poète le plus français du XIXe siècle.

Antoine Arnault (1766-1834), né à Paris, donna au théâtre, en 1819, la tragédie de *Marius* (1) *à Minturnes*, qui eut du succès. Ses fables, satiriques pour la plupart, ne manquent ni d'esprit ni de malice. Nous citerons : les *Eponges*, la *Feuille*, le *Chêne*.

Viennet (1777-1868), soldat, poète, homme de lettres et homme politique, s'acquit la célébrité par ses *Epîtres* et ses *Fables* poétiques. Il combattit constamment les nouvelles tendances en littérature, et affecta de demeurer classique ; mais son talent ne lui permit pas de lutter avec avantage contre ses adversaires. Il fut toute sa vie hostile à l'Eglise. Touché de la grâce, il fit avant de mourir une solennelle profession de foi, et se réconcilia sincèrement avec Dieu.

---

(1) Marius, fameux général romain ; vainqueur de Jugurtha et des Cimbres, rival de Sylla. Obligé de quitter Rome et poursuivi par ses ennemis, il se vit réduit à se cacher dans les marais de Minturnes (Italie). Revenu à Rome, malgré les résistances du Sénat, il assouvit sa vengeance par les plus cruelles proscriptions.

Charles Nodier (1780-1844) fut à la fois érudit et poète, romancier et critique. Son style toujours élégant sent trop le travail. La poésie fut la plus chère de ses occupations. Ses fables, contes, romances, élégies dénotent beaucoup d'esprit, de grâce et de sentiment.

Soumet (1786-1845), né à Castelnaudary (1), fut de bonne heure le favori des muses ; il composait des vers dès l'âge de sept ans. Il remporta de nombreuses couronnes aux concours des jeux floraux, et devint surtout populaire, en 1814, par sa touchante élégie : *La pauvre fille*. L'Académie l'admit dans son sein en 1824. Soumet essaya ses forces surtout au théâtre et dans l'épopée : *Cléopâtre*, *Elisabeth de France*, *Jeanne d'Arc*, *Norma* et plusieurs autres tragédies révèlent un talent remarquable. Dans le genre épique, il a donné la *Divine Epopée*, qui a pour sujet la rédemption de l'enfer par le Christ, et *Jeanne d'Arc*, œuvre posthume. Le premier de ces poèmes, trop catholique pour des lecteurs vulgaires, ne l'est pas assez pour des hommes de foi : sur plusieurs points importants, il blesse involontairement l'orthodoxie ; le second a seulement des parties estimables. Le style de Soumet a de l'éclat et de la couleur, mais aussi de l'emphase.

Guiraud (1788-1847). Ce poète naquit à Limoux. Ses *Poèmes* et *Chants élégiaques* sont, avec la tragédie des *Machabées*, ses plus glorieux titres poétiques. Il a donné encore au théâtre, le *Comte Julien* ou l'*Expiation* et *Virginie*. Cependant ses ouvrages dramatiques, assez faibles sous le rapport de l'invention et de la peinture des caractères, n'auraient peut-être pas sauvé son nom de l'oubli sans quelques poèmes de moindre importance, tels que le *Petit Savoyard*, qui figure dans la plupart des recueils de morceaux choisis.

Scribe (1791-1861). D'une incroyable fécondité, cet écrivain jouit pendant plus de quarante ans d'une immense popularité. Ses pièces ont été jouées sur tous les théâtres de France et de l'étranger. Ses œuvres attestent un brillant talent, mais il respecte peu la morale. Scribe a composé les paroles d'un grand nombre de drames lyriques, mis en musique par Auber, Adam, Meyerbeer : *La Muette de Portici*, le *Philtre*, *Robert le Diable*, la *Juive*, la *Dame Blanche*, la *Sirène*, l'*Etoile du Nord*, etc.

Emile Deschamps (1791-1871) fut un des partisans les plus intrépides du *romantisme*. Il fonda et rédigea la *Muse française* avec V. Hugo. Alf. de Vigny, Ch. Nodier ; il y inséra ses meilleures poésies et des articles de critique. Sa traduction en vers de *Roméo et Juliette* (1839) et celle de

(1) Castelnaudary, sur le canal du Languedoc.

Lady Macbeth firent admirer toute la souplesse de son talent. Son frère, *Antony Deschamps*, a secondé son influence littéraire et s'est distingué surtout dans le genre élégiaque.

Reboul (1796-1864). Jean Reboul reçut à Nîmes, sa ville natale, une instruction assez médiocre ; il la compléta plus tard par la lecture et un travail assidu. Il se fit boulanger pour venir en aide à sa mère restée veuve avec quatre enfants. Sa première poésie rendue publique fut l'*Ange et l'Enfant*, un des chefs-d'œuvre de notre langue. Lamartine témoigna son admiration pour le poète nîmois dans une Harmonie où il chante le Génie dans l'obscurité. Reboul a laissé un recueil de *Poésies* et le *Dernier Jour*, poème biblique en dix chants. La gloire, qui vint le chercher, ne l'enivra pas : il resta simple, bon, sympathique.

Barbier (1805-1882). Auguste Barbier, né à Paris, était en 1828 clerc d'avoué dans une étude dont le *saute-ruisseau* s'appelait *Louis Veuillot*. Une pièce d'une énergie délirante et d'une verve enflammée le rendit célèbre, à l'époque de la révolution de juillet. Elle avait pour titre : *La curée*. C'était une satire contre la foule des solliciteurs du nouveau pouvoir ; le poète les comparait à la meute des chiens qui se précipitent sur la proie, lorsque le cor sonne la curée. La sensation fut immense. En quelques heures, le nom du jeune poète Auguste Barbier, comme ses vers, vola dans toutes les bouches. Il soutint l'éclat de ce début par une suite de satires politiques et morales qui furent réunies et formèrent les *Iambes*. C'est là son œuvre capitale, le recueil qui fera vivre son nom. Avant de mourir, Barbier avait exprimé le vœu d'avoir pour successeur à l'Académie française Mgr Perraud, évêque d'Autun. Ce vœu s'est réalisé.

Brizeux (1806-1858) naquit à Lorient (1). A l'âge de huit ans, il fut confié aux soins d'un excellent curé de village, le recteur d'Arzanno. Là, il connut une jeune paysanne du voisinage nommée *Marie*, qui devait être la source de ses premières et de ses plus pures inspirations poétiques. Il intitula *Marie* un recueil de gracieuses idylles où revivent les souvenirs de son enfance. Ces récits abondent de détails exquis et de pensées touchantes.

Son poème des *Bretons* fait entendre des notes plus viriles ; cette épopée rustique trouve un complément dans le recueil de *Primel* et *Nola* (1852) et les *Histoires poétiques* (1854). Il avait donné en 1841 le livre lyrique de la *Fleur d'or* ou les *Ternaires*, et en 1844 la *Harpe d'Armorique*, poésies en langue celtique avec une traduction française.

Brizeux est un vrai poète, un poète à empreinte personnelle ; son inspiration est courte, mais pure et poétique. Il

(1) Lorient, dép. de Morbihan.

n'est pas vraiment religieux, son christianisme est mêlé de scepticisme mélancolique et désespéré.

Turquety (1807-1867) rêva de ramener complètement la poésie au catholicisme. Dans cet esprit, il composa en 1829 les Esquisses poétiques qu'il appela *Primavera*, parce que c'était comme le premier éveil de son âme de poète. Il donna encore *Amour et Foi*, *Poésies catholiques*, *Hymnes sacrées*, *Fleurs à Marie*.

"Entre tous les jeunes poètes qu'a produits la noble école religieuse de Lamartine, dit Ch. Nodier, je n'en connais point qui l'emporte sur Turquety par l'élévation de la pensée et par la magnificence de l expression.

Sa muse est toute catholique; ses chants peuvent se mêler aux concerts des vierges et des prêtres."

Hégésippe Moreau (1810-1838), étant venu chercher fortune à Paris, n'y trouva que la misère, et mourut à vingt-huit ans à l'hôpital de la Charité. Ses œuvres, recueillies par Sainte-Beuve et publiées sous le titre de "*Myosotis*," renferment quelques poésies pleines de grâce et de sentiment : la *Fermière*, la *Voulzie*, un *Souvenir à l'hôpital*, etc.

Théophile Gautier (1811-1872), né à Tarbes (1), est un des écrivains les plus remarquables de la pléiade romantique ; chez lui les pensées sont rares, et le sentiment fait souvent défaut. Ses principales œuvres en vers sont : *Albertus ou l'âme et le péché*, la *Comédie de la Mort*, *Emaux et Camées ;* en prose : le *Capitaine Fracasse*, des relations de *Voyages en Espagne et en Russie*, et des *études critiques sur les arts*.

De Laprade (1812-1883). Victor de Laprade, né à Montbrison (2), s'inscrivit d'abord au barreau, mais entraîné par la vocation poétique, il publia les *Parfums de Madeleine* (1839), la *Colère de Jésus* (1840), *Psyché* (3) (1841), les *Odes et Poèmes* (1844), les *Poèmes évangéliques* (1852), les *Symphonies* (1855), les *Idylles héroïques* (1858), les *Voix du silence* (1865), *Pernette* (4) (1868), les *Poèmes civiques* (1873), le *Livre d'un père* (1876). Il remplaça A. de Musset à l'Académie française et fut lui-même remplacé par Frs

(1) Chef-lieu du département des Hautes-Pyrénées.

(2) Dép. de Loire.

(3) Psyché, jeune fille grecque, d'une rare beauté, que l'Amour épousa et fit admettre dans l'Olympe. De Laprade essaie de rajeunir ce mythe et de l'approprier aux destinées nouvelles de l'humanité.

(4) Pernette est un petit poème rustique où De Laprade chante l'amour naïf de deux fiancés de village ; Pierre a refusé de s'enrôler dans les rangs de l'armée impériale, et est devenu le chef des réfractaires. Mais lorsque les armées étrangères envahissent la France, son patriotisme se réveille, et il tombe en défendant son village. Il a la consolation en mourant d'être uni à Pernette.

Coppée. De Laprade est le poète de la nature et celui de la foi. Sa langue est harmonieuse, grave, ses sentiments élevés et chrétiens.

Autran (1813-1877). Joseph Autran, né à Marseille, apprit dans sa ville natale à aimer la mer. Son premier poème avait pour titre : la *Mer* (1835). En 1840, il fit paraître son poème de *Milianah* (1) et une tragédie : la *Fille d'Eschyle* Autran s'éprit de la campagne, comme il s'était épris de la mer, et il livra à la publicité en 1854 : *Laboureurs et soldats*, la *Vie rurale* en 1856, les *Epîtres rustiques* en 1861. Il devint aveugle en 1870. Cette cécité lui inspira un sonnet délicieux adressé à sa fille, dont voici les derniers vers :

" Viens donc, prends ma main, petite Antigone (2),
" Guide patient que le Ciel me donne
" Pour me guider le long du chemin ;
" Puisque l'ombre, hélas ! obscurcit ma voie,
" J'y gagne du moins cette triste joie
" D'avoir plus souvent ta main dans ma main."

Autran est mort plein de foi religieuse et de soumission à la Providence comme il avait vécu. Tous les dévouements qui honorent l'humanité ont fait vibrer son luth.

Ponsard (1814-1867). François Ponsard, né à Vienne, quitta, comme tant d'autres, le barreau pour les lettres et le théâtre. *Lucrèce* (3), sa première tragédie, marqua un retour vers les grands maîtres du XVIIe siècle. Elle eut plus de cent représentations et fut couronnée par l'Académie française. *Agnès de Méranie* (4) et *Charlotte Corday* (5) méritèrent le même accueil sans l'obtenir. Dans *Horace* (6) *et Lydie*, charmante petite comédie en vers, il sut faire parler d'une façon digne de lui le plus délicat des poètes. *L'Honneur et l'Argent*, satire morale où de saines vérités sont traduites en vers que Boileau ne répudierait pas, lui ouvrit les portes de l'Académie française en 1855.

Ponsard a eu le mérite de restaurer la tradition classique

---

(1) Milianah est le récit d'un héroïque épisode des guerres françaises d'Algérie.

(2) Antigone, fille d'Œdipe, célèbre par sa piété filiale ; servit de guide à son père aveugle et banni. (Myth).

(3) Lucrèce, femme romaine ; se poignarda après avoir été outragée par Sextus, fils du roi Tarquin. Cet événement détermina la chute de la royauté et l'établissement de la république (510 av. J. C.).

(4) Agnès de Méranie épousa le roi Philippe-Auguste, qui avait répudié Ingelburge. Ce mariage fut déclaré nul par l'Eglise.

(5) Charlotte Corday, jeune fille qui, âgée de 25 ans, tua Marat dans son bain, le 13 juillet 1793. Elle fut décapitée.

(6) Horace, 66-9 av. J. C. Ami de Virgile, protégé d'Auguste et de Mécène, il créa et acclimata la poésie lyrique à Rome. Ses ouvrages comprennent des Odes, des Satires, des Epîtres, un Art poétique.

en l'accommodant aux exigences d'un goût plus indépendant. Il fut le chef de ce qu'on a appelé "l'École du bon sens."

Eugène Labiche (1815-1888), auteur dramatique, a composé des comédies, des vaudevilles et des opéras comiques pleins de verve et de gaieté. On lui reproche de descendre parfois jusqu'à la plaisanterie de mauvais aloi.

Hippolyte Violeau (1818), écrivain doux et simple, plus jaloux "*des bénédictions du ciel que des louanges humaines*," a répandu dans son *Livre des mères chrétiennes et de la jeunesse* quelques pensées tendres et consolantes. Ses vers sont l'écho des plus saintes affections de l'âme et du cœur. La charité, le dévouement maternel, l'amour des humbles, telles ont été les inspirations préférées de sa muse pudique.

Théodore de Banville (1820), habile versificateur, comme en témoignent les *Cariatides*, les *Odelettes*, les *Odes funambulesques* et les *Idylles prussiennes*.

Gustave Nadeau (1821) a écrit des chansons pleines d'esprit et de malice enjouée.

Leconte de Lisle (1820-1894) est le meilleur poète descriptif de son époque. Ses œuvres révèlent plutôt une poésie d'étude qu'une poésie d'inspiration. On a de lui *Poèmes barbares* et *Poèmes antiques*. Leconte de Lisle est un grand peintre, un maître dans l'art de représenter la beauté physique et matérielle. S'il eût joint à son talent d'artiste le sentiment spiritualiste et le sentiment humain, ce talent se fût appelé génie.

Anatole de Ségur (1823). Le comte Anatole de Ségur est l'auteur d'un estimable recueil de poésies lyriques et familières, la *Maison*, et d'un poème dramatique, *Sainte Cécile*. Il se distingue par une correction constante, et son style ne manque ni de chaleur, ni de couleur.

Alexandre Dumas (1824-1895), fils du romancier de ce nom, est un dramaturge habile, mais peu moral, malgré son dessein de moraliser. Tous ses romans sont à l'Index, ainsi que ceux de son père.

Eugène Manuel (1825) révéla son talent poétique en publiant, en 1866, des pages intimes que l'Académie française couronna dès leur apparition.

Le poète, dans un charmant sonnet adressé au lecteur, a pu dire :

> "A travers bois ma source fuit ;
> "Elle est humble et fait peu de bruit ;
> "Mais elle est pure, on y peut boire."

Parmi les plus belles pièces de ce recueil où le sentiment de la nature et de la famille éclate avec la plus aimable sincérité, on distingue : le *Rosier*, *Naïveté*, *Déménagement*, le *Berceau*, la *Sœur grise*, la *Roche qui tombe*, *A ma mère*.

E. Manuel a publié en 1871 un second recueil que l'Académie a également couronné : *Poèmes populaires*. La note de ce poète est souvent triste; mais de quelle tristesse bien sentie et généreuse !

Le vicomte Henri de Bornier (1825) a conquis tout d'un coup la gloire dramatique par deux œuvres remarquables et légitimement applaudies : *La Fille de Roland* (1875) et *Les noces d'Attila* (1880).

Jamais le talent soutenu de l'honnêteté ne s'éleva plus haut que dans ces deux tragédies, généreuses protestations contre l'abject réalisme qui déshonore trop souvent la scène contemporaine.

André Theuriet (1833), poète et prosateur distingué. Ses principaux ouvrages en vers ont pour titre : le *Chemin des Bois* et le *Bleu et le Noir*. Cet écrivain est par excellence le peintre de la vie et des campagnes lorraines.

Sully-Prudhomme (1839), poète d'une haute et sérieuse valeur, a composé de nombreux sonnets, les recueils des *Stances et Poèmes*, des *Epreuves*, des *Solitudes*, des *Croquis Italiens*, du *Prisme*, de la *Justice* du *Bonheur*, etc.

Emmanuel des Essarts (1839) a publié les *Poésies parisiennes*, les *Elévations* et les *Poèmes de la Révolution*.

Paul Deroulède (1846), né à Paris, est l'auteur des *Chants du Soldat*, des *Marches et sonneries*, etc. et d'un drame l'*Hetman* (1) qui eurent du succès.

François Coppée (1842), poète contemporain, a publié plusieurs volumes qui contiennent des poèmes narratifs très intéressants sous un cadre restreint. On distingue : la *Veillée*, le *Naufrage*, l'*Epave*, la *Grève des Forgerons*, etc.

F. Coppée, dit J. Lemaître, a le grand mérite d'avoir le premier introduit dans notre poésie, autant de vérité familière, de simplicité pittoresque, de réalisme qu'elle en peut admettre. Sa marque, c'est d'être le plus populaire des versificateurs savants, à la fois subtil assembleur de rimes et peintre familier de la vie moderne.

Coppée tombe parfois dans le réalisme et la note générale de ses écrits n'est pas toujours assez pure ni assez chrétienne. Cet écrivain qui n'a jamais été précisément hostile à l'Eglise, mais dont la foi n'était pas appuyée des œuvres, peut compter maintenant parmi les vaincus des divines beautés du christianisme.

---

(1) Titre de dignité chez les Cosaques.

Femmes poètes.

Mme Desbordes-Valmores (1786-1859). Actrice estimée sur les théâtres de Lille, de Rouen, de Paris, de Bruxelles, de Lyon. Marcelline Desbordes se retira de la scène après son mariage avec M. Valmore. Ses deux premiers volumes, *Elégies et Romances* (1818), *Elégies et poésies nouvelles* (1824), ne s'élèvent pas au-dessus d'une élégante médiocrité. Le volume intitulé *Pleurs* (1833) est son plus glorieux titre de poète avec celui de *Pauvres fleurs* (1839). On a d'elle encore *Bouquets et Prières* (1843), des romans et des livres d'éducation.

" D'autres femmes, a-t-on écrit, ont chanté plus haut et plus fort, mais non avec plus de suavité."

Mme Amable Tastu (1798-1885). Née à Metz, Amable Voïart, qui fut connue plus tard sous le nom de Mme Tastu, révéla de bonne heure son talent de poète. A onze ans, elle composa une idylle, intitulée le *Réséda*, qui lui valut les éloges de l'impératrice Joséphine. Elle s'est fait un nom dans les lettres par un grand nombre de *Nouvelles* et son recueil de *Poésies*. Une sérénité constante est le fond de la poésie de Mme Tastu : sa lyre a des notes toujours égales pour la douleur comme pour la joie. Craignant par-dessus tout l'exagération dans l'expression des sentiments, elle répudie toute couleur, toute énergie.

Mme Emile de Girardin (1804-1855). Delphine Gay, née à Aix-la-Chapelle, fut élevée par sa mère au milieu de la plus brillante société mondaine et littéraire de la fin de l'Empire et de la Restauration. Belle, sérieuse et modeste, avec une renommée de poète à dix-huit ans, elle recueillait partout l'admiration. Des chants patriotiques lui valurent le surnom de "*Muse de la Patrie*." On remarque parmi ses pièces de vers de cette époque : *Madeleine*, *Ourika*, l'*Hymne à sainte Geneviève*, la *Vision de Jeanne d'Arc*, la *Quête en faveur des Grecs*, le *Sacre de Charles X*, qui lui valut une pension de 1,500 francs sur la cassette du roi, la *Mort de Napoléon*, la *Mort du général Foy* (1). Dans un *voyage* en Italie, qu'elle fit avec sa mère en 1827, elle reçut une véritable ovation à l'occasion d'une pièce de vers : *Le retour des Romains captifs à Alger* ; on la couronna au Capitole. Elle épousa en 1831 le publiciste Emile de Girardin.

En 1848, elle publia, dans le journal la *Presse*, des lettres Parisiennes sous le pseudonyme de *Vicomte de Launay*,

(1) Général de l'Empire et orateur célèbre (1775-1825). Son éloquence vive et chaleureuse avait quelque chose d'élevé et de généreux qui le plaçait au-dessus des querelles de parti. Un concours immense de citoyens accompagna son cercueil ; une souscription nationale ouverte en faveur de sa famille produisit un million.

causeries étincelantes d'esprit et de verve. Ses vers faciles, élégants, harmonieux, n'offrent en général rien de bien saillant, et si Mme de Girardin a sa place marquée parmi les bons écrivains, elle le doit plutôt à ses Nouvelles et à ses articles de journaux qu'à ses poésies lyriques.

Eugénie de Guérin (1806-1848) a laissé des poésies pleines de fraîcheur et de délicatesse ; cependant elles ne sont pas son plus grand titre à la renommée. Ses *Lettres* et son *Journal*, production charmante de l'amour fraternel le plus pur et le plus dévoué, lui ont acquis l'admiration et la sympathie générales. On a dit d'elle : " Tout enfant, elle avait sur le front tant de divine lumière, qu'on l'appelait la petite madone. Jeune fille, elle chantait à l'église les psaumes sacrés avec une voix angélique, la voix de son âme. A dix-sept ans, elle se prit d'enthousiasme pour la poésie, récita les beaux vers, comme elle chantait les psaumes.... Austère et même mystique, jamais elle n'a oublié les pieuses pratiques de son enfance." (Béatrix ou la Madone de l'Art, par Legouvé).

Le Cayla, où s'élève le château séculaire de sa famille, est la douce retraite où elle a passé la plus grande partie de sa vie. Elle eut toute la tendresse et le dévouement d'une mère pour son cher frère Maurice.

Le Parnasse contemporain.

On appelle de ce nom certains recueils poétiques paraissant par fascicules, œuvres de toute une pléïade de poètes.

Le caractère général de l'Ecole Parnassienne, ayant pour chef M. Leconte de Lisle (1820), est le goût de la description et l'importance extrême qu'elle attache au mécanisme du vers, aux questions de césure, de rejets, d'enjambements, de rimes riches ou pauvres, avec ou sans consonnes d'appui.

Les jeunes Parnassiens français s'occupent moins des idées que des mots ; ils cisèlent les vers, y enchâssent des images et des antithèses. Le sonnet est leur genre préféré. Sainte-Beuve a comparé ces compositions légères " *à une goutte d'essence enfermée dans une larme de cristal.* "

Le sonnet qui suit peut donner une idée de la poésie factice de ces écrivains ; il est de José-Maria de Heredia, "le sonnettiste par excellence du Parnasse contemporain".

(JULES LEMAITRE)

LES CONQUÉRANTS.

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
.....routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fameux métal
Que Cipango (1) mûrit dans ses mines lointaines ;
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré,

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter dans un ciel ignoré,
Du fond de l'Océan, des étoiles nouvelles.

Prosateurs depuis la Restauration.

Comme plusieurs des poètes que nous venons de passer en revue ont écrit dans différents genres, nous avons étudié d'abord ceux qui ont eu le plus d'influence sur la littérature de notre siècle, puis les poètes secondaires d'après l'ordre chronologique. Nous verrons maintenant les prosateurs, chacun dans le genre où il s'est surtout distingué : philosophie, morale, éloquence, histoire, critique, roman.

Philosophie et Morale.

Les doctrines matérialistes du XVIIIe siècle rencontrèrent de puissants adversaires dans l'école catholique de Chateaubriand, de J. de Maistre, de Bonald, de Lamennais.

Les vérités élémentaires, telles que la croyance en Dieu, la distinction du corps et de l'âme, élimi-

(1) Ile dont parle Marco-Polo, célèbre voyageur vénitien (1252-1324), et qui est probablement le Japon. Les merveilles qu'on en racontait furent un des motifs qui inspirèrent à Christophe Colomb l'idée de son entreprise.

nées du code matérialiste, revinrent dans la plupart des esprits, dès qu'on les vit crues et proclamées par des hommes d'une si haute valeur.

Le plus illustre des philosophes spiritualistes, *V. Cousin* (1792-1867), né à Paris, a partagé, comme professeur, les triomphes de Guizot et de Villemain. Livré passionnément à l'étude de la philosophie, il devint le chef de l'école éclectique (1) ou du juste milieu : doctrine qui consiste à choisir dans les différents systèmes de philosophie ce qui paraît le plus conforme à la raison. Son œuvre principale est le *Traité du vrai, du beau et du bien.* Son style rappelle celui des maîtres du XVIIe siècle ; mais ses conclusions philosophiques sont indécises ou contradictoires : la raison seule, "*toujours courte par quelque endroit*", ne peut résoudre tous les problèmes ; elle a besoin de la révélation et de la foi.

Le plus grand des disciples de V. Cousin, *Jouffroy* (1796-1842), a écrit *des Mélanges philosophiques ; des Réflexions sur la philosophie de l'histoire ; De la science psychologique.* Il fut heureux à sa mort de recourir à la religion qu'il n'avait pas eu le courage *d'unir à la science* professée par lui d'une manière éminente.

A côté de l'école *éclectique*, s'est formée l'école *socialiste*, se reliant à la philosophie sensualiste du dernier siècle. Ses chefs ont été *Henri de Saint-Simon* (1760-1825), *Chs Fourier* (1768-1837) et *Pierre-Joseph Proudhon* (1809-1864). Parmi les socialistes, les uns veulent abolir la propriété individuelle et l'héritage : ce sont les *communistes* ; leur doctrine tend à détruire la liberté, la propriété, la famille et la religion (Saint-Simon et Proudhon) ; les autres prétendent, à l'aide de l'association, transformer la propriété et organiser le travail en abolissant le capital et l'intérêt : ce sont les socialistes proprement dits (Fourier).

---

(1) Sa doctrine philosophique, *l'éclectisme*, est condamnée par l'Eglise.

Le danger des doctrines communistes se révèle de lui-même, et l'impuissance des socialistes à rien fonder a suffisamment établi la vanité de leurs théories. Une autre école, l'école *positiviste*, ne veut rien voir au-delà du monde réel ; elle se borne au positif, à cela seul qui peut être contrôlé par la science. *Auguste Comte* en est le fondateur. Ses principaux adhérents sont : MM. *Littré*, *Taine*, *Renan* et *Vacherot* ; c'est le matérialisme contemporain.

Joubert (1754-1824)—Moraliste, causeur brillant, esprit ouvert, il comprit et goûta le beau et le bon, et eut le don de le faire aimer. Tourmenté par le sentiment et le désir de la perfection, il mourut sans avoir rien publié. C'est seulement en 1842 que M. Paul Raynal, son neveu, a fait connaître au public ses *Pensées* et sa *Correspondance*. "Le sens moral le plus droit, je ne sais quel goût pur de vertu et d'honnêteté respire dans les moindres lignes échappées à M. Joubert." (De Sacy, critique littéraire, membre de l'Académie française).

Eloquence religieuse.

L'éloquence sacrée eut peu d'éclat au commencement de ce siècle ; elle se releva avec M. de Frayssinous, qui fit entendre sous les voûtes de Saint-Sulpice, de 1815 à 1822, d'admirables discours si propres à éclairer les esprits et à les ramener au christianisme. L'éloquence de la chaire eut dans la suite de nombreux et dignes interprètes.

Mgr de Boulogne (1749-1826).

L'Abbé de Boulogne, déjà prêtre sous la Révolution, vit profaner et fermer la maison de Dieu et couler le sang des martyrs. Après avoir passé par cette horrible tempête en conservant toute l'intégrité de sa foi, il se fit connaître par son éloquence, et fut nommé évêque de Troyes en 1808. Ses sermons, ses mandements et son zèle pour le troupeau confié à sa sollicitude pastorale lui ont mérité l'admiration de tous ses contemporains. Orateur, écrivain, évêque, Mgr de Boulogne a honoré l'Eglise et son pays.

L'Abbé Legris-Duval (1765-1819).

Elève du séminaire de Saint-Sulpice, l'abbé Legris-Duval devint, sous la Restauration, prédicateur ordinaire du roi. Plusieurs fondations de bienfaisance recommandent sa mémoire. On a de lui le *Mentor chrétien* et des *Sermons*.

M. de Frayssinous (1765-1842).

L'abbé de Frayssinous naquit au village de Curières près de Rodez. (1) Elevé au séminaire, il y fit de brillantes études théologiques, eut beaucoup d'amis, jamais d'ennemis, peu ou point de rivaux. La carrière des honneurs s'ouvrait devant lui, il préféra s'attacher à la compagnie de Saint-Sulpice, et reçut la prêtrise en 1789. L'abbé de Frayssinous refusa de prêter le serment constitutionnel et dut se cacher pour échapper à la mort.

En 1801, quand les prêtres de Saint-Sulpice purent se réunir à Paris, il se joignit à eux. A la même époque, l'église des Carmes, théâtre des massacres de septembre 1792, était rendue au culte. C'est là que M. de Frayssinous inaugura une sorte de catéchisme raisonné à l'usage des gens du monde. L'affluence des auditeurs fit transférer ces Conférences à l'église de Saint-Sulpice (1807). La politique ombrageuse de Napoléon les suspendit en 1809 ; elles reprirent de 1815 à 1822.

En 1821, M. de Frayssinous fut sacré évêque d'Hermopolis, et le jour même de son sacre, il conférait la tonsure à l'un de ses plus fervents disciples qui, des rangs de la magistrature, venait de passer dans la milice de J.-Christ : *Xavier de Ravignan*.

---

(1) Rodez, chef-lieu du département de l'Aveyron, à 607 kilomètres sud de Paris, sur une colline au pied de laquelle coule l'Aveyron.

En 1822, il fut admis à l'Académie française. De 1830 à 1840, il vécut à Paris dans la retraite, puis se retira dans ses chères montagnes du Rouergue (1).

L'abbé de Lamennais, alors fidèle à l'Eglise, a dit de M. de Frayssinous : "*On peut, après l'avoir entendu, n'être pas persuadé ; il est impossible qu'on ne soit pas convaincu.*"

Le P. Mac-Carthy (1769-1833), issu d'une noble famille irlandaise, naquit à Dublin. Il n'avait que quatre ans, lorsque ses parents vinrent se fixer à Toulouse. Ordonné prêtre en 1814, il se distingua par de brillants succès dans la prédication. La Compagnie de Jésus l'attirait ; il entra au Noviciat de cet Ordre, et prononça solennellement ses vœux le 15 août 1828

Le P. Mac-Carthy possédait le don de l'éloquence à un degré éminent et une facilité merveilleuse pour l'improvisation. Il prêcha à Paris dans les principales églises, et donna, aux Tuileries, l'Avent de 1819 et le Carême de 1826. Il avait un cœur d'apôtre ; ce n'était pas sa gloire qu'il cherchait, mais celle de Dieu et le bien des âmes.

LACORDAIRE 1801-1861.

J.-Baptiste-Henri Lacordaire, d'abord élève au collège de Dijon où il perdit bien vite la foi de son enfance, fut dans la suite étudiant en droit, et stagiaire au barreau de Paris. Tout semblait présager qu'il passerait sa vie, comme tant d'autres, dans l'indifférence religieuse, peut-être même en ennemi de l'Eglise. Subitement, sans qu'aucun livre, sans qu'aucun homme fût l'instrument de Dieu auprès de lui, l'évidence historique et sociale du christianisme lui apparut avec un irrésistible éclat. Il lutta six mois ; mais au bout de ce temps il était pleinement converti. Déjà Berryer lui avait dit : "*Faites-vous*

(1) Rouergue, ancien pays de France, forme aujourd'hui le département de l'Aveyron.

prêtre ; vous deviendrez un éminent orateur de la chaire."—Se faire prêtre ! Lacordaire, brillant avocat, n'y songeait guère.—Après sa conversion cependant, il n'aspira plus qu'au sacerdoce. Ordonné prêtre en 1827, il fut d'abord simple aumônier d'un couvent de la Visitation, puis aumônier adjoint du collège Henri IV. En 1830, il se lia avec l'abbé de Lamennais, alors couvert de gloire, porté dans l'opinion comme un Père de l'Église. Il fut avec lui un des plus éminents rédacteurs du journal *l'Avenir*, qui avait pris pour devise : *Dieu et liberté !* Lorsque Rome eut parlé, Lacordaire se soumit à la censure pontificale et passa toute une année dans l'étude et la prière. Sur la demande d'Ozanam, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, le chargea des Conférences à Notre-Dame spécialement destinées à la jeunesse des écoles (1835).

Tout Paris voulut entendre ce jeune orateur, déjà connu comme écrivain de premier ordre. La cathédrale était toujours pleine longtemps avant l'heure. Beaucoup de personnes occupaient leurs chaises depuis le matin ; des hommes se louaient à la journée pour les garder. On vit se coudoyer dans la vaste basilique toutes les gloires contemporaines pour ouïr "*ce prophète nouveau*", comme l'appelait Mgr de Quélen.

Pour mettre fin aux violentes polémiques que faisaient naître ses Conférences, Lacordaire partit bientôt pour Rome, et y passa quatre ans. Il souhaitait rétablir en France les ordres religieux ; lui-même revêtit la robe blanche des Dominicains, le 6 avril 1840. Dans la même année, il publiait *la Vie de saint Dominique*, livre écrit avec foi et amour, où la grande figure du saint moine est dessinée de main de maître.

Revenu en France, Lacordaire reparut dans la chaire de Notre-Dame, le 14 février 1841, et prononça son magnifique discours sur *la Vocation de la nation française.* "Il parut, dit Montalembert, avec sa tête rasée et sa tunique blanche, au milieu de six mille jeunes gens ; il fut aussi éloquent que jadis, et ne souleva alors aucune opposition sérieuse." Les ordres religieux avaient, dans la personne du grand orateur, gagné leur cause devant le tribunal de l'opinion publique. Toutefois, Lacordaire ne reprit ses Conférences à Paris qu'en décembre 1843, et il les continua jusqu'en 1851. Il prêcha à Bordeaux, à Nancy, à Metz, à Grenoble, à Lyon, et partout sa parole magique transportait l'auditoire. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, à Sorèze, près de Carcassonne, où il ouvrit un collège et se dévoua pour la formation chrétienne de ses heureux élèves.

Sa mort fut celle d'un saint. Il expira, le 21 novembre 1861, en prononçant ces belles paroles : "*Mon Dieu, mon Dieu, ouvrez-moi.*"

L'Académie lui avait ouvert ses portes le 24 janvier de la même année.

Le Père Lacordaire, si grand par son génie et son éloquence, était le plus humble et le plus mortifié des religieux ; tous ses désirs allaient au ciel ; toutes ses préoccupations étaient pour le bien des âmes. On a pu dire de lui : "*Les autres prédicateurs montent en chaire, le P. Lacordaire semble y descendre et venir du ciel.*"

LE PÈRE DE RAVIGNAN (1795-1858).

Gustave-Xavier de Ravignan naquit à Bayonne. Ses débuts au barreau furent brillants ; déjà, il était sur le chemin de la gloire, quand tout à coup

on apprit qu'il s'était retiré à la solitude de Saint-Sulpice (1822), et bientôt après au noviciat des Jésuites. Il fut pendant cinq ans professeur de théologie ; Mgr de Quélen, qui appréciait sa science profonde et son talent de prédicateur, lui donna la plus haute marque de confiance en l'appelant à remplacer à la chaire de Notre-Dame un des plus beaux génies de l'éloquence : le rév. Père Lacordaire. La tâche était difficile ; mais il n'eut qu'à paraître pour s'attirer la sympathie et le respect. Avec une physionomie d'une grande noblesse, le regard d'un saint, un organe sonore, éclatant, un geste large et mesuré, une éloquence insinuante et persuasive, il dominait son auditoire, qui voyait en lui un apôtre remplissant une mission divine. Lorsqu'il paraissait en chaire, il se recueillait un instant, puis faisait avec gravité ce grand signe de croix, que l'on a appelé depuis *le signe de croix à la Ravignan.* Il parlait pour convertir et non pour plaire, ne souhaitant de se survivre que dans la mémoire de Dieu. On a pu dire de lui : "*C'est la vertu prêchant la vérité.*"

Le P. de Ravignan fut prédicateur de Notre-Dame de 1837 à 1846. Il ajouta aux conférences, inaugurées par Lacordaire, la retraite de la semaine sainte qu'il eut le bonheur de voir couronnée, le jour de Pâques, par un grand nombre de communions d'hommes. Condamné en 1846 à un repos absolu, il reparut trois ans plus tard à Notre-Dame de Paris et dans plusieurs grandes villes. Sa mort, écho de sa vie, fut celle d'un saint.

LE PÈRE FÉLIX (1810-1891)

Les conférences et les retraites de Notre-Dame de Paris ont été continuées en 1853 par le rév. Père Félix. En prenant possession de la plus haute chaire sacrée de France, il était dans toute la vigueur de l'âge ; il en continua les glorieuses traditions pendant dix-huit années consécutives ; et, quoique, pendant cette très longue période, le même prédicateur développât le même sujet, (1) la multitude assemblée dans la cathédrale pour l'écouter était, de Carême en Carême, plus compacte, plus empressée, plus attentive.

Quand le P. Félix quitta pour toujours (1871) la chaire de Notre-Dame, ce ne fut pas pour se reposer, car il était de ceux qui travaillent jusqu'à la mort. Il continua ses prédications jusqu'en 1888, puis il s'occupa de la publication de ses *Retraites* prêchées à Notre-Dame. C'est à Lille, où il gouvernait la maison des Jésuites, qu'il a passé les dernières années de sa vie et qu'il est mort le 7 juillet 1891.

"Le Père Félix, dit Mgr Baunard, était un de ces hommes bons et simples que le Saint-Esprit a tant loués dans l'Ecriture. Aucune solennité, aucun apparat ne signalaient le grand homme dans cet aimable vieillard, si affable, si serviable, si respectueux, si humble, si volontairement perdu dans la communauté où il trouvait toujours qu'il tenait trop de place et qu'on faisait trop pour lui. De son passé, de ses prédications, de ses grandes relations d'autrefois, il parlait modestement, franchement, sincèrement, quand on l'en faisait parler, aimait à s'effacer, mais souriait à ceux qui se souvenaient de lui."

---

(1) *Les Conférences sur le Progrès par le Christianisme* du Père Félix forment dix-huit volumes.

Les orateurs qui ont continué les glorieuses conférences de la chaire de Notre-Dame, sont :

Le P. Hyacinthe, de l'ordre des Carmes, dont la chute a attristé tous les cœurs catholiques ; le *rév. Père Monsabré*, illustre dominicain, qui s'est efforcé de faire goûter à la génération actuelle, ignorante des choses de la religion, les trésors négligés de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise ; *Mgr d'Hulst*, apologiste magistral de la foi chrétienne, polémiste des plus vigoureux ; les *révérends Pères Létourneau* et *Ollivier*, *dominicains*.

Impossible de faire connaître toutes les gloires de la chaire chrétienne à notre époque. Citons parmi les grands évêques qui se sont distingués par la parole ou les écrits et les auteurs religieux : *Mgr Giraud* (1791 1850), cardinal et archevêque de Cambrai ; *Mgr Gerbet* (1798-1864), évêque de Perpignan, un des écrivains les plus exquis du XIXe siècle, auteur du *Dogme générateur de la piété catholique*, de l'*Esquisse de Rome chrétienne ; Mgr Parisis*, évêque de Langres, puis d'Arras ; *Mgr Pie* (1815-1880), évêque de Poitiers et cardinal, illustre par la doctrine, par l'éloquence et par le talent d'écrire ; *Mgr Dupanloup* (1802-1878), évêque d'Orléans, orateur éminent, écrivain fécond, polémiste ardent, en même temps grand éducateur de la jeunesse, comme le prouve son magnifique ouvrage sur l'Education et la Haute éducation. *La Femme studieuse*, *le Mariage chrétien*, *l'Enfant*, doivent se trouver, avec les ouvrages de Mgr Landriot, dans la bibliothèque de toute femme chrétienne.

Mgr de la Bouillerie (1810-1881), coadjuteur de Bordeaux, écrivain fort remarquable, auteur du *Symbolisme de la nature*, des *Méditations sur l'Eucharistie*, de *poésies* pleines d'élévation et de suavité.

Mgr Perraud (1828), religieux oratorien, évêque d'Autun en 1874, créé cardinal par Léon XIII, un des plus éminents prélats de France, a succédé à Auguste Barbier à l'Académie française. On lui doit l'*Oratoire de France au XVIIe et au XIXe siècle* (1865) ; *Le comte de Montalembert* (1870) ; *Les saintes Femmes* (1871) etc. Ses Œuvres pastorales et oratoires ont été recueillies en trois volumes.

Mgr Besson (1820-1888), évêque de Nîmes, écrivain distingué, auteur de *la Vie du Cardinal Mathieu*, de la *Vie du*

cardinal de Bonnechose, s'est placé parmi les grands orateurs de la chaire, par ses *Conférences*, ses *Panégyriques*, ses *Instructions pastorales*.

Mgr Freppel (1827-1892), évêque d'Angers, célèbre orateur et écrivain, auteur d'une belle réfutation de la *Vie de Jésus* de Renan, d'une étude historique intitulée la *Révolution française*, de *sermons*, de *panégyriques*, de *discours politiques*, *etc.* (1)

Rarement, depuis le commencement de ce siècle, la chaire chrétienne et la tribune française ont entendu une éloquence aussi ferme et une logique aussi irréfutable.

Le Père Gratry (1805-1872), oratorien et membre de l'Académie française, est un des premiers écrivains de notre temps ; auteur de la *Connaissance de Dieu*, de la *Logique*, de la *Philosophie du Credo*, *de la Morale et la loi de l'histoire*, etc. Il avait soutenu, durant le Concile, des opinions erronées, qu'il rétracta humblement quand l'Eglise les eut condamnées.

Mgr Gaume a couronné l'instruction de l'enfance par son excellent *Catéchisme de Persévérance*. A côté de cette œuvre capitale, citons les *Trois Romes*, dont on rapproche volontiers *Rome chrétienne* de *M. Eug. de la Gourmerie* de Nantes, ouvrage qui a obtenu un succès éclatant et mérité.

Mgr Bougaud, évêque de Laval, a fait paraître successivement *l'Histoire de sainte Jeanne de Chantal ;* celle de *sainte Monique* et de la *bienheureuse Marguerite-Marie* ; *Le Christianisme et les temps présents*, dont le style est plein de grandeur et de chaleur.

L'abbé Darras, chanoine honoraire d'Ajaccio, a écrit une *Histoire de l'Eglise*, qui a reçu dans toute la France un accueil bien mérité.

L'Abbé Rohrbacker (1789-1856) s'est illustré par un grand ouvrage qui lui a coûté plus de trente ans de travaux : *l'Histoire universelle de l'Eglise catholique* (29 vol.). Cette œuvre, qui suppose de vastes connaissances, présente des aperçus neufs et frappants.

Eloquence politique.

Avant 1830, les principaux orateurs furent : *Le comte de Serre* (1777-1822), d'une puissance de logique qui dominait toutes les objections ; *M. de*

(1) Mgr Freppel fut à la Chambre, comme Mgr Dupanloup, l'intrépide défenseur de la grande cause de la liberté de l'enseignement et de tous les intérêts du catholicisme en France.

Villèle (1) (1773-1854), homme d'Etat, dialecticien habile ; *M. de Martignac* (1776-1832), à la parole douce et persuasive comme celle d'une sirène ; *Manuel* (1775-1827), habile dans l'art d'exposer, de résumer les débats et de conclure Il était très populaire. Cent mille hommes suivirent son cercueil ; *le général Foy* (1775-1825), dont l'éloquence était toute militaire ; *Benjamin Constant* (1767-1830), zélé défenseur des libertés publiques ; *Royer-Collard* (1763-1845), dont les discours rappellent ceux de Mirabeau.

Orateurs depuis 1830.

Outre M. Guizot et M. Thiers, que nous retrouverons parmi les historiens, deux orateurs ont fait surtout la gloire de la tribune française à notre époque : Berryer et Montalembert.

BERRYER (1790-1868).

Fils d'un avocat distingué, Berryer né à Paris, fit ses études chez les Oratoriens de Juilly, (2) et débuta au barreau à vingt-et-un an. Il s'acquit une grande réputation comme avocat ; sa gloire est plus grande encore comme orateur politique.

La première fois qu'il parut à la tribune, Guizot s'écria : " *Quel talent !* "—" *Dites plutôt quelle puissance !* répliqua Royer-Collard, *c'est plus qu'un discours, c'est un évènement* ". Ce talent, cette puissance, Berryer les mit toujours au service de la vérité et de la justice. Son éloquence se distinguait

(1) M. de Villèle s'aliéna les esprits en proposant quelques lois antipopulaires, et fut remplacé en 1828 par M. de Martignac.

(2) Seine-et-Marne.

par l'élévation de l'idée, la noblesse du langage, la soudaine impétuosité du mouvement ; elle était servie par un admirable organe à la fois sonore et sympathique.

Le barreau tout entier célébra le cinquantième anniversaire de sa profession d'avocat. Cette réunion fut appelée : "*La fête de l'éloquence*". Le barreau anglais, à son tour, voulut rendre à Berryer les mêmes hommages. Un banquet lui fut offert à Londres.

Berryer resta toute sa vie attaché aux Bourbons ; il mourut fidèle à son Dieu comme il l'avait été à son roi.

MONTALEMBERT (1810-1870).

Charles Forbes de Tryon, comte de Montalembert, naquit à Londres d'un émigré et d'une anglaise. Plein d'admiration pour Lamennais, il collabora au journal l'*Avenir*, et en défendit les doctrines avec toute l'ardeur de ses vingt ans. Il entreprit dès lors une croisade contre l'enseignement par l'État, et fonda, avec Lacordaire et M. de Caux, une école dite : *Ecole libre*, qui lui fournit l'occasion de prononcer son magnifique discours sur la liberté de l'enseignement. La police ferma cette école. Montalembert, devenu pair de France, par la mort de son père, plaida lui-même sa cause et celle de ses amis devant la Chambre haute ; son éloquence fut inutile devant ses juges ; mais elle lui donna raison devant l'opinion publique. Fervent catholique, il fit à sa foi le sacrifice d'une grande et forte amitié en brisant avec Lamennais, rebelle à la voix de l'Eglise. A peine âgé de trente-deux ans, il mérita d'être salué par la France comme le général de la grande armée catholique.

Chaque fois que la religion se trouvait en cause, le courageux orateur était sur la brèche. "*Nous sommes les fils des croisés* s'écria-t-il un jour à la tribune, *nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire*". Comme Mgr Dupanloup, il croyait inopportune la définition du dogme de l'infaillibilité ; toutefois, il avait le cœur trop catholique pour ne pas l'accepter.

La mort le frappa à l'improviste ; mais elle le trouva prêt.

Outre ses discours, M. de Montalembert nous a laissé l'*Histoire de sainte Elizabeth de Hongrie*, les *Moines d'Occident*, *Des intérêts catholiques au XIXe siècle*, *Une nation en deuil*, *Le Pape et la Pologne*, *Le Père Lacordaire*, le *Vandalisme et le Catholicisme dans l'art*, l'*Avenir politique de l'Angleterre*, etc.

Tous ces écrits lui donnent un droit impérissable à la reconnaissance des gens de goût, de cœur et de foi.

Albert de Mun, fils de cette Eugénie de La Ferronnays, qui ne fit qu'apparaître ici-bas, comme une vision céleste (mariée en 1838, elle mourut en 1842), est née le 7 février 1841. Il est le neveu, par sa mère, de Mme Augustus Craven, qui a obtenu dans ce siècle de si beaux succès d'écrivain ; et sa famille, les de Mun, se distingue autant par l'antiquité de la noblesse que par la fermeté des principes religieux. M. le Comte de Mun est resté fidèle à son sang ; il est à la tête des nobles défenseurs de l'Eglise et de la vérité. Député à la Chambre le 20 février 1876, il s'y est toujours montré le soldat du peuple et le soldat de Dieu.

Autres prosateurs dans divers genres.

LAMENNAIS (1782-1854).

Félicité-Robert de Lamennais, né à Saint-Malo, eut une enfance difficile, une éducation étrange, personnelle, où les maîtres ne pouvaient rien, où l'intelligence solitaire faisait tout. Il ne consentit à

faire sa première communion qu'à vingt-deux ans, ayant voulu d'abord fortifier ses convictions. Son frère Jean (1) s'était fait prêtre ; il entra à son tour dans les ordres en 1816, et ne tarda pas à se révéler comme un génie de premier ordre. Son premier ouvrage *Essai sur l'indifférence en matière de religion* (1817), lui fit donner le glorieux surnom de *Bossuet moderne*. Il y attaquait, avec une éloquence vigoureuse et entraînante, le déisme et l'impiété du XVIIIe siècle. Nombre de chapitres de cet ouvrage rappellent l'idéal de la beauté théologique, telle qu'elle ressortait dans plusieurs pages de *la Cité de Dieu* et de l'*Histoire universelle* ; mais en voulant développer un nouveau système de défense du christianisme, il s'égara. Déjà le clergé s'inquiétait de ce défenseur nouveau. L'Eglise de France s'éleva la première contre Lamennais. Après la révolution de 1830, il fonda, avec Lacordaire et Montalembert, le journal l'*Avenir*, où il prétendait concilier les idées libérales avec le catholicisme ; il réclamait très haut la liberté absolue de la presse et la liberté d'association et d'enseignement ; selon lui, l'Eglise, pour être indépendante, devait rompre tous les liens qui la rattachent à l'Etat ; il voulait une république théocratique avec le pape à sa tête. Contrarié à la fois par l'autorité religieuse et par l'autorité civile, qui l'accusaient de porter l'esprit de faction dans l'Eglise et dans l'Etat, Lamennais résolut d'en appeler au jugement du souverain pontife, alors Grégoire XVI. Chose étrange ! cet

(1) L'Abbé Jean de Lamennais (1778-1860) est le fondateur de l'admirable institution des Frères de la Doct. Chrétienne, appelés aussi Frères de Lamennais, consacrés à l'éducation du peuple.

apôtre effréné de l'infaillibilité absolue et universelle du pape se révolta dès que le pape eut prononcé contre ses idées théologiques et morales ; et bientôt, par son orgueilleuse obstination, il sortit complètement du catholicisme. *Les Paroles d'un croyant*, qu'il écrivit en huit jours, dans son petit domaine de la Chesnaie, (1) donnèrent un éclatant démenti à son apparente soumission. Ses disciples, dès lors, durent l'abandonner ; il resta seul dans son orgueil et son apostasie. Interdit comme prêtre, Lamennais se fit tribun. Dans *ses Affaires de Rome*, il se présenta comme l'ennemi personnel du pape et de la Papauté et attaqua l'édifice entier du catholicisme.

Les événements politiques assombrirent ses dernières années. Sa vie privée fut d'ailleurs exemplaire ; elle resta pure parmi le scandale de tout le reste ; mais son génie, prostitué à la cause de la révolte politique et religieuse, parut s'éclipser ; son front découronné n'imprima plus le respect ; et cet homme, qui pouvait marcher à la tête de son siècle, végéta dans un coin obscur de la capitale. Tous ses anciens amis sollicitaient sa conversion par d'ardentes prières. Dieu, qui voulait sans doute donner au monde un redoutable exemple de sa justice, ne permit pas ce retour ; du moins n'y en eut-il aucune certitude extérieure ; un convoi furtif l'emporta au cimetière. Lorsqu'on l'eut recouvert de terre, le fossoyeur demanda : "Faut-il mettre une croix" ? Quelqu'un répondit : "Non." Pas un mot ne fut prononcé sur sa tombe.

---

(1) Agréable maison de campagne, près de Dinan.

Esprit étrange et puissant, Lamennais fut l'ébauche d'un génie qui nous laisse indécis entre l'admiration et la pitié.

PAUL-LOUIS COURIER (1772-1825).

Paul-Louis Courier de Méré, après avoir fait d'excellentes études ltttéraires, se destina au service militaire. Capitaine en 1795, il prit part à quelques campagnes en Allemagne et en Italie. En 1809, après la bataille de Wagram, il abandonna une carrière qui ne convenait ni à son goût pour les lettres, ni à son humeur indépendante et caustique. Disciple de Voltaire, Courier fut hostile à l'Eglise et à la royauté. Le 10 avril 1825, il fut assassiné dans ses bois de Veretz, à quelques pas de sa demeure.

Quelques opuscules et pamphlets et un mince recueil de lettres font toute sa réputation d'écrivain, qui est très grande. Sa théorie littéraire se réduisait à ces mots : *Peu de matière et beaucoup d'art.*

Une plaisanterie fine et mordante, un goût épuré distinguent ses œuvres.

CORMENIN (1788-1868).

Le baron de Cormenin publia, sous le *pseudonyme de Timon*, une série de pamphlets politiques qui lui valurent une immense popularité. Il se fit avec *Oui et non.—Feu ! feu !* le champion des libertés de l'Eglise.

Son œuvre capitale est son *Livre des Orateurs*, où, gardant l'esprit satirique de ses pamphlets, il se fait l'historien, le critique et le juge de l'éloquence contemporaine. Cormenin fut un esprit brillant, ori-

ginal. Il n'aurait eu besoin que d'un peu plus de goût pour être un grand écrivain.

OZANAM (1813-1853).

Antoine-Frédéric Ozanam, né à Milan, fit de brillantes études à Lyon, patrie de ses parents. Sa sainte mère l'avait élevé selon les traditions les plus pures de la piété chrétienne ; il garda toujours intacte la foi de son enfance, en y ajoutant les œuvres d'un fervent chrétien. Il fut l'un des huit jeunes gens qui, sous l'inspiration de M. Bailly, fondèrent la société de Saint-Vincent de Paul. Professeur de droit commercial à Lyon, puis suppléant de Fauriel (1) à la Sorbonne, il devint titulaire de la chaire de littérature étrangère en 1844. Sa parole animée, vive, entraînante, appuyée sur une érudition solide et variée, assura à ses cours des succès brillants et suivis. Malheureusement, il mourut d'épuisement et de langueur à quarante ans, laissant onze volumes de prose où le savoir se mêle à l'éloquence et où l'on sent toujours vibrer un profond dévouement à l'Eglise.

Son meilleur ouvrage est la *Civilisation chrétienne au Ve siècle* ; c'est le fondement d'un édifice qu'il voulait élever à la gloire de l'Eglise, en racontant le rôle bienfaisant qu'elle a rempli dans les siècles barbares. Ses autres écrits sont également des travaux

(1) Fauriel, (1772-1844), Littérateur ; ses *Chants populaires de la Grèce moderne* (1824) contribuèrent à exciter une vive sympathie pour la cause des Grecs. Ses écrits se font remarquer par la finesse des aperçus et la nouveauté des découvertes non moins que par l'érudition.

sérieux et attachants : *Dante* (1) *ou la philosophie catholique au XIIIe siècle* (1845) ; *Etudes germaniques pour servir à l'histoire des Francs* (1847) ; *les Poètes franciscains en Italie au XIIIe siècle* (1850). On a de lui encore deux ouvrages plus courts : *Deux chevaliers d'Angleterre ;—Un pélerinage au pays du Cid* et une correspondance où se révèlent la vivacité de ses convictions religieuses, sa modération envers les personnes, la délicatesse de son âme aimante et poétique.

LOUIS VEUILLOT (1813-1883).

Louis Veuillot, né à Boyne (Gâtinais), d'une pauvre et honnête famille, fut d'abord petit journaliste en province, bien qu'il n'eût qu'une très-médiocre instruction. Connaissant peu la religion ou ne la connaissant que sous le faux jour que lui prête l'incrédulité, rien ne faisait prévoir alors qu'il serait un jour le plus vaillant défenseur de la cause catholique. L'absence de foi politique et de foi morale qu'il remarquait autour de lui, jeta dans son âme un profond dégoût pour le nouvel ordre social établi par les vainqueurs de Juillet ; il aspirait à la vérité. En 1838, témoin à Rome des solennités de la semaine sainte, il fut touché, crut, se convertit, et voua son existence à défendre ses nouvelles croyances avec toute l'énergie de sa nature militante.

---

(1) Dante (1265-1321), poète illustre, né à Florence ; chassé de sa patrie par ses ennemis, il ne put y rentrer, " malgré son vif désir d'aller finir ses jours dans ce beau bercail où il dormait petit agneau."

Son principal ouvrage, la *Divine Comédie*, renferme trois poèmes distincts : l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis.

Sous la conduite de la Raison, représentée par Virgile, Dante parcourt les enfers, se purifie de ses passions par la vue des châtiments qui leur sont infligés, traverse le purgatoire où il se dépouille de ses dernières faiblesses, et pénètre jusque dans le paradis où l'introduit Béatrix, personnification de la Foi.

Louis Veuillot dut à sa conversion le bonheur ; il lui dut aussi la renommée. Il n'était, la veille, qu'un des plus spirituels condottieri du petit journalisme, il passa tout d'un coup écrivain, et prit rang parmi les plus illustres. Nommé rédacteur en chef (1841) du journal l'*Univers*, il fut journaliste incomparable ; ardent, sincère, spirituel et caustique, son intarissable verve et sa mordante ironie ont forcé l'admiration de ses adversaires même. M. Sarcey (1) l'appelait "*le premier polémiste et l'un des écrivains les plus vraiment français de notre temps.*" Outre ses articles de journal, recueillis sous le nom de *Mélanges*, et qui forment, avec sa *Correspondance*, la meilleure partie de son œuvre, il a écrit les *Pélerinages de Suisse* (1838) ; *Pierre Saintive* (1840), roman religieux sous forme épistolaire ; *Rome et Lorette* où il raconte sa conversion ; *les Libres-Penseurs* (1849), série de portraits vigoureux et peu flattés ; *Ça et là* (1859), rempli de tant de choses gracieuses et aimables, d'admirables leçons morales ; *le Parfum de Rome* (1861), inspiré par son ardent amour pour l'Eglise ; *les Odeurs de Paris* (1866), etc. Il a aussi composé des romans, *l'Honnête Femme* (1844), *Corbin et d'Aubecourt*.

A la suite d'articles où la politique du gouvernement impérial était vivement et justement critiquée, *l'Univers* fut supprimé et cette interdiction dura sept ans. C'est pendant cet intervalle qu'il donna un de ses plus beaux livres, *la Vie de J.-Christ*.— Enfin il a essayé de la poésie et donné des Satires (1863) qui ne manquent pas de vigueur.

(1) Journaliste et romancier contemporain.

L. Veuillot, c'est tout à la fois Bossuet, Molière et la Bruyère. Il monte souvent aussi haut que le premier ; il amuse comme le second ; il portraiture comme le troisième.

Réné Bazin est né à Angers le 26 décembre 1853. Après avoir pris à Paris ses grades de licence et de doctorat, il a été nommé professeur de droit criminel à la Faculté catholique d'Angers. R. Bazin, comme poète et romancier, a acquis une place d'honneur parmi les écrivains de ce siècle et la sympathie des lecteurs d'élite. En prose, il a une clarté qui n'exclut pas la force ; dans la poésie, il veut avant tout être simple, et cette simplicité, si rare aujourd'hui, a chez lui une délicieuse suavité ; ses légendes sont admirables de verve, de naiveté.

Par ses romans, *Stéphanette*, *Ma tante Giron*, *Une tache d'encre*, *Les Noëllet*, il a montré qu'une œuvre littéraire peut emprunter le charme et l'intérêt à d'autres sources que celles où puise le naturalisme des Goncourt ou des Zola. Il figure au premier rang de ceux qui veulent opposer le livre chrétien au livre délétère, et qui, avec tous les dons de l'intelligence, du savoir, du talent, ont conscience de la mission du romancier, du poète. Ajoutons à ces œuvres déjà citées : *A l'aventure*, *Croquis italiens*, *Contes en vers*.

Xavier Marmier (1809-1892), voyageur, (1) philologue et littérateur distingué, a visité la plupart des contrées de l'Europe, l'Orient, l'Algérie, l'Amérique, et en a rapporté des *Relations*, des *Souvenirs*,

(1) On appelle philologue, un littérateur qui s'occupe des belles-lettres, au point de vue de l'érudition, de la critique et de la grammaire.

les Etats-Unis et le Canada, Impressions et Souvenirs d'un voyageur chrétien, etc. dont la lecture a autant de charme que d'utilité.

Histoire.

THIERRY (1795-1856).

Augustin Thierry naquit à Blois. Encore écolier, il avait senti naître sa vocation d'historien à la lecture de Walter Scott (1) et du Livre VI des Martyrs de Chateaubriand. Ses dix premières lettres sur l'Histoire de France, publiées en 1820, révélèrent une nouvelle manière d'écrire l'histoire et firent sensation. Répudiant les traditions de l'histoire classique et conventionnelle, celle des Velly et des Anquetil, Thierry ressuscitait le passé par la fidélité et la vivacité de la couleur locale.

Ses travaux et ses savantes recherches lui coûtèrent la vue, ce qui le fit appeler l'*Homère* de l'histoire, le *martyr de la science*. Aveugle à la force de l'âge, il put cependant continuer ses œuvres historiques à l'aide de secrétaires dévoués. La mort le surprit pendant qu'il était à faire disparaître les erreurs que certains de ses ouvrages renferment contre l'Eglise. Il a laissé l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, les *Lettres sur l'Histoire de France; Dix ans d'études historiques; les Récits des temps Mérovingiens*, son chef-d'œuvre; *Essai sur le Tiers-Etat*. Son frère *Amédée Thierry* (1797-1873) a laissé aussi d'importants travaux historiques.

(1) Poète et romancier né à Edimbourg en 1771, mort en 1832.

GUIZOT (1787-1874).

M. Guizot, né à Nîmes, d'une famille protestante, fut professeur d'histoire moderne à la Sorbonne jusqu'en 1830. De 1822 à 1828, il dut suspendre ses cours parce que les tendances libérales de son enseignement inquiétaient le pouvoir établi. Il fut presque toujours ministre pendant le règne de Louis-Philippe. Après la révolution de 1848, il vécut dans une retraite digne et studieuse.

Ses principaux ouvrages sont : *Histoire générale de la civilisation en Europe* (1); *Histoire de la civilisation en France ; l'Histoire de France racontée à mes petits enfants* (2) ; *Histoire de la Révolution d'Angleterre ; Mélanges biographiques et littéraires, etc.*

Professeur émérite, grand orateur, historien de premier ordre, ministre habile et ferme, caractère droit et profondément désintéressé, Guizot est une des plus belles figures du XIXe siècle. Son style est sans éclat, mais plein de fond ; il ne s'attache ni à peindre, ni à décrire, ni à raconter, mais il fait penser et penser grandement ; sa phrase est ferme, grave et un peu hautaine, comme son caractère.

MICHELET (1798-1874).

Jules Michelet fut appelé, en 1838, au collège de France ; son enseignement eut un retentissement considérable. Ennemi de l'Eglise qu'il méconnaissait, il dirigea contre les prêtres, désignés tous sous le nom de jésuites, des attaques passionnées. Il a laissé deux ouvrages principaux : l'*Histoire de France* en 16 volumes et l'*Histoire de la Révolution*

(1) Ouvrage sérieux, plus philosophique qu'historique, dénaturé par de fausses appréciations sur les institutions du catholicisme.

(2) Ce livre offre un véritable intérêt ; mais, au point de vue religieux, il doit être lu avec précaution.

française en 7 volumes. Ces Histoires sont hostiles à la religion.

Michelet a composé, avec l'aide de sa femme, d'autres ouvrages d'un genre tout différent et d'un charme vraiment poétique : *L'Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*, etc.

THIERS (1797-1877).

Adolphe Thiers naquit à Marseille; il était parent d'André Chénier par sa mère. Reçu avocat en 1820, il préféra au barreau l'étude de l'histoire et de la philosophie. Pendant sa longue carrière politique, comme ministre de Louis-Philippe, comme député, comme président de la république française, il fut un des orateurs les plus écoutés et l'antagoniste de M. Guizot à la tribune. Quand il parlait de la patrie, il avait une émotion pénétrante qui s'élevait parfois jusqu'à la vraie éloquence.

Malgré les occupations de sa vie politique, il composa deux principaux ouvrages : l'*Histoire de la Révolution Française* et l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

On reproche à Thiers l'emprunte du *fatalisme* historique dans son œuvre.

A ses yeux, les auteurs d'une révolution l'accomplissent malgré eux ; on ne saurait donc les rendre responsables des crimes qu'ils commettent, puisqu'ils sont les instruments inconscients d'une force aveugle. Son admiration pour Napoléon l'empêche de reconnaître les défauts de cet empereur et de bien juger la lutte entre son héros et le Saint-Siège.

DE BARANTE (1782-1866).

De Barante est le chef d'une école historique appelée *Ecole descriptive*, laquelle se borne au récit pur et simple des faits, recherche le pittoresque et la

couleur locale, et laisse au lecteur le soin de tirer la leçon qui se dégage des évènements. *Son Histoire des ducs de Bourgogne*, fort remarquable pour le style, lui ouvrit les portes de l'Académie. Il composa ensuite l'*Histoire de la Convention* et l'*Histoire du Directoire*. Dans ces deux derniers ouvrages historiques, M. de Barante, contrairement à sa théorie : "*L'histoire n'est point faite pour prouver mais pour raconter*", devient historien moraliste.

Nous venons d'examiner les maîtres dans l'histoire, jetons maintenant un coup d'œil sur les historiens d'un moindre mérite, mais encore bien dignes d'attirer l'attention.

Michaud (1767-1839), historien et poète. *Son Histoire des Croisades* est un des plus remarquables monuments historiques que nous ayons. Malheureusement, les convictions religieuses lui ont plus d'une fois fait défaut dans l'appréciation de ces évènements inspirés par la foi. Banni après le 18 fructidor (1), en sa qualité de monarchiste, il chante dans le poème, le *Printemps d'un proscrit*, le lieu de sa retraite, les vertus de ses hôtes.

Napoléon (1769-1821), si grand par le génie et les conquêtes, mérite encore d'occuper une place parmi les écrivains de notre siècle. Outre les proclamations à son armée, modèle d'éloquence militaire, et sa vaste correspondance, qui ne forme pas moins de vingt-huit volumes, il a laissé des *Mémoires* que l'on a souvent comparés à ceux de César ; ils sont écrits dans "un style pittoresque, toujours sobre et vrai, où dominent la pensée et la volonté, où l'imagination se fait jour par éclairs." (Ste-Beuve).

Sismondi (1773-1842), Genevois de naissance et d'affection, mais Français par les goûts de son esprit et la direction de ses travaux, a écrit l'*Histoire des Républiques italiennes* et surtout l'*Histoire générale des Français*, un peu faussée par ses préjugés anti-religieux. Le ton en est simple, clair, mais parfois diffus, souvent dépourvu de chaleur et de vie.

Le comte de Ségur (1780-1873) a publié l'*Histoire de la campagne de Russie*, écrite avec cette effrayante vérité de couleur et cette dramatique émotion qu'un témoin de ce

(1) Le 18 fructidor (4 sept. 1797). A la suite d'une révolte excitée par le parti royaliste au sein du Directoire, 53 membres des deux Conseils et un certain nombre de royalistes furent exilés.

grand désastre pouvait seul apporter dans ce lamentable tableau.

Le vicomte Walsh (1782-1860) s'est fait connaître par d'intéressants ouvrages : *Lettres vendéennes, Jours mémorables de la Révolution française, Souvenirs de cinquante ans*, etc.

Laurentie (1793-1876) a laissé une *Histoire de France* qui se distingue par une sage concision, par l'impartialité dans les jugements, par la pureté et l'élégance du style.

Géruzez, (1799-1865), né à Reims, a laissé, outre beaucoup *d'Etudes* et *d'Essais* qui témoignent d'autant de goût que de facilité, l'*Histoire de l'Eloquence politique et religieuse en France aux XIVe, XVe, XVIe siècle ; l'Histoire de la littérature française jusqu'en 1789; Mélanges et Pensées*, etc.

M. François de Champagny (1804-1882) a écrit l'*Histoire des Césars, des Antonins ; Rome et la Judée ; la Charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Eglise*. Cet historien, appelé par Sainte-Beuve un " *Tacite chrétien*, "s'est inspiré des plus nobles sentiments : le respect et l'amour de la justice et de la vérité

Gabourd (1805-1867). Cet excellent écrivain a fait paraître *une Histoire de France* profondément catholique ; *l'Histoire de la Révolution et de l'Empire* (10 vol.) ; *l'Histoire de Louis XIV, de Napoléon 1er.*

Henri Martin (1810-1883). Son *Histoire de France* est une des plus complètes et des plus savantes qui existent ; mais on lui reproche de l'avoir écrite avec des préjugés anti-catholiques et un esprit de parti. Pour Henri Martin, l'Eglise est une usurpatrice "hostile à toutes les idées de progrès."

De Falloux (1811-1886), né à Angers, vaillant défenseur de la cause catholique à la tribune française, est encore l'un de nos meilleurs biographes. Il a écrit *l'Histoire de Louis XVI; l'Histoire de saint Pie V; Mme Swetchine* (1), *sa vie et ses oeuvres*. Notre Saint Père le PapeLéon XIII a témoigné la plus profonde estime au comte de Falloux qu'il a appelé " *un grand et fidèle serviteur de l'Eglise*.

A. de Broglie (1821). Le duc Albert de Broglie, orateur politique, homme d'Etat et membre de l'Académie française comme son père, le duc de Broglie, est de plus un historien éminent et un excellent écrivain. Nous avons de lui : *l'Eglise et l'empire romain au IVe siècle* (1859); des *Etudes de litté-*

---

(1) Mme Swetchine, dame russe, née à Moscou en 1782, se convertit au catholicisme et vint se fixer à Paris vers 1818 ; son salon fut fréquenté par le plus grand monde poli et même lettré de l'époque. Son esprit et sa vertu exercèrent un ascendant véritable sur tous ceux qui la connurent intimement. Elle est morte en 1857.

rature et de morale ; des *Questions de religion et d'histoire ; Le secret du roi* (1879); *Frédéric II et Marie-Thérèse* (1884). Catholique convaincu et patriote clairvoyant, le duc de Broglie n'a cessé de mettre son rare talent au service des plus nobles causes.

Le *moyen âge* a été savamment exploré par *Ozanam*, *Léon Gautier*, (1) *Génin* (2) et tous les grands historiens de France.

M. Duruy (3) a refait l'histoire des Grecs et des Romains, mettant à profit les renseignements que pouvaient lui fournir les différentes branches de l'érudition et de l'archéologie.

Les travaux historiques sur l'antiquité, comme sur les temps modernes, sont innombrables ; toutes les sciences capables d'éclairer le passé ont été mises à contribution : la linguistique, la paléographie, l'archéologie, la numismatique, l'épigraphie. Enfin nulle étude n'est plus en honneur, dans notre siècle, que celle de l'histoire.

Critique littéraire.

VILLEMAIN (1790-1870).

Villemain (François-Abel) a eu la gloire de renouveler en France la saine critique et les fortes études littéraires. Après avoir remplacé Guizot dans la chaire d'histoire moderne à la Sorbonne, il fut nommé titulaire de la chaire d'éloquence française, qu'il occupa pendant dix ans, avec le plus grand éclat, et où il prépara les meilleurs de ses ouvrages, c'est-à-dire son *Tableau de la littérature au moyen âge, en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre* et son *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle.* Il a laissé encore un intéressant *Tableau de*

(1 Léon Gautier (1832), né au Hâvre, professeur de paléographie à l'école des chartes auteur des Epopées françaises de la chevalerie "un beau livre et une bonne action."

(2) Génin (1803-1856), rédacteur assidu du *National*, a laissé un certain nombre de travaux philologiques très remarqués.

(3) M. Duruy a publié plusieurs abrégés d'histoire, remarquables par la méthode, la science et le style, mais empreints de cet esprit qui semble repousser toute intervention surnaturelle.

l'éloquence chrétienne au IVe siècle et une *Histoire de Cromwell.*

Les appréciations de ce célèbre critique sont parfois trop sommaires, et par suite peu approfondies ; mais presque toujours il donne le mot le plus juste pour caractériser les hommes et les choses. L'esprit voltairien perce dans tout son cours. Il se convertit cependant. Sa fin ne fut point indigne, par le repentir et l'humilité, de celle des deux grands chrétiens dont il a été le si fidèle et si éloquent biographe : Pascal et Fénelon.

SAINTE-BEUVE (1804-1869).

Sainte-Beuve, par la sagacité de son goût, la pureté de son style et la prodigieuse souplesse de son talent, est le plus grand critique du XIXe siècle. On dirait qu'il a été le contemporain, l'ami de tous les personnages dont il analyse les sentiments. Comme il l'a dit : il puise dans l'encrier de chaque écrivain l'encre dont il se sert pour parler de lui, c'est-à-dire que la vie de l'écrivain sert de commentaire à ses œuvres. Sa critique est neuve et originale. Le sensualisme et l'irréligion à peine déguisés déshonorent ses écrits, selon l'expression de L. Veuillot.

En 1849, le directeur du *Constitutionnel* lui offrit les colonnes de ce journal, chaque lundi, pour y faire un cours de Littérature par chapitres détachés ; c'est l'origine des *Causeries du Lundi*, son plus beau titre de gloire.

On a de lui *Portraits littéraires*, *Portraits contemporains et divers*, *Derniers Portraits*, *etc.* Nul peut-

être n'a plus contribué à former les connaisseurs délicats et à élargir le temple du Goût.

NISARD (1806-1888).

Désiré Nisard, professeur distingué au collège de France et directeur de l'École Normale supérieure, est un des grands critiques contemporains français. Avec moins de souplesse et d'agrément dans le style que Sainte-Beuve, il a plus de conscience, et partant plus d'autorité dans les jugements. *Son Histoire de la littérature française* est une œuvre magistrale ; il y défend hautement la tradition classique, sans refuser une légitime admiration à Chateaubriand, V. Hugo et Lamartine. Il est de l'école de Boileau, et il réserve toute son admiration pour le XVIIe siècle. Aussi lui a-t-on reproché, comme à Boileau, d'être trop systématique, de baser sa critique sur des principes étroits et exclusifs. Son style est clair, piquant, nerveux ; mais il est souvent précieux, tendu, recherché.

SAINT-MARC GIRARDIN (1801-1873).

Le rôle littéraire de Saint-Marc Girardin fut surtout dans son enseignement à la Faculté des lettres et dans sa collaboration au Journal des Débats et à la Revue des Deux-Mondes. Malgré ses fonctions politiques, il occupa personnellement sa chaire pendant vingt-cinq ans. Par la sûreté de son goût, par la finesse de ses aperçus, par beaucoup d'esprit piquant et facile, par de malignes allusions, et aussi par un appel aux idées morales, il exerçait sur la jeunesse des écoles une grande autorité.

Son œuvre consiste surtout dans son *Cours de littérature dramatique*. Il tire toujours un enseignement pratique de ses leçons faites avec délicatesse et avec goût ; mais sous le rapport moral, il est trop indulgent pour le théâtre.

Alfred Nettement (1805-1869) a contribué, par son jugement sûr et par ses ouvrages, modèles de style et de goût, à rétablir la saine critique dans la littérature française. Collaborateur des principaux journaux monarchiques et religieux, il a toujours été l'adversaire infatigable des romanciers immoraux.

A. Nettement a laissé l'*Histoire de la littérature française sous la Restauration et sous le gouvernement de Juillet; la Conquête d'Alger; Vie de Marie-Thérèse de France*, fille de Louis XVI, etc.

Roman.

Le roman, au dix-neuvième siècle, a pris toutes les formes ; il s'est mis au service de toutes les idées ; malheureusement, ce genre de composition a été et est encore aujourd'hui l'auxiliaire le plus recherché des passions malsaines et le plus grand agent de destruction morale chez la jeunesse. Généralement, sous le rapport littéraire, ces productions ne valent guère mieux que sous celui des mœurs et de la vertu. On compte par centaines ceux qui ont écrit dans ce genre ; il faut savoir choisir parmi ces fruits aux brillantes couleurs, mais souvent empoisonnés.

La liste qui suit peut aider la jeunesse à se guider dans ce choix dangereux.

Evitez de lire les ouvrages des auteurs suivants :

Frédéric Soulié.
Georges Sand.
Prosper Mérimée.
Octave Feuillet.
Paul de Kock.
Guy de Maupassant.
Xavier de Montépin.
Beaudelaire.
Réné Maizeroy.
Gyp.
Mirbeau.
Lemonnier.
Paul Marguerite.
Georges Beaume.
Hughes Le Roux.
L. Bonnetaux.
Henri Houssaye.
Cherbuliez.
Amédée Achard.
Henri Becque.
Ferdinand Fabre.
Huysmans.
Pierre Zaccone.
Marquis de Foudras.
Charles Monselet.
Emile Richebourg.
Edouard et Alb. Delpit.
Adolphe Belot.
Ernest et Alph. Daudet.
Jules Mary.
André Theuriet.
Eugène Sue.
Théophile Gautier.
V. Hugo.
Edmond About.
E. Zola.
Pierre Loti.
Richepin.
Paul Bourget.
Catulle Mendès.
Alexandre Hepp.
Marcelin.
De Rosny.
Rachilde.
Scribe.
Méry.
Alexis Bouvier.
Dabut de la Forest.
Champfleury.
Alf. de Musset.
Les deux Goncourt
Alf. Assolant.
Péladanméry.
Georges Ohnet.
Chs Deslys.
Paul Delair.
Henry Gréville.
Chs Canivet.
Gustave Droz.
Ponson du Terrail.
Emile Souvestre.
I. Michelet.

Théodore de Banville.
Gustave Aymard.
Henri Murger.
Henri de Kock.
Hector Malot.
Alphonse Karr.
Ernest Capendu, etc.

Auteurs dont les ouvrages sont à l'Index.

Balzac (de). Toutes ses œuvres.

Béranger. Chansons.

Dumas (Alexandre, père et fils). Tous leurs romans ; La question du divorce.

Georges Sand. Toutes ses œuvres.

Hugo (Victor). Notre-Dame de Paris ; Les Misérables.

Kardeck (Allan). Ses ouvrages sur le spiritisme.

Lamartine. Souvenirs ; Impressions ; Pendant un voyage en Orient ; Jocelyn ; La chute d'un ange.

Larousse. Grand dictionnaire universel du XIXe siècle.

Murger (Henri). Tous ses romans.

Renan. Presque tous ses ouvrages.

Sue (Eugène). Toutes ses œuvres.

Voltaire. Ses œuvres, excepté le théâtre.

Zola. Ses œuvres.

Georges Sand (1804-1876). Marie-Aurore Dupin, baronne Dudevant, une des réputations littéraires les plus malheureusement célèbres de cette époque, est née en Berri. D'abord élevée par sa grand'mère, à la façon de l'*Emile* de Rousseau, elle fut ensuite placée dans un couvent à Paris où la rudesse et le sans-façon de ses manières la firent surnommer par ses jeunes compagnes *le garçon*. Quelques années après, Mlle Dupin épousa le baron Dudevant, et elle habitait le château de Noyant avec son mari, en possession d'une belle fortune et d'une honorable position, lorsqu'un jour Mme Dudevant quitta brusquement époux, fortune et position, et vint à Paris, sans ressources et sans amis, y commencer cette étrange vie qui devait lui faire plus tard, sous le pseudonyme

de Georges Sand, une grande mais bien funeste renommée. Le besoin la fit écrivain, et l'apparition de ses premiers ouvrages produisit une grande sensation ; mais en admirant un mérite littéraire hors ligne, il n'y eut qu'une voix dans le public sensé, dans le public religieux ou seulement moral, pour flétrir les principes subversifs et les tendances perverses des livres du nouvel auteur. Un autre roman parut, et cette fois dépassant tellement en immoralité, en principes destructifs de tout ce qui constitue la famille, ce que Georges Sand avait déjà publié, qu'un de ses admirateurs ne put s'empêcher de signaler cet ouvrage comme une tache dans la vie de l'autenr. Du reste, tous ses autres écrits proviennent d'inspirations plus ou moins mauvaises, et il n'est pas un seul de ses livres dont la lecture ne soit pas dangereuse. Son nom Georges Sand lui vient de Jules Sandeau, avec qui elle écrivit son premier roman ; elle emprunta à cet auteur la moitié de son nom.

En présence d'un danger tel que celui des publications malsaines, plusieurs écrivains ont cherché le contre-poison du mal incalculable qu'elles font chaque jour à la société et surtout à la jeunesse ; tout en ne désirant que faire du bien, ils ont souvent produit des chefs-d'œuvre. *Fabiola*, du *cardinal Wiseman*, appartient à l'Angleterre ; la France a accueilli avec empressement cette charmante composition qui peut être signalée comme le modèle du roman chrétien.

M. Hippolyte Violeau, M. Paul Féval, depuis sa récente conversion, Mme Bourdon, Louis Veuillot, Mlle Fleuriot, et tant d'autres auteurs de talent ont trouvé dans le dévouement de la charité, dans l'héroïsme du zèle, dans le développement chrétien du caractère, un intérêt supérieur à toutes les intrigues des passions mondaines.

Aux noms déjà cités on peut ajouter : Léon Aubineau, Beaudrand, Réné Bazin, Chs Buet, Carpentier, Henri Conscience, Mme Aug. Craven, A.

Devoille, Grange, Gabrielle d'Ethampes, Lamothe, Mme Julie Lavergne, Etienne Marcel, Martignat, Maryan, Mlle V. Monniot, Vtesse de Pitray, Jean Lander, Ernest Hello, Léon Gautier, Mme Emmeline Raymond, Ctesse de Ségur, Mme de Stolz, Vte Walsh, Mme Woillez, Théophile Ménard.

Dans d'autres genres que le roman : Les Conférences et œuvres de *Ls Veuillot*, *Mlle E. de Guérin :* Lettres et Journal.

Silvio Pellico : Mes Prisons.

Ricard : L'école Menaisienne, Une Victime de Beaumarchais, Les Grands Evêques de France au XIXe siècle.

Marie OKennedy: Fleurs historiques et littéraires.

Henri Lasserre : N. D. de Lourdes.

Lettres de l'Abbé Perreyve.

Lettres de Lacordaire.

Lettres de Montalembert.

Marie Jenna.

Léon Gautier : Etudes littéraires.

APPENDICE.

Littérature chrétienne.

Histoire evangélique.

Saint Mathieu, nommé aussi Lévi, né en Galilée, était d'abord publicain, c'est-à-dire receveur de tribut pour les Romains. Il exerçait sa profession sur les bords du lac de Génésareth, lorsque J.-C. l'appela à sa suite, pour en faire un de ses apôtres. Après avoir prêché dans la Judée, il alla dans l'Ethiopie et dans la Perse, où l'on croit qu'il souffrit le martyre.

L'Evangile de saint Mathieu est le plus ancien des quatre. Le symbole que l'antiquité a choisi pour désigner cet apôtre est *l'homme*, parce qu'il s'attache, dans son Evangile, à raconter la vie de l'Homme-Dieu comme homme.

Saint Marc n'a pas connu personnellement J.-C. ; interprète et secrétaire de saint Pierre, il a écrit son Evangile à Rome et pour les Romains. Il représente J.-C. *homme fait.*

Saint Marc fonda l'Eglise d'Alexandrie ; il fut pris et mis à mort par les idolâtres, l'an 68. On lui a donné pour emblème un *lion*, parce qu'il commence son Evangile par "*la voix de celui qui crie dans le désert.*"

Saint Luc est l'auteur du troisième Evangile. C'est un vrai historien qui n'a pas connu personnellement J.-C., mais qui a connu intimement *sa mère*, connu intimement *saint Paul*, dont il était le disciple, saint Pierre, saint Jacques, saint Jean, saint Philippe, saint Marc, et qui, voyageur infatigable à travers toutes les Eglises naissantes de Jérusalem, de Rome, de l'Asie-Mineure, curieux de traditions, médecin, poète, peintre peut-être, entre-

prend de raconter avec ordre et exactitude la vie de J.-C. Il écrivit son Evangile spécialement pour les Grecs, et fut martyrisé en Achaïe, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Outre son Evangile, saint Luc a composé les *Actes des Apôtres*, qui contiennent l'histoire de l'Eglise naissante, et en particulier les travaux apostoliques de saint Paul, précieux monument de la foi primitive et de l'éloquence des Apôtres.

Saint Luc commence son Evangile par le *sacrifice de Zacharie*, c'est pourquoi on lui a donné pour emblème *un bœuf*, animal du sacrifice.

Saint Jean, le plus sublime des évangélistes, était frère de saint Jacques le Majeur. Il naquit en Galilée, exerça d'abord le métier de pêcheur, et fut appelé à l'apostolat par N.-S. vers l'âge de vingt-cinq ans. Il écrivit son Evangile pour réfuter les hérésies qui niaient la divinité de J.-C. Aucun autre n'a exprimé dans une langue plus profonde la coéternelle existence du Père et du Fils, et il nous a donné de J.-C. la plus complète, la plus divine et la plus humaine image que nous ayons.

Relégué dans l'île de Pathmos, saint Jean écrivit son *Apocalypse*, ouvrage prophétique dont tout le sens n'a pas encore été pénétré. Après la mort de Domitien, l'apôtre revint à Ephèse, où il écrivit son *Evangile* ; c'est là qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

L'aigle est l'emblème de saint Jean dont le vol hardi s'élève au-dessus des créatures, et dont l'œil plonge jusque dans le sein de la divinité.

Outre les Evangiles qui nous font connaître la vie,

les souffrances et la doctrine de l'Homme-Dieu, la littérature chrétienne compte à son origine les Lettres ou Epîtres des Apôtres, monuments de leur foi, de leur zèle et de leur charité ; elles sont au nombre de vingt-et-une, dont deux de saint Pierre, trois de saint Jean, une de saint Jacques, une de saint Jude, et quatorze de saint Paul.

Saint Paul. Quoique saint Paul ne soit pas un des douze choisis par J.-C. lui-même, il leur est en tout semblable par l'ardeur de la charité et l'héroïsme des œuvres. Il naquit à Tarse, en Cilicie, l'an 2 de J.-C. D'abord ennemi du nom chrétien, il devint dans la suite, par la grâce de J.-C., le plus intrépide défenseur du christianisme. Sa mission spéciale fut de prêcher l'Evangile aux Gentils : il parcourut successivement l'Asie-Mineure, la Grèce et la Macédoine, revint l'an 58 à Jérusalem où les Juifs lui firent subir mille persécutions, et termina à Rome, en même temps que saint Pierre, par un glorieux martyre, son fécond apostolat.

Saint Paul a laissé quatorze épîtres, adressées aux Eglises qu'il avait fondées. On y remarque la force du raisonnement et la sagesse des préceptes. Le grand apôtre sait approprier la parole divine aux circonstances les plus diverses ; en présence de l'Aréopage, aussi bien que devant ses Juges, il n'a qu'un seul but : faire connaître et aimer "Celui dont la charité le presse." L'épître aux Hébreux, que Bossuet nommait divine, se fait remarquer entre toutes par la grandeur des pensées et la m jesté du style.

Apologistes du Christianisme.

(IIe ET IIIe SIÈCLE).

L'Eglise ne cessait d'étendre ses conquêtes, malgré les efforts de toutes les puissances de la terre liguées contre elle ; trois siècles de violentes persécutions ne servirent qu'à multiplier ses triomphes. Durant ces combats, quelle pouvait être la littérature chrétienne, si ce n'est, d'une part, la courageuse confession des martyrs de la foi, et de l'autre, la justification de ces innocentes victimes de la tyrannie ? C'est ce que nous pouvons admirer dans les *Actes des Martyrs* et dans les écrits des *Apologistes*.

Les *Actes des Martyrs*, recueillis avec soin par la primitive Eglise, renferment le récit des actions et des souffrances de ces généreux témoins de J.-C. Ce divin Maître avait promis à ses disciples de leur inspirer, à l'heure du combat, des paroles qui confondraient leurs persécuteurs. Cette promesse nous explique l'éloquence des martyrs.

Littérature chrétienne grecque.

SAINT JUSTIN (114-168).

Saint Justin est un des premiers apologistes chrétiens. Ses études philosophiques, commencées dès le jeune âge, l'avaient préparé et mûri pour les combats de la foi. En passant par les écoles de la Grèce, il y avait pris des habitudes littéraires et puisé un fonds d'érudition vraiment remarquable. Tout le champ de la littérature grecque lui est ouvert : il le parcourt d'un bout à l'autre avec l'aisance d'un homme qui n'en ignore aucune partie.

Quand il connut le christianisme, il l'aima, et versa même son sang pour la sainte cause qu'il avait servie de sa parole et défendue par ses écrits.

Ses principaux ouvrages sont : le *Dialogue avec Tryphon* (Tryphon était un Juif d'Ephèse ; ayant entretenu saint Justin, il le pressa très vivement par une foule d'objections que l'illustre docteur combat dans cet ouvrage) ; deux *Apologies* pour les chrétiens ; son *Exhortation aux Gentils.*

Dans tous ses ouvrages, saint Justin dédaigne les ressources, le fard de l'éloquence, mais il donne à son style la force, la précision et la noblesse.

Saint Irénée (140-202), évêque de Lyon, a composé de nombreux ouvrages ; mais nous ne possédons que son *Traité contre les hérésies.* Cet ouvrage est un prodige de science et de raisonnement.

Clément d'Alexandrie (217) fut l'élève de saint Pantène et le maître d'Origène. Saint Jérôme n'hésitait pas à le nommer le plus savant des Pères. Il aurait pu le vanter aussi comme littérateur et comme poète. De tous ses écrits, il ne nous reste que l'*Exhortation aux Gentils*, réfutation directe du paganisme ; le *Pédagogue*, livre de morale dans lequel l'auteur se propose de conduire le chrétien converti à la pratique des vertus ; les sept livres des *Stromates* (tapisseries) traitent d'une foule de sujets divers. Enfin un traité intitulé : *Quel riche sera sauvé ?* contient des préceptes instructifs et touchants.

Origène (185-254) est un des hommes les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir. Saint Léonide, son père, lui donna les pre-

mières notions d'une éducation chrétienne. Souvent il s'approchait de lui pendant son sommeil, et, lui découvrant la poitrine, il la baisait avec respect comme le temple du Saint-Esprit. Démétrius, évêque d'Alexandrie, lui confia, à dix-huit ans, la direction de l'école chrétienne de cette ville. Origène, doué de l'éloquence large et polie des Grecs, d'un esprit pur et sanctifié par le christianisme, fit pénétrer ses disciples si avant dans les profondeurs des saintes Écritures, qu'il semblait que l'esprit des prophètes lui donnât l'intelligence du texte sacré. Sa parole charmait tellement ses auditeurs qu'ils disaient de lui : " *C'est l'âme de David unie à celle de Jonathas.*" Son enseignement, enrichi de toutes les beautés de la science et des lettres profanes, attirait à ses leçons une foule de jeunes païens ; et telle était la force de ses discours et de ses exemples, qu'on en vit plusieurs, au sortir de ses entretiens, courir au martyre.

L'illégalité du sacerdoce qu'on lui accorda à Césarée et les erreurs qu'on découvrit dans son *Livre des Principes*, touchant l'éternité des peines, le firent condamner, dans un concile, à l'exil et à l'excommunication. Jamais cependant il n'eut cette opiniâtreté qui fait les hérétiques.

Origène a composé une immense quantité d'ouvrages. Le nombre en est si grand, dit saint Jérôme, qu'il est devenu impossible, non-seulement de les lire tous, mais de les recueillir. Les plus importants sont : ses *Travaux bibliques*, une touchante *Exhortation au martyre*, un *Traité de la prière*, le

fameux Traité contre Celse (1), chef-d'œuvre de controverse et apologie complète de la religion chrétienne.

Docteurs ou Pères de l'Eglise.

(IVe ET Ve SIÈCLE).

"Le quatrième siècle, a dit M. Villemain, est la grande époque de l'Eglise primitive et l'âge d'or de la littérature chrétienne. Dans l'ordre social, c'est alors que l'Eglise se fonda et devint une puissance publique ; dans l'éloquence et dans les lettres, c'est alors qu'elle produisit ces sublimes et puissants génies qui n'ont eu de rivaux que parmi les orateurs sacrés de la France au XVIIe siècle."

SAINT ATHANASE (296-373).

Sur le seuil du grand siècle apparaît saint Athanase, "*le héros des grandes luttes.*" Elevé au siège archiépiscopal d'Alexandrie, à l'âge de trente ans, il fut, durant un demi-siècle, l'adversaire intrépide et formidable de l'arianisme. Cinq fois banni par les intrigues des ariens, cinq fois cet athlète de la vérité remonta victorieux sur son siège. Les principaux ouvrages de saint Athanase sont : *La défense de la Trinité et de l'Incarnation* ; ses *Apologies*, ses *Lettres*, ses *Traités contre les Ariens* et autres hérétiques.

Les écrits de saint Athanase étaient tellement estimés, qu'un moine ancien, nommé Côme, avait coutume de dire : "*Quand vous trouverez quelque chose*

(1) Celse, philosophe épicurien du IIe siècle, écrivit contre les chrétiens.

des écrits de saint Athanase, écrivez-le sur vos habits, si vous n'avez pas vos tablettes."

SAINT BASILE (329-379).

"*J'ai aperçu dans le sanctuaire un vase d'élection.*" (Saint Ephrem. Eloge de saint Basile.)

Né en Cappadoce, d'une riche et noble famille, Basile étudia d'abord à Constantinople où le célèbre Libanius (1) donnait des leçons de rhétorique. Ce grand maître sut le distinguer dans la foule de ses disciples ; il ne pouvait se lasser d'admirer en lui les plus heureuses dispositions ponr les sciences, jointes à une modestie rare et à une vertu extraordinaire.

Basile cependant quitta Constantinople et se rendit à Athènes, à l'exemple de saint Grégoire de Nazianze, avec lequel il avait déjà formé à Césarée la liaison la plus intime. Lorsque plus tard, Basile (1) et Grégoire durent supporter, avec les fatigues de l'épiscopat, les violences du pouvoir impérial, ils restèrent encore unis, se fortifiant l'un l'autre de leurs conseils ; ils soutinrent ensemble avec énergie et persévérance les glorieux combats de la foi chrétienne. Plus calmes, plus tendres que saint Athanase, ils s'efforçaient de ramener par l'amour ceux que l'hérésie avait éloignés du troupeau. Aussi à Nazianze et à Constantinople, tout comme à Césarée, le peuple, abandonnant les ateliers où il gagnait le pain de chaque jour, accourait-il curieux, avide de

(1) Libanius, sophiste ou rhéteur grec, né à Antioche (314), enseigna avec un grand succès dans les écoles de Constantinople, de Nicomédie et d'Antioche.

(2) Saint Basile fut archevêque de Césarée · saint Grégoire évêque de Nazianze, puis archevêque de Constantinople.

cet enseignement qui cachait l'art d'Athènes sous une simplicité populaire et persuasive.

Ce qui nous reste des discours de saint Basile n'est rien, comparé au nombre incalculable de ceux qu'il a dû prononcer. *Neuf homélies* sur l'*Œuvre des six jours*, *treize sur les Psaumes*, *dix-huit* sur *différents sujets*, *cinq Panégyriques*, un *discours aux jeunes gens sur la lecture des auteurs profanes*, qu'est-ce pour représenter l'œuvre oratoire d'un homme qui prêchait matin et soir ?....

Saint Grégoire de Nysse (332-396), placé par son frère saint Basile sur le siège de Nysse, en Cappadoce, fut un des écrivains les plus distingués de son siècle. Il a laissé de nombreux ouvrages, entre autres des *Oraisons funèbres* et des *Panégyriques*.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE (328-389).

"Chantez pour adorer, pour prier, pour chanter !"
(*L. Veuillot, Satires*).

Saint Grégoire, surnommé *le théologien* à cause de la connaissance profonde qu'il avait de la religion, naquit près de Nazianze, en Cappadoce. Il étudia les belles-lettres à Athènes avec son ami saint Basile. "*Nous ne connaissions que deux chemins*, dit-il, *celui de l'église et celui des écoles.*" Plus tard, il fut appelé au siège de Constantinople. Chaque jour, l'illustre évêque faisait entendre à son peuple des discours si profonds, et en même temps si pleins de mansuétude envers les brebis égarées de son troupeau, que les hérétiques eux-mêmes venaient entendre sa parole avec respect.

L'envie ne put supporter tant de succès obtenus par une aussi grande vertu ; on lança contre le

saint évêque les accusations les plus injustes. Saint Grégoire crut nécessaire, pour le bien de la paix, de de se démettre du gouvernement de cette Eglise qu'il avait presque créée ; il le fit en présence de tout son peuple. Rien n'est beau, rien n'est touchant comme les adieux qu'il adressa à son troupeau bien-aimé avant de le quitter. Il se retira paisiblement près du bourg de Nazianze, sa patrie, où, loin du bruit et des affaires, il partagea son temps entre la prière et le travail, cultivant de ses mains un modeste jardin, et composant de charmantes poésies.

Il nous reste de saint Grégoire *deux Invectives contre Julien*, des *Discours dogmatiques et moraux*, des *Oraisons funèbres*, des *Lettres* et *des Poésies*.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME (344-407).

"Viens dans l'Eglise, viens; ici nous fabriquons des hommes."
(Saint J. Chrystome).

Saint Jean Chrysostome, c'est-à-dire *bouche d'or*, le plus éloquent des Pères de l'Eglise grecque, naquit à Antioche, d'une famille illustre. Orné de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, oracle du barreau quand il avait à peine dépassé sa vingtième année, il renonça aux espérances d'une brillante jeunesse et s'arracha aux larmes de sa mère pour s'enfuir dans la solitude. C'est là que partageant son temps entre l'étude et la prière, il se prépara aux merveilles de son apostolat. Quand, malgré ses résistances, il fut promu au sacerdoce et ramené dans sa ville natale, son éloquence surhumaine opéra des merveilles. On a pu compter jusqu'à cent mille

auditeurs se pressant autour de sa chaire pour l'entendre. Le secret de cette puissance était l'amour. Oui, certes, il aimait ses auditeurs celui qui leur disait : " *Vous me tenez lieu de père, de mère, de frères, et vous êtes tout pour moi. Que je sois un jour justifié au redoutable tribunal de Dieu, que je sois trouvé coupable, ce n'est pas là le plus pressant objet de ma sollicitude et de mes craintes ; mais que vous soyez sauvés tous sans exception, voilà ce qui suffit à mon bonheur.*" Saint Jean Chrystome mourut dans l'exil, et sa mort ressembla au martyre. Avec les années, son nom n'a fait que grandir. Tous les siècles l'ont proclamé l' *Augustin de l'Eglise grecque* et l'*Homère des orateurs chrétiens.*

On a de lui plusieurs *Traités dogmatiques*, des *Commentaires* sur différentes parties des Livres saints, des *Lettres*, des *Discours*, des *Panégyriques de saints.* Les plus estimés de ces ouvrages sont : les *Traités du sacerdoce*, de la *Providence* et de la *Virginité.*

SAINT EPHREM (320-379).

Harpe du Saint-Esprit.

Saint Ephrem fut, dans toute la force du terme, un homme prodigieux : "Prophète des Syriens," "Soleil de la Syrie," "Colonne de l'Eglise," "Harpe du Saint-Esprit," tels sont les titres que lui ont donnés tour à tour les écrivains d'Orient. Retiré dans une pauvre cellule, près d'Edesse, connaissant à peine les noms des grands docteurs, ses contemporains, Ephrem écrivait, jeûnait et pleurait. Et ce moine pauvre, austère, inconnu des grands et des puissants, qui ne voulait pas d'autre grade dans

l'armée du Seigneur que celui de diacre, qui, dans une occasion, feignait même la démence pour échapper à l'épiscopat, était tout ensemble interprète des livres saints, théologien, orateur et poète.

Sozomène, historien grec du cinquième siècle, attribue à saint Ephrem trois millions de vers, et Photius (1) affirme que ses ouvrages en prose s'élevaient au nombre de deux mille. Il s'est conservé du poète syrien trois cent cinquante poèmes. Eclose sous le soleil d'Orient, cette poésie est riche en images, tantôt grandioses, tantôt fines et délicates, riantes ou tristes ; elle est toujours éclatante de lumière et parfumée d'une tendre et suave piété.

Saint Cyrille, né à Jérusalem, en 315, devint patriarche de cette ville en 350. Il ne nous a laissé qu'un seul ouvrage, connu sous le nom de *Catéchèse* ou instructions adressées aux catéchumènes et aux néophytes. Ces instructions sont autant de chefs-d'œuvre que l'orateur chrétien peut prendre pour modèles toutes les fois qu'il se propose d'annoncer les vérités religieuses.

Saint Cyrille d'Alexandrie fut élu patriarche d'Alexandrie en 412. Il fut le principal promoteur du concile oecuménique tenu à Ephèse (431). Nestorius y fut condamné.

Parmi les nombreux écrits que ce Père a laissés, on admire surtout *ses cinq livres contre Nestorius*, les *lettres* et les *apologies* qu'il composa à l'occasion de cette grande controverse.

---

(1) Photius, l'homme le plus érudit de son temps, parvint, par intrusion, au siége de Constantinople (857), et commença le grand schisme des Grecs. Il mourut en exil (891).

Littérature chrétienne latine.

IDÉE GÉNÉRALE DE CETTE LITTÉRATURE.

Pour reproduire intégralement la tradition de l'Eglise latine, il faudrait remonter aux temps apostoliques : saint Pierre lui-même vint établir à Rome le siège suprême de la papauté, faisant ainsi de cette ville le centre de toute l'Eglise. Toutefois, comme le christianisme avait pris naissance en Orient, la langue grecque fut d'abord son interprète. Les écrivains ecclésiastiques ne firent usage de la langue latine qu'au *IIe* et au *IIIe siècle ;* Tertullien est le premier qui l'ait employée pour la controverse religieuse.

Après lui, de savants apologistes et des hommes de génie, tels que saint Ambroise et saint Augustin, prêtent à cette langue une beauté toute nouvelle, que le paganisme n'avait pas connue, tandis que la poésie chrétienne produit ces chants liturgiques qui résonnent encore aujourd'hui sous les voûtes de nos temples.

Au moyen âge, lorsque les barbares menaçaient d'anéantir toute civilisation, la langue latine, conservée par l'Eglise, se réfugie dans les monastères ; elle sera la langue des écoles et des célèbres universités qui se répandent surtout à partir du XIe siècle. On peut dire qu'aucune langue n'a eu des destinées plus glorieuses que celle-ci : devenue l'interprète de l'Eglise catholique, elle en partagera l'immortalité.

Apologistes.

Tertullien (150 ou 160-245), né à Carthage, se convertit au christianisme à l'âge de trente ans, et

se voua dès lors à la défense de la religion. Ses ouvrages nous étonnent par l'ardeur de la passion, l'énergie et le sombre éclat du langage, la profondeur et l'originalité des idées, la véhémence entraînante de la dialectique. Il n'a pas d'égal pour le raisonnement, la hardiesse des pensées, l'éloquence mâle et généreuse. On l'a surnommé le "*Bossuet de l'Afrique*. Cependant, après avoir établi sur les principes les plus solides l'autorité de l'Eglise catholique, il se montra lui-même rebelle à ses enseignements. Tertullien, ainsi que l'ange déshérité, conserva encore dans sa chute une partie de sa gloire et de son génie. On ne voit nulle part qu'il soit revenu à la doctrine de l'Eglise.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : l'*Apologétique*, le *Livre des Prescriptions*, où il a réfuté à l'avance toutes les hérésies, et des *Traités de Morale*.

Saint Cyprien (. . . -258) naquit à Carthage, d'une famille sénatoriale, riche et illustre. Elevé au sein de l'idolâtrie, il but largement, comme les autres, à la coupe empoisonnée. Mais un saint prêtre, nommé Cécilius, lui ayant découvert l'excellence de la religion chrétienne, il résolut de l'embrasser.

La grâce du baptême, triomphant des combats que lui livrait son propre cœur, en fit un homme nouveau. Il se dépouilla de sa fortune, qui était considérable, distribua tous ses biens aux pauvres et vécut dans la retraite, uniquement occupé à méditer ou à étudier les saintes Ecritures et les auteurs ecclésiastiques.

Tant de mérites et de vertus firent enfreindre les règles ordinaires pour son avancement dans la hiérarchie ; encore simple néophyte, il fut promu à l'ordre de la prêtrise. Peu de temps après, Donat, évêque de Carthage, étant venu à mourir, Cyprien, malgré sa vive résistance, fut élevé à cette haute dignité. Son épiscopat ne fut qu'un enchaînement de toutes les vertus qui distinguent les vrais pasteurs de l'Eglise.

Il souffrit le martyre, le 14 septembre 258, sous Valérien.

Saint Cyprien a laissé des *Traités apologétiques*, des instructions pastorales, des *Lettres*, au nombre de plus de quatre-vingts, qui respirent toutes une charité ardente et un zèle le plus héroïque.

On regarde généralement saint Cyprien comme l'orateur le plus accompli des Pères latins.

On compte encore parmi les apologistes latins : *Minutius Félix* (IIIe siècle), *Arnobe* (IIIe siècle) et *Lactance* (250-325), qu'on a surnommé le "Cicéron chrétien."

Pères de l'Eglise latine (IVe ET Ve SIÈCLE).

SAINT HILAIRE DE POITIERS (.....367).

"L'Athanase de l'Occident"

(*J. J. Ampère, Hist. Litt. de la France avant le XIIe siècle*).

Saint Hilaire appartenait à l'une des plus nobles et des plus anciennes familles d'Aquitaine. Devenu chrétien, et amené de force par le clergé et par le peuple sur la chaire qu'il devait illustrer, il fut dès lors l'apôtre infatigable du christianisme. Son cou-

rage à défendre la vraie foi le fit exiler dans les déserts de la Phrygie. Là, parmi les sables, dans cette solitude où, suivant la pensée de Chateaubriand, il s'était enfoncé "*comme un glaive ardent dans le fourreau*", il écrivit son livre de *la Trinité*, l'un des plus beaux monuments de cet

Il écrivit aussi une deuxième et une troisième lettre à l'empereur Constance, avec toute l'éloquence d'une conviction opprimée.

Si la voix de saint Hilaire était terrible contre le monarque hérétique, elle était pleine de douceur et d'onction pour *commenter les Psaumes* ; elle se faisait plus tendre encore, plus insinuante, naïve même, pour faire comprendre à une douce enfant l'excellence et le prix de la virginité. La lettre que l'auguste proscrit adresse du fond de son exil à Abra, "sa fille bien-aimée", comme il l'appelle, est empreinte d'une grâce ineffable. Le charme grandit encore si on la lit après avoir entendu les plaintes et les invectives de l'évêque persécuté contre la puissance impériale, et l'on se rappelle alors le mot du poète :

"Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père".

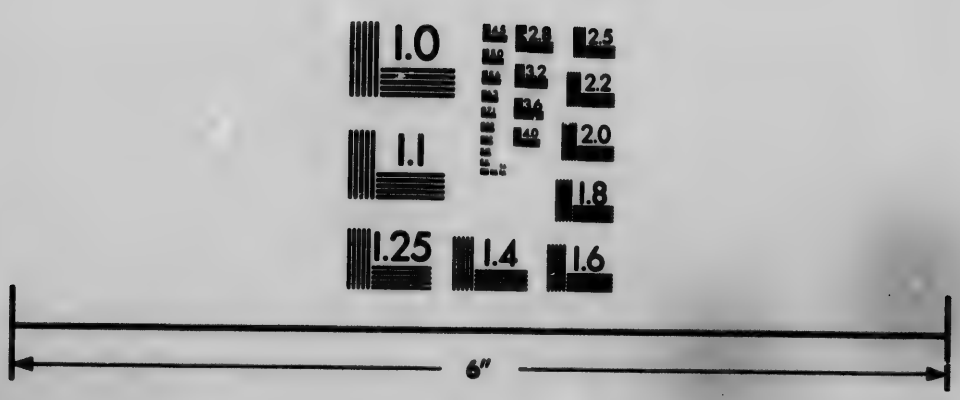
Cette parole semble résumer tout l'homme, comme celle de M. Ampère, citée plus haut, résume tout l'écrivain.

SAINT AMBROISE (340-397).

"Très doux et d'une éloquence très pénétrante."

Saint Ambroise appartenait à la Gaule, où son père était préfet du prétoire. Avocat d'abord, puis gouverneur de la Ligurie et de l'Emilie, il résidait à Milan, lorsque mourut l'évêque arien Auxence. Il

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

fut choisi unanimement pour le remplacer (1) ; et, malgré ses résistances, cet officier de l'empire devint le gouverneur spirituel de Milan. Il apportait dans l'épiscopat, avec un génie mâle et tendre, une fermeté aussi douce qu'inébranlable, une expérience mûrie au contact journalier des hommes et des choses, une éloquence énergique, ardente, ingénieuse, et cet art de dominer les esprits, nécessaire à une Eglise qui déjà commandait à l'univers.

Elu évêque à trente-quatre ans, à l'âge où Athanase remplissait le monde du bruit de son nom, Ambroise entreprit, avec l'ardeur d'un néophyte, l'étude de l'Ecriture sainte et de la théologie.

Son génie suppléa au temps. Quoiqu'il eût à porter à la fois le fardeau de l'épiscopat et le fardeau de l'empire, dont il fut longtemps l'unique conseil, Ambroise trouva moyen, en vingt-trois ans, de composer plus de chefs-d'œuvre qu'il n'en faut pour illustrer une vie. On remarque surtout son *Traité des devoirs*, *celui des Vierges et des Veuves* ; son livre *du Paradis* et *l'Hexaméron* ou explication des six jours de la création.

Saint Ambroise n'était pas seulement orateur, il fut aussi poète. Les hymnes qu'il avait composées devinrent si célèbres qu'au lieu de dire une hymne, on disait une *Ambroisienne*.

---

(1) On rapporte qu'au jour fixé pour l'élection d'un nouveau prélat, Ambroise, prévoyant que les dissensions entre catholiques et ariens amèneraient des troubles, se rendit à l'église pour prévenir le désordre. Un jeune enfant, perdu dans la foule, se mit à crier : Ambroise évêque ! La voix de l'innocence parut être à tous l'oracle du ciel, et Ambroise fut élu.

SAINT JÉROME (331-420).

" O désert embaumé des fleurs du Christ ! "

Né vers l'an 330, sur les confins de la Dalmatie, Jérôme vint à Rome, dès son enfance, pour y étudier l'éloquence et la poésie. Au milieu des séductions de la grande ville, il prit facilement avec la passion des lettres des passions moins nobles et plus dangereuses. Mais un jour, la grâce triompha. Il se donna franchement à J.-C. et se consacra tout entier à son service. Le style de saint Jérôme est le plus curieux de tous. C'est le seul Dalmate qui ait écrit en latin, à cette époque. Sa brillante imagination, ses passions frémissantes, quoique domptées, son amour mal vaincu de la littérature profane, l'austérité de sa vie, la fougue de son naturel, tout donnait à sa pensée et à son langage une singulière originalité.

Ses ouvrages comprennent des *Traités de controverse*, ses *Lettres*, ses *Travaux sur les saintes Ecritures*, et en particulier sa célèbre traduction latine de la Bible, faite sur l'hébreu, connue sous le nom de *Vulgate*, et adoptée comme canonique par le concile de Trente.

SAINT AUGUSTIN (354-430).

" Le Platon chrétien." " Le docteur de la grâce."

Saint Augustin était Africain, né à Tagaste, en Numidie, d'une famille honnête, mais peu favorisée des biens de la fortune. Les rares dispositions qu'il montra pour les sciences firent, dès sa jeunesse, pressentir son génie ; mais la dissipation, les compagnies, les occasions qui naissent sous les pas du

talent, le précipitèrent dans de grands désordres. Il vint à Rome à l'âge de vingt-neuf ans pour y enseigner l'éloquence ; les mêmes faiblesses l'y suivirent; et, pour comble de malheur, il s'engagea dans la secte des Manichéens. Plus affligée que si elle l'eût vu mort, sa sainte mère pleurait continuellement et suppliait les évêques chrétiens de voir et de ramener ce fils égaré. "*Allez en paix*, lui dit un saint prélat, *il est impossible que le fils de tant de larmes périsse jamais.*" Monique reçut cette réponse comme un oracle. Elle suivit Augustin au-delà des mers, et, par l'exemple de ses vertus, qu'il révéra toujours, elle le toucha plus que par toute l'ardeur et la tendresse de ses entretiens.

Sur ces entrefaites, la ville de Milan envoya demander au préfet de Rome un maître d'éloquence ; Augustin obtint cette place honorable. C'était là que la grâce l'attendait. Il se présenta dès son arrivée à saint Ambroise, et fut enchanté de la douceur paternelle que l'illustre prélat lui témoigna. Il assistait régulièrement à toutes ses instructions, et prenait plaisir à entendre sa parole. La charité du saint évêque avait pour lui quelque chose d'entraînant qui le rapprochait du catholicisme. Converti enfin par l'intelligence, il n'avait plus qu'à lutter contre ses passions qui le tenaient encore enchaîné.

Il nous a dépeint lui-même, dans ses *Confessions*, le combat terrible qu'il eut à soutenir contre son propre cœur, au jour décisif que Dieu avait marqué pour la victoire. La tempête qui s'était élevée au fond de son âme, avait conduit ses pas

vers un jardin retiré, où il ne craignait pas de faire éclater ses sanglots. Tout à coup, une voix mystérieuse murmure à son oreille ces deux mots : *Prends, lis.* Augustin étonné ouvre les Epîtres de saint Paul qui se trouvent près de lui, en parcourt quelques lignes ; et, la grâce parlant à son cœur, il se trouve changé en un autre homme. Alypius, son ami, reconnaît comme lui la vérité : Monique, au comble de ses vœux, n'a plus rien à désirer sur la terre.

Saint Augustin converti quitta sa chaire d'éloquence, et reçut le baptême des mains de saint Ambroise. Il fut appelé à succéder à Valère, évêque d'Hippone (1). Après trente-trois ans d'un glorieux épiscopat, il eut la douleur de voir sa patrie envahie par les Vandales et sa chère Hippone assiégée. Dans le troisième mois du siège, il expira, le cœur déchiré par les maux de son pays, et les yeux attachés sur cette cité céleste dont il avait écrit la merveilleuse histoire.

Les principaux ouvrages de cet illustre docteur sont : la *Cité de Dieu*, les *Traités sur la grâce et le libre arbitre*, ses *Confessions*, ses *Méditations* ou *Soliloques*, des *Sermons*, des *Lettres*, un *Traité de la musique*.

On a dit de lui : *On peut écrire mieux, on ne saurait plaire davantage.* C'est ce qu'exprimait Chateaubriand, quand il appelait saint Augustin le *plus aimable des hommes.*

---

(1) Hippone, aujourd'hui Bône en Afrique, sur la Méditerranée.

Docteurs de l'Eglise.

En terminant l'étude des Pères de l'Eglise, il ne sera pas sans intérêt de réunir en un seul coup d'œil ces noms, dont la gloire doit être immortelle.

On comptait, jusqu'au XVIe siècle, quatre grands docteurs de l'Eglise grecque ou orientale : saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et Saint Jean Chrysostome ; et quatre de l'Eglise latine : saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin et saint Grégoire le Grand. Saint Pie V ajouta à ceux-ci, en 1567, saint Thomas d'Aquin ; et Sixte V, en 1588, saint Bonaventure.

Les autres docteurs de l'Eglise sont : saint Léon le Grand, saint Isidore, saint Anselme, saint Pierre Chrysologue, saint Bernard et saint Pierre Damien.

Pie IX, pendant son glorieux pontificat, a proclamé docteurs : saint Hilaire de Poitiers, en 1850 ; saint Alphonse de Liguori, en 1871, et saint François de Sales, en 1877.

Léon XIII a élevé au même rang les deux saints Cyrille (de Jérusalem et d'Alexandrie) et le vénérable Bède.

Principaux écrivains ecclésiastiques, du Ve au XVIe siècle.

L'éloquence chrétienne, toujours aux prises avec l'hérésie, offre encore du Ve au VIIe siècle les noms illustres de généreux défenseurs de la vérité. Nous ne pouvons rappeler que les plus célèbres : saint *Léon le Grand* et saint *Grégoire le Grand* qui, à un siècle de distance, ont illustré le siège de saint Pierre; saint *Pierre Chrysologue*, évêque de Ravenne, saint *Hilaire* et saint *Césaire*, tous deux évêques d'Arles, en Provence ; enfin saint *Colomban*, l'apôtre infatigable.

L'histoire ecclésiastique, qui n'avait pas encore été écrite en latin, commence à rencontrer dans cette langue d'habiles interprètes : *Rufin*, *Sulpice-Sevère*, *Orose*, *saint Grégoire de Tours*, *saint Isidore de Séville*.

La poésie chrétienne fait alors entendre les plus suaves accents. Déjà saint Ambroise y avait préludé dans ses hymnes justement célèbres ; *Prudence*, vers le même temps, chantait les glorieux combats des martyrs. Le cinquième et le sixième siècle offrent plusieurs poètes illustres : *saint Paulin de Nole*, *saint Sidoine Apollinaire*, *saint Prosper d'Aquitaine*, *saint Avite*, *Boèce*, *Fortunat*, auquel on attribue l'hymne "*Vexilla regis.*"

Le IXe et le Xe siècle nous offrent les travaux du savant *Gerbert* (1) et les poésies latines de *Hrotsvitha* (2); le XIe et le XIIe siècle, d'illus-

---

(1) *Gerbert* fut pape sous le nom de Sylvestre II, de 999 à 1003.

(2) Hrotsvitha, religieuse au Xe siècle, écrivit des poèmes latins sur la vierge Marie, l'Ascension de Notre-Seigneur, la Conversion de Théophile, etc.

tres théologiens : *Lanfranc, saint Anselme* et surtout l'immortel *saint Bernard*. Viennent ensuite les gloires du XIIIe siècle : *saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure*.

Enfin, dans l'âge moderne, nous rencontrons encore de dignes interprètes de la langue latine : *Baronius* (3), *Erasme* (4), *les Scaliger* (5), *de Thou* (6).

---

(3) Baronius 1538-1607), cardinal, a composé des Annales ecclésiastiques qui embrassent l'histoire de l'Eglise jusqu'à 1198.

(4) Erasme, célèbre écrivain du XVe siècle, fut en même temps l'un des hommes les plus sages de son temps. Il n'adhéra point aux erreurs de Luther ; mais il se fiait trop à ses propres lumières en matière de religion, ce qui l'entraîna à quelques erreurs et fit mettre plusieurs de ses ouvrages à l'index par le Concile de Trente.

(5) Les Scaliger, père et fils (1484-1558) (1540-1609). Le premier, médecin italien, est surtout célèbre comme grammairien ; le second, philologue et historien, est un des érudits de son siècle.

(6) De Thou (1553-1617), auteur d'un grand ouvrage historique en cent trente-huit livres, redigé en latin et qu'il intitula : Historia mei temporis, Histoire de mon temps.

Table alphabétique des auteurs.

Adenez le Roi 10
Alexandre de Paris 12
Amyot 33
Andrieux 101
Anquetil 93

Baïf. 25
Balzac 38
Banville (de) 127
Barante (de) 154
Barbier 124
Barnave. 100
Bartas (du) 26
Barthélemy (l'abbé). ... 95
Basoche (clercs de la)... 15
Bausset (cardinal de) ... 64
Bazin 151
Beaumarchais 78
Bellay (du) 25
Belleau 26
Béranger 116
Bergier (l'abbé) 91
Bernard (saint) 20
Bernard de Ventadour .. 5
Berryer 142
Bertaut 26

Calvin 31
Cambacérès 100
Cazalès 100
Champagny 156
Chapelain 39
Charles d'Orléans 17
Charron (l'abbé) 29
Chartier (Alain) 20
Chateaubriand 103
Chénier (André) 85
Chénier (Joseph) 86
Chrestien (Florent) 33
Chrestien de Troyes 11
Christine de Pisan 17
Cochin 94

Dacier (Mme) 56
D'Aguesseau. 94
D'Alembert 96

Arnauld (Antoine) 42
Arnault (Antoine). 122
Aubanel. 7
Aubigné (d') 26
Autran 126

Bertrand de Born 6
Besson (Mgr) 140
Boétie (de la) 29
Boileau 52
Bonald (de) 110
Bornier (de) 128
Bossuet 57
Bougaud (Mgr) 141
Bouillerie (Mgr de la) .. 140
Boulogne (Mgr de) 133
Bourdaloue 61
Bourdon (Mme) 163
Boursault 51
Brantôme 32
Bridaine 95
Brizeux 124
Broglie 156
Brueys 51
Buffon 89

Comines 19
Comte (Auguste) 133
Condillac 91
Condorcet 91
Conrart 44
Constant 142
Coppée (Frs) 128
Cormenin 147
Corneille (Pierre) 45
Corneille (Thomas) 47
Courier (P. L.) 147
Cousin (Victor) 132
Crébillon 76
Crevier 93
Cuvier 73

Darras (l'abbé) 141
Daubenton 73
Laurat 26

Delavigne..... 114
Delille..... 83
Déroulède (Paul) 128
Desbordes. — Valmore (Mme) 129
Descartes..... 40
Deschamps (Eustache).. 17
Deschamps (Emile et Antony)..... 123
Deshoulières..... 37
Enfants Sans-Souci (les) 16
Falloux (de)..... 156
Fauriel 148
Félix (R. P.)..... 139
Fénelon.. 62
Féval (Paul)..... 163
Fléchier..... 65
Florian..... 85
Gabourd..... 156
Gaillard..... 94
Garnier..... 93
Gaume (Mgr). 141
Gautier (Théop). 125
Gautier (Léon) 157
Génin..... 157
Gerbet (Mgr)..... 140
Gerson 21
Géruzez.. 156
Gilbert 84
Gillot 33
Hardy..... 44
Helvétius..... 91
Hénault 93
Hérédia (José Maria).... 131
Holbach (baron de) 91
Jamyn (Amadis)..... 26
Jasmin..... 7
Jean de Meung 13
Jodelle 26
Joinville..... 18
Labiche..... 127
La Bruyère 69
Lacépède..... 73
Lacordaire..... 135
Desportes..... 26
Destouches 77
Diderot..... 95
Ducis..... 101
Du Deffand (Mme)..... 82
Dumas (Alexandre).... 127
Dupanloup (Mgr)..... 140
Durand (Gilles)..... 33
Duruy 157
Essarts (des)..... 128
Fontanes 101
Fontenelle..... 92
Fourier..... 132
Foy (le général)..... 142
Frayssinous..... 134
Freppel (Mgr)..... 141
Froissart..... 17
Girardin (Mme Emile) . 129
Giraud (Mgr) 140
Gournay (Mlle de) 29
Gratry..... 141
Gresset..... 77
Guénée..... 91
Guérin (Eugénie de).... 130
Guillaume de Lorris.... 13
Guillaume de Machault. 17
Guillaume de Poitiers ... 5
Guiraud 123
Guizot..... 153
Hugo (Victor)..... 117
Hulst (d')..... 140
Huon de Villeneuve.... 10
Hyacinthe (le P.)..... 140
Joubert..... 133
Jouffroy..... 132
Jussieu 73
Juvénal des Ursins..... 20
Lacretelle..... 108
La Rochefoucauld..... 68
Laurentie..... 156
Lebrun 82

La Fontaine 54
La Harpe..... 97
Lalande..... 73
Lamartine. 112
Lamennais (Félicité-Robert)..... 144
Lamennais (Jean) 145
Lamotte 56
La Noue (de) 33
Laplace 73

Mably 91
Mac'Carthy (le P.) 135
Maintenon (Mme de) ... 72
Maistre (J. de)..... 108
Maistre (X. de) 110
Malebranche 41
Malherbe..... 27
Manuel..... 142
Manuel (Eugène)..... 127
Marguerite de Navarre.. 24
Marguerite de Valois ... 33
Marie de France..... 14
Marivaux..... 77
Marmier (Xavier) 151
Marmontel..... 96
Marot..... 23
Martignac..... 142
Martin (Henri) 156
Mascaron..... 67

Nadeau..... 127
Napoléon 1er 155
Nettement..... 160
Neuville (le P.)..... 94

Ollivier (le Père)..... 140

Palaprat 51
Parisis (Mgr)..... 140
Pascal 42
Passerat 33
Passion (Mystère de la). 15
Patru 53
Pellisson 68
Perraud (Mgr)..... 140

Quinault..... 56

Laprade (Victor de) 125
Lefranc de Pompignan . 81
Legris-Duval 134
Le Maître (Ant)..... 68
Lesage..... 94
Letourneau (R. P.)..... 140
L'Hôpital (Michel de). . 31
Lisle (Le conte de) 127
Littré..... 133
Loyal Serviteur (le)..... 32

Massillon..... 66
Maury (l'abbé)..... 99
Mellin de Saint-Gelais .. 24
Ménippée (Satire)..... 33
Mézeray..... 70
Michaud 155
Michelet..... 153
Millevoye 101
Mirabeau..... 99
Mistral 7
Molière 49
Monsabré (le P.) 140
Montaigne..... 28
Montalembert..... 143
Montesquieu 87
Montluc (Blaise de) 32
Moreau (Hég)..... 125
Mun..... 144
Musset 122

Nicole 42
Nisard..... 159
Nodier 123

Ozanam 148

Pie (Mgr)..... 140
Piron..... 80
Pithou..... 33
Pléiade poétique (la) ... 24
Ponsard 126
Port-Royal (Ecrivains).. 41
Proudhon 132
Prudhomme (Sully) 128

Rabelais 28
Racine (Jean)..... 47
Racine (Louis)..... 81
Rambouillet (Hôtel)... 37
Rapin..... 33
Ravignan (le Père de) .. 137
Reboul..... 124
Regnard..... 51
Regnier..... 27
Renan..... 133
Renart (roman de)..... 13
Retz (cardinal de)..... 70

Sainte-Beuve..... 158
Saint-Lambert..... 82
Saint-Marc Girardin.... 159
Saint-Pierre (Bernardin de)..... 97
Saint-Simon..... 70
Saint-Simon (Henri de). 132
Sales (St-Frs de)..... 30
Sand Georges..... 162
Scribe 123

Taine 133
Talon (Omer)..... 68
Tastu (Mme Amable).... 129
Theuriet 128
Thiard (Pontns de)..... 26
Thibaut de Champagne. 16
Thiers 154

Vacherot 133
Vaugelas 44
Vauquelin de la Fresnaye 26
Vauvenargues..... 95
Velly (l'abbé)..... 93
Vergniaud 100
Veuillot (Louis)..... 149
Viennet..... 122

Wace (Robert)..... 11

Rohebacker (l'abbé).... 141
Roland (Chanson de)..... 9
Rollin 92
Ronsard..... 24
Rotrou..... 45
Roucher 84
Roumanille..... 7
Rousseau (J Bte)..... 80
Rousseau (J. J)..... 86
Roy (Le)..... 33
Royer Collard 142
Rutebeuf 16

Ségur (Anatole de) 127
Ségur (Philippe de) 155
Serre (de)..... 141
Sévigné (Mme de)..... 71
Sèze (de) 100
Sismondi 155
Soumet..... 123
Staël (Mme de) 107
Sully..... 33
Swetchine (Mme) 156

Thierry (Amédée)..... 152
Thierry (Augustin). ... 152
Thomas..... 96
Thou (de)..... 33
Turold..... 9
Turquety 125

Viguy (de)..... 120
Villaret..... 93
Villehardouin..... 18
Villèle..... 142
Villemain..... 157
Villon (François)..... 17
Violeau (Hipp.)..... 127
Voiture..... 39
Voltaire..... 74

Walsh (le vicomte)..... 156

Table alphabétique des auteurs cités dans l'Appendice

Alphonse de Liguori (saint) 186
Ambroise (saint) 181
Anselme (saint) 186

Baronius 188
Basile (saint) 173
Bède 186

Césaire (saint) 187
Clément d'Alexandrie (saint) 170
Colomban (saint) 187

Ephrem (saint) 176

Fortunat 187

Gerbert 187
Grégoire de Nazianze (saint) 174

Hilaire d'Arles (saint) .. 187
Hilaire de Poitiers 180

Irénée (saint) 170
Isidore (saint) 186

Jean (saint) 167
Jean Chrysostome (saint) 175

Lactance 180
Lanfranc 188

Marc (saint) 166
Mathieu (saint) 166

Origène 170

Paul (saint) 168
Paulin de Nole (saint) .. 187
Pierre Chrysologue (saint) 187

Rufin 187

Sales (saint Frs de) 186
Scaliger 188

Tertullien 178
Thomas d'Aquin (saint). 186

Arnobe 180
Athanase (saint) 172
Augustin (saint) 183
Avite (saint) 187

Bernard (saint) 188
Boèce 187
Bonaventure (saint) 186

Cyprien (saint) 179
Cyrille d'Alexandrie (saint) 177
Cyrille (saint) 177

Erasme 188

Grégoire de Tours (saint) 187
Grégoire le Grand (saint) 187

Hroswitha 187

Isidore de Séville 187

Jérôme (saint) 183
Justin (saint) 169

Léon le Grand (saint) 187
Luc (saint) 166

Minutius Félix 180

Orose 187

Pierre Damien (saint) ... 186
Prosper d'Aquitaine (saint) 187
Prudence 187

Sidoine Apollinaire 187
Sulpice-Sévère 187

Thou (de) 188